L'ANTIMAGNÉTISME

OU

ORIGINE, PROGRÈS, DÉCADENCE, RENOUVELLEMENT ET RÉFUTATION

DU MAGNÉTISME ANIMAL.

Sed quantò ille magis formas se vertet in omnes,
Tantò, nate, magis contende tenacia vincla,
Donec talis erit, mutato corpore, qualem
Videris, incæpto. . . . .

VIRGIL. *Georgic. lib. IV.*



A LONDRES.

1784.

TABLE

DES ARTICLES ET DES TITRES.

Faute essentielle à corriger.

Page 94, guérir immédiatement les maladies des nerfs & immédiatement les autres; *lisez*, & médiatement les autres.

INTRODUCTION.

On aura peine à croire, un jour, que vers la fin du dix-huitieme siécle, siécle de lumieres & de découvertes, un homme, on ne peut pas plus ordinaire, ait pu exciter dans Paris, pendant plusieurs années, un enthousiasme presque général; qu'il ait été même à la veille d'y former une secte. Pour avoir la clé de cet événement, il faut reprendre les choses d'un peu plus haut.

Depuis le siécle de Louis XIV, qui étoit celui du génie & de la force, il y a eu en France une décadence sensible dans les esprits, & cela devoit être. Ninon de Lenclos dans le monde, Voltaire, Buffon, Rousseau, les Encyclopédistes, par leurs écrits, ont fixé tour à tour l'attention & l'opinion publiques. Voilà les principales

Divinités qu'on a encenſées, & avec raiſon; c'étoient le reſtes ou les débris du ſiécle précédent. Une philoſophie Epicurienne a d'abord préſidé aux aſſemblées choiſies, a animé preſque tous les écrits. Notre ſiécle s'en eſt reſſenti. On a eu de l'eſprit, de la gaieté, & de la philoſophie. Mais quelques Profeſſeurs de cette philoſophie s'étant montrés un peu trop rudes, on a fini par ſecouer leur joug; & la médiocrité, les bluettes d'eſprit, les jeux de mots, & les prétentions ont ſuccédé au jargon philoſophique.

Les choſes en étoient là, il y a quelques années, lorſqu'un homme, doué de quelque génie, mais enclin à l'eſprit de parti & au fanatiſme, forma dans le ſilence & dans un coin de la Cour, une ſecte qui a jetté des racines profondes. Je veux parler

de Quesnay & des Economistes. Leurs associations mystérieuses, leur ton d'inspirés, leur langage, l'esprit des allégories, quelques recherches sur l'antiquité faites dans notre siécle, & le défaut de principes ou de vraies connoissances, ont enfin introduit le goût pour les sciences mystiques, spagiriques, & pour tout ce qui est en général obscur ou caché. Il existe des sociétés dans Paris où l'on dépense un argent énorme pour s'occuper de ces sciences. On est persuadé qu'il y a dans la nature des puissances, des esprits invisibles, des sylphes, qui peuvent être à la disposition des hommes; que la plûpart des phénomènes de la nature, toutes nos actions tiennent à des ressorts cachés, à un ordre d'êtres inconnus; qu'on n'a pas assez ajouté foi aux Talismans, à l'Astro-

logie judiciaire, aux Sciences Magiques; que la fatalité, les destinées même sont déterminées par des génies particuliers qui nous guident à notre insçu, sans que nous appercevions les fils qui nous tiennent; enfin que nous ressemblons tous, dans ce bas-monde, à de vrais pantins, à des esclaves ignorans & complettement aveugles. Ils impriment fortement dans toutes les têtes, qu'il est tems de s'éclairer, que l'homme doit jouir de ses droits, secouer le joug des puissances invisibles, ou appercevoir au moins la main qui le régit.

Ce goût pour les choses voilées, à sens mystique, allégorique, est devenu général dans Paris, & occupe aujourd'hui presque tous les gens aisés. Il n'est question que d'associations à grands mystères. Les Ly-

cées, les Club, les Musées, les Sociétés d'harmonie, &c. sont autant de sanctuaires où l'on ne doit s'occuper que de sciences abstraites. Tous les Livres à secrets, tous ceux qui traitent du Grand-Œuvre, des Sciences Mystiques, Cabalistiques, sont les plus recherchés. Mais le MAGNÉTISME ANIMAL considéré en grand, est dans ce moment, le joujou le plus à la mode & qui fait remuer le plus de têtes. C'est ce Magnétisme animal qui a fait dire à celui qui croit l'annoncer le premier, que *les titres d'Homme de génie & de Bienfaiteur de l'humanité ne peuvent pas lui manquer*; qui lui a fait refuser, d'après son aveu, vingt mille livres de pension que lui offroit le Gouvernement; qui a attiré chez lui une partie de la Cour & de la Ville; enfin qui lui a valu l'honneur de compter parmi

ſes Partiſans, Elèves, Adeptes ou Néophytes, des Savans, des Médecins, des Perſonnages diſtingués dans l'Épée, dans la Robe, &c. Tous ces faits, quand ils ne devroient ſervir qu'à éclairer l'avenir, méritent d'être conſignés dans quelque écrit.

Nous n'avons qu'un reproche à craindre, c'eſt celui qu'on nous fera, à coup ſûr, d'avoir pris la peine de réfuter ſérieuſement M. Meſmer & ſa doctrine.



ANTIMAGNÉTISME ANIMAL.

PREMIERE PARTIE.

TRACES du Magnétiſme animal dans les Auteurs ; ou idées analogues à celles de M. MESMER.

LE Magnétiſme animal, d'après la définition de M. Meſmer, eſt » la propriété du corps animé, qui le rend ſuſceptible de l'influence » des corps céleſtes, & de l'action réciproque » de ceux qui l'environnent ; propriété manifeſtée par ſon analogie avec l'aimant. » (Voyez ſa dixième propoſition).

Les premières traces de ce Magnétiſme ainſi défini, ſe trouvent dans les écrits de PHILIPPE-AURÉOLE-THÉOPHRASTE-PARACELSE-BOMBAST DE HOHENHEIM, natif de Gaiſs en

Suisse, du côté de la Suabe (1). Cet Auteur a imaginé & dit dans ses écrits, que l'homme, eu égard à son corps, a un double Magnétisme; qu'une portion tire à soi les astres & s'en nourrit; de là la sagesse, les sens, la pensée; qu'une autre tire à soi les élémens & s'en répare; de là la chair & le sang; que la vertu attractive & cachée du corps de l'homme est semblable à celle du karabé & de l'aimant; que c'est par cette vertu que le *magnes* des personnes saines attire l'aimant dépravé ou le chaos de ceux qui sont malades; que la force magnétique des femmes est toute utérine, (*fœmina tota matrix*) & celle de l'homme spermatique. (Voy. sur-tout son livre *de Peste*).

Jamais personne n'a dit autant d'extravagances, & n'a déraisonné avec autant de génie

(1) Son vrai nom étoit Höchener; il prit celui de Philippe - Auréole - Théophraste - Paracelse - Bombast de Hohenheim, comme le plus convenable à un chef de secte. C'étoit un Médecin Chymiste, Alchymiste, Astrologue & Magicien, qui couroit de ville en ville, lorsqu'il mourut dans une auberge, à Salsbourg, en 1541. On a recueilli ses Œuvres, dont la meilleure édition est celle de Genêve, 1658. 3 *vol. in-fol.*

que ce Paracelſe : il diſoit que les taliſmans ſont les boëtes conſervatrices des influences céleſtes. Parmi ſes extravagances les plus pomées, on trouve celle d'avoir donné les noms & le catalogue de pluſieurs Eſprits, que Naudé dit plaiſamment qu'on pourroit appeller des tiercelets de diables. Il a prétendu que les Mages qui vinrent adorer J. C. étoient arrivés de l'Orient ſur des chevaux enchantés en moins de treize jours. On trouve dans ſon Traité *de Philoſophia ſagaci*, l'hiſtoire des anneaux magiques, celle de la cabale ou ſociété cabaliſtique, qui a le pouvoir de faire mûrir les fruits en un inſtant, de faire cheminer un cheval plus en un jour qu'un autre en trente, celui de deviner ce qui ſe paſſe très-loin, la penſée des gens, & de les faire converſer, même quoiqu'abſents, quand ils ſeroient à deux cent lieues. Il laiſſoit croire qu'il avoit un démon caché dans le pommeau de ſon épée ; & qu'il vivroit plus que Mathuſalem ; la vérité eſt qu'il eſt mort à 47 ans. Il faiſoit beaucoup de cas de ſon laudanum, de la mumie, dont il diſtinguoit pluſieurs eſpeces,

l'une ſpirituelle qui eſt une vertu ſecrette qui porte le baume dans les plaies, la guériſon dans les parties malades; une autre aërienne, une autre terreſtre, qui attirent la mumie ſpirituelle lorſqu'on les applique ſur le corps, ſur-tout l'aërienne, ou qu'on l'avale, & que lorſqu'elle eſt bien choiſie, elle eſt capable de produire les effets les plus étonnans ſoit en amour, ſoit dans les maladies.

Cet Auteur a laiſſé encore, dans le livre qui a pour titre, *Archidoxis magica*, la maniere de faire des taliſmans, & la compoſition de deux onguens ſympathiques, au moyen deſquels on guérit les plaies, même ſans y toucher, les malades fuſſent-ils éloignés de vingt milles. L'un eſt mis ſous le nom d'*onguent vulnéraire*; l'autre ſous celui d'*onguent des armes*. On les prépare l'un & l'autre avec l'uſnée ou mouſſe de crâne humain, la mumie, la graiſſe & le ſang humain, l'huile de lin, l'huile roſat & le bol d'Arménie. L'onguent des armes ne différe du premier que par l'addition du miel & de la graiſſe de taureau. Pour guérir les plaies avec le premier, il ſuffit d'avoir du

ſang du malade, d'en imbiber un morceau de bois, & d'en toucher l'onguent qu'on conſerve dans une boëté. Quant au ſecond, il ſuffit d'en frotter l'épée ou le ſabre qui a fait le coup.

Qui croiroit que tout ce qui a été dit depuis ſur le Magnétiſme, ſur la vertu ſympathique des remedes, ſur la tranſplantation des maladies, dérive de cette ſource, qui a donné lieu peut-être à la publication d'un millier de volumes. Telle eſt l'origine de toutes les idées ſuperſtitieuſes qui ont infecté la Médecine dans le ſiécle paſſé, & qu'on eſſaie de renouveller de nos jours.

Les cures magnétiques, obtenues avec les onguens dont on vient de parler, annoncées d'abord avec emphaſe, parurent ſi merveilleuſes, ſi faciles à obtenir, que chacun chercha à les pratiquer, à les expliquer, les uns les regardant comme un effet de la ſympathie, d'autres comme un don de Dieu, d'autres enfin comme le réſultat d'une vertu particuliere attachée ſur-tout à l'uſnée.

Paracelſe venoit de lire le traité de Gilbert

ſur l'aimant, dont les phénomènes ont toujours été l'écueil de la philoſophie. Il en étoit imbu. Il crut appercevoir dans les êtres animés une vertu ſecrete, analogue à celle de ce minéral, une qualité attractive qu'ils tiroient des aſtres, & qu'il nomme *magnale*. (*Magnale ex aſtris deſcendit & ex nullo alio*). Quelques exemples de ſympathie, d'antipathie parmi les animaux, le mouvement de certaines plantes qui ſemblent ſuivre le cours du ſoleil, l'action de certains remedes plutôt ſur certaines parties que ſur d'autres, fortifioient cette opinion. Dès-lors, on ne vit plus que Magnétiſme ou Attraction dans la Nature. C'eſt dans la connoiſſance de ces ſortes de phénomènes que conſiſtoit toute la phyſique du tems. On commençoit par des expériences ſur l'aimant, on finiſſoit par l'examen des différentes eſpeces de Magnétiſme, de ſympathéiſme, d'antipathéiſme, & on les adoptoit preſque toujours ſans preuve, ſans examen. Tel eſt l'ouvrage de Robert Flud; tel eſt celui du pere Kircher, les deux plus grands Phyſiciens du commencement du ſiécle paſſé. D'après cette analogie ſuppoſée

entre le Magnétisme minéral, & celui qu'on crut appercevoir dans l'homme, on soupçonna dans l'aimant naturel ou artificiel, des propriétés pour les maladies. Le pere Kircher dit qu'on en faisoit des appareils, des anneaux qu'on portoit au col, au bras, sur diverses parties du corps, pour les convulsions, pour les douleurs de nerfs, &c. (1) On croyoit démontrer cette analogie par l'expérience de l'épée, soutenue avec deux doigts par la coquille, & qu'on disoit tourner. Kircher se crut obligé de réfuter cette erreur par l'expérience (2). Enfin, on n'oublia rien pour établir la doctrine du Magnétisme. Mais les cures sympathiques, obtenues par la mumie, avec les onguens dont on a parlé, la transplantation des maladies, c'est-à-dire leur transmission subite du corps de l'homme dans celui d'un animal ou d'un arbre, résultats de la même doctrine, furent les objets dont on

(1) *Ath. Kircher Fuld. magnes sive de arte magnetica*, pag. 679, édit. de Cologne, 1643.

(2) *Ibid. pag.* 17.

s'occupa le plus. Chacun cherchoit à expliquer ces faits à sa maniere ; le sentiment de l'un étoit toujours combattu par celui d'un autre. Les disputes ne finissoient point, & personne ne pensoit à vérifier, à constater ce qu'on avançoit.

Les premiers partisans de la doctrine magnétique ou sympathique, après Paracelse, furent, parmi les gens peu instruits, un nommé Rumelius Pharamond, cité par Robert Flud, Rettray, le Chevalier Digby, &c. & parmi les hommes plus éclairés, Crollius, Bartholin & Hanmann, qui proposerent leurs doutes sur quelques points. Ils furent réfutés par Libavius & Sennert, deux hommes célèbres, l'un en Chymie, l'autre en Médecine.

La plupart de ces idées avoient passé en France, où elles eurent pour partisans Loysel, Dolé, Gaffarel ; mais elles y furent victorieusement combattues par de Lisle & Naudé ; cependant, elles avoient jetté des racines profondes en Allemagne.

Dès l'an 1608, Goclen ou Goclenius, Professeur de Médecine à Marbourg, avoit fait

paroître sur la cure magnétique des plaies un traité assez long, dans lequel il essaie de prouver que ces sortes de guérisons s'operent d'une maniere très-naturelle, qu'il cherche même à expliquer (1). Ce traité fit beaucoup de bruit dans le tems, & au point que l'onguent magnétique ou des armes, porte encore le nom de cet Auteur (2). Son ouvrage fut réimprimé en 1609 & en 1613, avec des additions.

En 1615, le pere Roberti, Jésuite de Saint Hubert aux Ardennes, fit une analyse critique de cet écrit, sous le titre d'*Anatome*, &c. (3) plaisanta beaucoup l'Auteur, & soutint que

---

(1) *Tractatus de magnetica curatione vulneris citra ullam & superstitionem & dolorem & remedii applicationem, orationis forma conscriptus &c. accesserunt antiquissimorum sophorum Rhagaelis, Thetaelis, Chaëlis, Salomonis & Hermetis periapta & signaturæ quibus quousque & quantum sit adhibenda fides simùl indicatur. Marpurgi.* 1608, 1609, & *Francf.* 1613, in-12.

(2) Apologie pour tous les grands personnages, qui ont été soupçonnés faussement de magie, par Naudé. A la Haye, 1653, *in-8°, pag.* 77.

(3) *Tractatûs novi de magnetica vulnerum curatione auctore Rod. Goclenio, brevis anatome. Lovanii*, 1615, in-8°.

ces sortes de cures, si elles ont jamais lieu, ne sont point naturelles, & ne peuvent être que l'œuvre du démon.

Le Médecin piqué fit à ce Pere une réponse un peu vive, qui parut en 1617, & qui a pour titre, *Synarthrosis magnetica* (1), dans laquelle il essaie de prouver que ces guérisons sont réelles, s'opèrent promptement & facilement, & qu'elles n'ont rien de commun avec le diable.

Roberti lui répliqua en 1618, par une diatribe vive, pleine de sarcasmes & de plaisanteries, à laquelle il donna le singulier titre de *Goclenius Heautontimorumenos* (2), comme pour dire, Goclen se punissant lui-même. Ce Pere soutient que Paracelse, l'inventeur de pareils moyens, étoit un imposteur; que les

(1) *Synarthrosis magnetica opposita infaustæ anatomiæ Joh. Roberti Jesuitæ, pro deffensione tractatûs de magnetica vulnerum curatione. Marpurgi,* 1617, in-8°.

(2) *Goclenius Heautontimorumenos, id est curationis magneticæ & unguenti armarii ruina; ipso Rodol. Goclenio juniore nuper parente & patrono, nunc cum sigillis, caracteribus magicis ultrò proruente & præcipitante. Luxemburgi,* 1618, in-8°.

Freres

Freres de la Rose-Croix, qui se disent invisibles, ne sont autre chose que les disciples de ce magicien, & que tous ces onguens ne peuvent opérer des effets que par quelque sortilège. Il ajoute que le transport de la sorciere Canidia, traversant les airs & allant au sabat, après s'être frottée d'onguent, est beaucoup plus croyable que la guérison d'une plaie à vingt lieues de distance; que si l'on admettoit de pareils prodiges comme une chose naturelle, on pourroit admettre aussi, sans blesser le bon sens, que le docteur Goclenius, de la chambre où il se chauffe, à Marbourg, pourroit mettre le feu au magasin à poudre de Constantinople, se rassasier des viandes qu'on sert sur la table du grand Kam des Tartares, & s'enyvrer, tandis qu'il prépare son onguent, du vin qu'on boit à sa santé en Suede ou en Dannemarck.

Goclenius soutint difficilement ces plaisanteries; il voulut y répondre; mais il ne fit que se répéter dans l'écrit qui a pour titre, *Morosophia Roberti*, qu'il publia la même année. Il ajouta seulement qu'il n'étoit ni le

diſciple ni le ſectateur de Paracelſe, qu'il regardoit comme un vrai charlatan, qui avoit fait mourir un ſeigneur pour un mal au pied.

L'impitoyable Jéſuite lui répliqua par un autre écrit qui a pour titre, la *Métamorphoſe* (1), dans lequel il traite Goclenius de Calviniſte, &c. La diſpute devenoit vive; Goclenius lui répliqua: mais en 1619, Roberti fit paroître contre lui un autre écrit, qui a pour titre: *Goclenius Magicien, ſérieuſement dans le délire* (2). Ce dernier coup accabla le pauvre Goclenius; mais ne le convertit pas.

Il étoit tranquille, lorſque le fameux J.-Baptiſte Vanhelmont, diſciple de Paracelſe, qui avoit été témoin de ces débats, ne pouvant ſupporter plus longtems que ſon maître fût vilipendé d'un côté par un Jéſuite, & de l'autre, mal défendu par ce Médecin, chercha à le venger, & publia en 1621, directement contre Roberti, ſon fameux traité *de la Cure magné-*

(1) *Metamorphoſis Magneticæ Calvino-Gocleniana. Leodii*, 1618. in-8°.

(2) *Goclenius magus ſerio delirans, epiſtola. Duaci*, 1619. in-12.

tique des plaies (1). Il reproche d'abord au Médecin, qu'il traite de jeune homme, d'avoir confondu la sympathie avec la fascination, & l'une & l'autre avec le Magnétisme. Il entreprend ensuite le Théologien, qu'il combat autant par le raisonnement que par le sarcasme. Il le prie plaisamment de lui montrer ses lettres de Secrétaire des commandemens de Dieu, pour savoir quand & comment il lui a révélé que ces sortes de cures étoient l'œuvre du démon. Entr'autres argumens qu'il lui fait, il lui dit que celui qui regarde ces cures comme l'ouvrage de satan, non pas parce qu'elles s'opèrent à une fin & par des moyens licites, mais parce que ces moyens lui sont inconnus, doit donc regarder tous les phénomènes de l'aimant dont il va parler, comme l'effet d'une semblable magie; & il doit avouer alors, ou que ces phénomènes sont autant de prestiges du démon, ou

(1) *De Magnetica vulnerum naturali & legitima curatione, contrà Joh. Roberti, Societ. Jesu Theologum. Parisiis,* 1621.

reconnoître (ce qui eſt plus sûr) un Magnétiſme, c'eſt-à-dire, cette propriété ſecrette des corps, qu'on nomme *Magnétiſme*, à cauſe de ſon analogie avec une de celles qu'on reconnoît à l'aimant (1).

Il lui rappelle quelques phénomènes qu'offre ce minéral, pluſieurs exemples de ſympathie, d'antipathie, &c. & finit par donner la cauſe prochaine de la cure des plaies, opérée par l'onguent magnétique. Il prétend que cet onguent agit en attirant à ſoi la qualité hétérogène qui ſe joint à la ſolution de continuité qu'il y a dans toutes les plaies, & les préſerve d'inflammation & d'ulcération. C'eſt de cette maniere, ajoute-t-il, que le monde

(1) *Quicumque Magneticam vulnerum curam diabolicam putat, non quia ſine & mediis illicitis conſtat, ſed quod ipſi modo incognite procedat, is etiam eodem convictus argumento omnium quæ de magneto dicturi ſumus, cauſas quiditativas dabit, vel fatebitur magnetis operationes præſtigias eſſe ſatanæ, vel ſaltem (quod tutius erit)* magnetiſmum, *id eſt, proprietatem quamdam occultam, hâc appellatione propter manifeſtam illius lapidis prærogativam à cæteris abſtruſis & vulgò ignotis qualitatibus diremptam, nobiſcum cogitur agnoſcere.*

visible est sans cesse gouverné par le monde invisible.

On ne pouvoit pas défendre avec plus d'esprit une plus mauvaise cause. Roberti qui croyoit la sienne fort bonne, ne se tint pas pour battu; il fit la même année une réponse à Vanhelmont, qu'il intitula : *L'imposture magique des cures magnétiques & de l'onguent des armes clairement démontrée ; modeste Réponse à la Dissertation très-dangereuse de J. B. Vanhelmont* (1), *de Bruxelles, Médecin Pirothecnique, &c.*

Cette dispute interminable, comme toutes celles qui ont une chimère pour objet, n'étoit pas encore finie en 1625, où Goclenius, croyant toujours avoir raison, publia son livre sur la sympathie & l'antipathie qu'on observe dans les plantes, dans les animaux, &c. & à la fin duquel il ajoute

(1) *Curationis magneticæ & unguenti armarii magica impostura clarè demonstrata. Modesta responsio ad perniciosam disputationem J. B. ab Helmont Bruxellensis Medici pyrothecnici, contra eundem Roberti acerbè conscriptam. Luxemb.* 1621. *& Coloniæ.* 1622.

une courte défenſe de la cure magnétique des plaies (1).

Les choſes en étoient là, lorſqu'il ſurvint un quatrieme combattant, un certain *Helinontius*, qui perſuadé que le Médecin de Marbourg ſoutenoit mal ſa thèſe, prit ſa défenſe contre Roberti, & prétendit qu'aux preuves données pour la curé Magnétique des plaies, on pouvoit ajouter celles des raiſons d'analogie tirées de la maniere dont on guérit les maladies par tranſplantation; c'eſt-à-dire, en mettant, par exemple, du ſang d'un hydropique dans une coquille d'œuf qu'on tient chaudement, & qu'on fait manger enſuite avec de la viande à un chien affamé qui prend ainſi la maladie (2).

Tel eſt toujours le réſultat des diſputes dans leſquelles on prétend prouver une choſe

(1) *Mirabilium naturæ liber concordantias & repugnantias rerum in plantis, animalibus, animaliumque morbis & partibus manifeſtas. Adjecta eſt in fine brevis & nova defenſio magneticæ curationis vulnerum ex ſolidis principiis. Francf.* 1625 & 1643.

(2) *Diſputatio de magnetica vulnerum curatione.*

inconnue par une autre encore plus inconnue, c'eſt-à-dire, une abſurdité par une autre. Ce pauvre Helinontius avoit pris ſa recette de la diſſertation de Vanhelmont, lequel la tenoit de Burgraave, autre Auteur ſympathique & magnétique, allemand, qui avoit renchéri ſur tous les autres en fait de crédulité. Celui-ci a fait un traité dans lequel il donne, d'après les mêmes principes, la deſcription d'une lampe qu'il nomme *Lampe de vie & de mort*, dont la lumiere s'affoiblit, ſe renforce ou s'éteint, ſelon que le corps humain avec lequel elle magnétiſe, eſt malade, bien portant, ou à ſa fin (1).

Tandis que les Allemands, les Flamands ſe diſputoient, s'entretenoient de leurs cures magnétiques, de leurs lampes myſtiques, les

(1) *Lampas vitæ & mortis omniumque graviorum in homine morborum index : cui annexa eſt cura morborum magnetica, Th. Paracelſi mumia, itemque omnium venenorum alexipharmac. Lugd. Batav.* 1610. Ce Traité fut réimprimé à Franekere en 1611, & à Francfort en 1629, ſous le titre de *Biolychnium, ſeu lucerna cum vitâ ejus cui accenſa eſt myſticè vivens jugiter, cum morte ejuſdem expirans, omneſque affectus graviores prodens.*

Anglois, les Écossois n'étoient pas tous exempts de ces mêmes visions. Un des plus étonnans personnages dans ce genre, fut Robert Flud, Écossois, Auteur d'un traité profond qui a pour titre, de la *Philosophie de Moïse* (1), lequel semble être destiné à faire accorder les passages de l'Écriture-Sainte sur la création, avec la Philosophie naturelle, mais qui a principalement pour objet les cures magnétiques. Comme cet ouvrage, qui contient beaucoup de choses singulieres, sur-tout relativement au Magnétisme animal, est devenu fort rare, on a cru devoir en donner ici une idée.

Robert Flud, dans l'origine des choses, n'admet qu'un principe ou élément primitif, d'où dérivent tous les autres, qui n'en sont que des modifications ou des métamorphoses. Cette idée, d'une grande beauté, est dé-

(1) *Philosophia Moysaïca, in quâ sapientia & scientia creationis explicatur. Authore Rob. Flud aliàs de Fluctibus, Armigero, & in Medicinâ Doctore Oxoniensi. Goudæ.* 1638, in-fol.

veloppée dans toute ſon étendue. Il conſidere l'ame comme une portion de ce principe, qu'il nomme *univerſel* ou *catholique*. Il recherche en quoi conſiſte la vertu attractive ou magnétique des corps, & leur antipathie. Il croit en trouver la raiſon dans la maniere dont les rayons de cet eſprit ſont dirigés. Leur émiſſion, dans la ſympathie, ſe fait du centre à la circonférence; dans l'antipathie, de la circonférence au centre. Le premier phénomène eſt produit par des émiſſions de nature chaude; celles du ſecond ſont de nature froide.

Robert Flud recherche encore d'où dépend la vertu magnétique de l'aimant. Il en trouve la cauſe dans l'émiſſion des rayons qui partent de l'étoile polaire, leſquels traverſant comme des torrens toute la terre, affectent particuliérement l'aimant.

Selon lui, il y a une étoile ou un aſtre particulier pour chaque corps ſublunaire; ainſi celui de l'aimant eſt l'étoile polaire. Il y en a auſſi pour l'homme. L'homme conſidéré comme le microcoſme ou petit monde,

eſt doué d'une vertu magnétique que l'auteur nomme *Magnetica virtus microcoſmica.* Cette vertu du petit monde eſt ſoumiſe aux mêmes loix que celle du grand. Dans les mouvemens de plaiſir, le cœur ſe dilate & envoie ſes eſprits au dehors; dans ceux de haine ou d'antipathie, il les refuſe, ſe reſſerre, & ſe contracte.

Suivant Robet Flud, l'homme a ſes *pôles*, comme la terre, & ſes vents contraires ou favorables. Pour que ſon Magnétiſme ait lieu, il faut que le corps ſoit dans une poſition convenable. Après avoir examiné ſur ce point, l'opinion des Auteurs, ſur-tout celle de Platon, de Pythagore, d'Ariſtote, & d'Empedocle, il conclud qu'il doit avoir la face tournée à l'orient, le dos à l'occident, & les bras tendus, l'un vers le midi, l'autre vers le nord. Alors, ſes deux principaux pôles, qui ſont le pôle auſtral & le pôle ſeptentrional, ſont libres, & reçoivent ou envoient leurs influences. Ces pôles reſſemblent, ſelon lui, à ceux de la terre, pour laquelle il admet

deux courans, ou un double torrent, l'un ſeptentrional, l'autre méridional. L'un emmene les rayons froids, l'autre les rayons chauds; & ils ſe tempèrent l'un par l'autre.

Le petit monde ſe diviſe encore en deux parties égales, par une ligne perpendiculaire qui forme ſon *équateur*. Le foie, & ſpécialement la véſicule du fiel, eſt le point central des rayons du pôle ſud; la rate, celui des rayons du pôle nord. Indépendamment de ces pôles, Robert Fiud en ſoupçonne d'autres particuliers inconnus, des cercles, & des étoiles affectées au petit monde, (voyez pag. 113). L'effet du pôle nord ou de la rate, eſt d'attirer les ſucs mélancoliques, groſſiers & terreſtres, &, de produire des ventoſités, des vapeurs noires qui reſſerrent le cœur, cauſent des angoiſſes, la mélancolie, la triſteſſe, & quelquefois la mort. L'effet du pôle auſtral ou de la véſicule du fiel, eſt d'attirer les eſprits, de produire la gaité, la chaleur, la vivacité & la vie.

Outre l'action de ces pôles, il y a deux principes qui agiſſent continuellement ſur le

petit monde, & qui ſe prêtent mutuellement leurs ſecours, pour l'entretien de la liberté & de l'harmonie des parties & des fonctions. Ces deux principes, qui étoient ceux des anciens, ſont la *matiere* & la *forme*. La forme eſt l'agent, la matiere eſt le patient. L'effet de la matiere eſt le reſſerrement, la concentration; celui de la forme, qui dérive de la lumiere, eſt l'épanouiſſement, la dilatation.

Lorſque deux perſonnes s'approchent, & que les rayons qu'elles envoient ou leurs émanations ſe trouvent repouſſées, réfléchies, répercutées de la circonférence au centre, l'antipathie exiſte, & le *Magnétiſme* eſt *négatif*. Si au contraire, il y a abſtraction de part & d'autre, & émiſſion du centre à la circonférence, le *Magnétiſme* eſt *poſitif*. Dans ce dernier cas, non-ſeulement les maladies, les affections particulieres ſe communiquent, mais même les affections morales; d'où réſultent, ſuivant Robert-Flud, la diſtinction du Magnétiſme en *Magnétiſme ſpirituel* ou *moral*, & en *Magnétiſme corporel*. Il trouve ce Magnétiſme établi non-ſeulement

entre les animaux, mais entre ceux-ci & les végétaux, & même les minéraux. Il dit que puiſque des corps, comme la terre & l'aimant, qui paroiſſent des ſubſtances mortes, inanimées, ont leurs pôles, leurs émanations; à plus forte raiſon l'homme ou le petit monde, qui eſt animé, doit avoir les ſiens.

Lorſqu'il s'agit d'en donner la preuve, ou d'en faire l'application, il cite un grand nombre d'obſervations, qui tendent toutes à prouver les effets ſympathiques ou antipathiques & la tranſplantation des maladies.

Parmi ces obſervations, les plus remarquables ſont celles qui ſervent à conſtater les effets de la vertu magnétique ou ſympathique de l'*onguent des armes*, & de l'application de la mumie. Il indique encore avec beaucoup de détail, la maniere dont on s'y prend pour faire paſſer, par exemple, la fievre, ou l'hydropiſie, ou autre maladie, du corps de l'homme dans celui d'un arbre.

Les arbres qu'on préfere pour les opérations ſympathiques, ſont le chêne & le ſaule, le premier ſur-tout. On enleve un morceau de

l'écorce, on y fait un trou avec une tariere, & on y met dedans de l'urine ou des cheveux de la personne malade ; on recouvre le tout de l'écorce, & il arrive que la maladie dont on est atteint, passe dans le corps de l'arbre.

Robert Flud, qu'on appelloit le *Chercheur* en Angleterre, eut de vives disputes à soutenir contre les incrédules de son tems, entr'autres contre un Prêtre Écossois nommé *Foster* ou *Forster*, qui lui objecta dans une diatribe intitulée : *Hoplocrisma spongus*, que l'onguent des armes employé comme il se disoit, n'avoit aucune vertu. Robert Flud lui répondit par une autre diatribe, intitulée, *Spongiæ Fosterianæ compressio*, dans laquelle il tâche de prouver que cet onguent a des vertus miraculeuses.

Tel est le principal résultat des recherches & des principes consignés dans l'ouvrage *in-folio* de Robert Flud, dans lequel on trouve néanmoins quelques vues & des expériences neuves & curieuses sur l'aimant.

Cet Auteur y examine encore comment le diable agit dans les corps, ce qui lui fournit

la matiere d'un chapitre particulier. D'ailleurs, il ne fait qu'une légere mention de la magie, de l'évocation des démons, des talifmans & de l'aftrologie judiciaire; il ne parle point du fabat. Parmi les obfervations nombreufes qu'il rapporte fur l'effet du Magnétifme, entre les animaux & les végétaux, nous n'en citerons qu'une, qui fert à prouver la fympathie qu'il y a, felon lui, entre la plante qu'on appelle *ros folis*, & la matrice des femmes. Il dit, que fi l'on met cette plante dans une eau de plantain, & qu'une femme en travail d'enfant boive de cette eau, quoique la plante ne foit pas dans la même maifon, elle s'ouvrira ni plus ni moins & dans le même tems que la matrice fe dilate pour opérer l'accouchement.

Le Pere Kircher, qui rend compte de l'ouvrage de Robert Flud, à la fin du fien, dit que cette œuvre ne peut être fortie que de l'école du diable. (Voyez *Ath. Kircheri Fuld. magnes* p. 686). Comme il y a beaucoup d'expériences fur l'aimant, il peut fe faire qu'un

ſentiment de jalouſie & de rivalité ait dicté ce jugement.

Plus on faiſoit d'efforts d'un côté, pour détruire l'impoſture, plus les hommes doués d'un certain génie en abuſoient pour faire valoir ces inepties. Il paroît même, ſuivant la remarque du même Kircher, que Robert Flud n'eut d'autre but, en compoſant ſon ouvrage, que d'arriver à ces réſultats.

La publication de celui du Pere Kircher, beaucoup moins crédule que Robert Flud, opéra une ſorte de révolution dans les eſprits, en fixant les idées à l'égard des phénomènes vraiment magnétiques, & dépouillant la phyſique de tout ce que la ſuperſtition ou la crédulité y avoient introduit. Mais, cet Auteur donna beaucoup plus d'extenſion que les autres à tous les exemples de ſympathie ou d'antipathie connus, vrais ou faux, à tous les divers genres d'affinité qu'on obſerve dans la nature, & qui lui parurent autant d'eſpeces de Magnétiſmes. Il en fait une aſſez longue énumération. Il en diſtingue

plusieurs

plusieurs genres. On y trouve le Magnétisme des planetes, celui des élémens, celui des corps mixtes, celui des corps électriques, celui des corps métalliques, celui du soleil, de la lune & de la mer, celui des plantes, celui des animaux, ou *Magnétisme animal* qu'il nomme *Zoo-magnetismos*, & dont il marque encore plusieurs sortes, tels que celui de la torpille & de quelques poissons; celui des médicamens, celui de l'imagination, celui de la musique, & celui de l'amour. Kircher abondoit tellement en son sens & dans son systême, que toute la nature lui parut magnétique, c'est-à-dire, un tout, dont les parties étoient liées & enchaînées par une puissance attractive ou répulsive, semblable à celle de l'aimant (1). C'est sur-tout à la fin de son traité de l'aimant, & dans son petit ouvrage

(1) *Illam vim naturæ immutabilem rebus singulis implantatam nos haud incongruè* magnetismum *appellandum duximus; si quidem omnis hujusmodi virtus rebus inexistens secundùm analogiam quamdam dispulsionemque plerùmque contingit.* (*Kircher Magneticum naturæ regnum. Amstelodami*, 1663).

qui a pour titre, *Regnum naturæ magneticum*, qu'on trouve réunis tous les exemples de Magnétisme.

Mais les plus piquans & les plus curieux sont ceux de la musique & de l'amour. On y voit comment, au moyen des instrumens, on parvient à remuer les nerfs, l'ame & les passions. L'Auteur cite un grand nombre de faits qui ont pour objet de faire connoître la puissance de la musique dans certains cas. Parmi les instrumens dont il fait mention, il n'oublie pas *l'harmonica*, dont il donne un modèle, pag. 751 (1).

(1) Ce sont cinq verres à boire simples, pleins de liqueurs différentes, & qui se touchent. Dans l'un, il y a de l'eau-de-vie, dans l'autre du vin, dans un autre de l'huile, dans un autre de l'eau, &c. & on passe le doigt autour. On sait qu'aujourd'hui, où tout est perfectionné, l'harmonica n'est plus si simple. Celui qu'on voit, par exemple, chez M. Mesmer, est semblable à ceux dont il est fait mention dans quelques ouvrages modernes, (voyez les Œuvres de M. Franklin). C'est un chassis de bois qui sert à soutenir plus ou moins de demi-globes de verre, semblables à des capsules ou à des verres de montre, percés au milieu & fixés à un fil de métal qui les traverse. On en met ordinairement trente-deux dont la grandeur diminue insensiblement jus-

Le Magnétiſme de l'amour eſt celui qui offre les traits les plus piquans, & dont pluſieurs ſont pris dans l'antiquité, dont on ſait que Kircher étoit fort Amateur. C'eſt une choſe extrêmement curieuſe de voir ce bon Pere parler du Magnétiſme de l'amour, comme s'il l'eut éprouvé; & on ne peut lui refuſer l'honneur d'avoir donné à toutes les eſpeces de Magnétiſme dont il a parlé, un développement inconnu juſqu'à ce jour.

Quant au Magnétiſme animal, conſidéré ſous le point de vue qu'on l'enviſage aujourd'hui, c'eſt-à-dire, comme propriété du corps animé d'être ſenſible à l'influence des corps céleſtes ou à l'action réciproque des corps environnans, propriété dont la principale preuve étoit alors la cure ſympathique des plaies &

---

qu'au dernier, qui eſt comme un verre de petite montre. Ces verres ſont mus au moyen d'une manivelle qu'on fait tourner ou d'une pédale. Pour en jouer, on humecte le bout du doigt qu'on preſſe ſur la partie convexe du verre qui rend alors des ſons flutés & très-doux. M. Meſmer a mis du luxe dans cet inſtrument. Les bords des verres chez lui ſont dorés.

la transplantation des maladies ; Kircher le réfute avec des armes victorieuses ; il y met même un peu d'humeur, & ce qu'il dit à ce sujet est remarquable : « on voit des hommes, » dit-il, qui ne pouvant produire aucune » expérience neuve ou certaine sur les vertus » magnétiques, se livrent à des conjectures » fausses & illusoires & infectent les écoles » de toute sorte de réves, de choses inouies » & extraordinaires & de mensonges insou- » tenables, capables de les couvrir de honte. » Delà, l'usage de cet infâme onguent » magnétique vanté par Goclenius, & d'une » infinité d'autres pratiques de même nature » introduites, depuis peu de tems, dans la Mé- » decine » (voyez *Kircheri magnes*, p. 30).

Il en veut principalement à Robert Flud, qu'il désigne par-tout sous le nom de *Philosophe Mosaïque*, & tache de le couvrir de ridicule. Il dit que si l'on continue à ajouter foi aux vertus de l'aimant, d'après son analogie supposée avec le corps humain, on verra bientôt se renouveller parmi les hommes, les mêmes pratiques superstitieuses, qui ont déja

été la suite de cette opinion, & parmi lesquelles il y en a une qui consiste à mettre une pierre d'aimant sur le corps d'une femme pendant son sommeil ; ce qui la réveille & la détermine à embrasser tendrement son mari, si elle lui est fidéle, ou à fuir, si elle ne l'est pas. (Voy. *ibid.*) Enfin, ce bon Pere Kircher, qui ne voyoit que Magnétisme dans la nature, ne pouvoit pas pardonner l'abus qu'on en faisoit, & les pratiques ridicules & superstitieuses auxquelles cette idée donnoit lieu ; & quoiqu'il fût crédule lui-même, il n'est pas moins vrai qu'il a laissé sur l'aimant, sur les expériences Magnétiques & sur les différens Magnétismes, le livre le plus raisonnable, le plus curieux & le plus étendu qu'on connoisse.

Malgré les écrits de Kircher, la Médecine Magnétique faisoit des progrès, sur-tout en Allemagne. Il n'en étoit pas de même, en France. Gaffarel avoit déja fait une rétractation publique de tout ce qu'il avoit avancé dans ses *Curiosités inouies* (1) ; & en 1653, il

(1) Voyez Traité des Talismans, par Delisle. Paris, 1636.

approuva l'*Apologie des hommes accusés de magie*, par Naudé. Cet exemple ne convertissoit point les Allemands; ils avoient toujours leurs mêmes idées à cet égard. Les Ephémérides des Curieux de la Nature, cet éternel dépôt de mensonges & de quelques vérités les nourrissoient. On y voyoit souvent des observations sur la vertu des Talimans, sur les cures Magnétiques. Bartholin, Reyselius se vantoient d'avoir des mumies tirées des astres, dans lesquelles les maladies, sur-tout l'hydropisie, se transplantoient. Servius, Campanella (1), &c, entretenoient ces erreurs par leurs écrits; ils étoient tous partisans de la Médecine magnétique, de l'onguent sympathique. Jordan, Dieterich, Blancard, faisoient envain leurs efforts pour décréditer ces visions. Elles subsistoient encore, en 1662,

(1) Ce pauvre Campanella fut mis aux prisons de l'Inquisition en Italie, comme visionnaire, & accusé de sortilége & de magie. Gaffarel dit qu'il fut le voir dans les prisons de l'Inquisition à Rome, où il le trouva occupé à chercher les traits de la figure d'un Cardinal & à faire des grimaces horribles.

où l'on publia à Nuremberg, une collection de pieces relatives à la Médecine magnétique ou sympathique, sous le titre de *Theatrum sympathicum*, ouvrage qui ne servit encore qu'à la soutenir.

Wirdig, Professeur de Médecine, à Rostoch, en étoit imbu ; il se persuada plus fortement que les autres, qu'il y avoit dans la nature & dans les corps, plus de vie, plus de mouvement, plus de magnétisme, plus d'intelligence, qu'on n'en avoit admis. Doué de quelque génie, il anima tout ; il ne vit que des esprits dans la nature ; il étendit le systême de Kepler qui considere la terre comme un grand animal, qui a son ame, sa vie, & ses mouvemens. Celui qu'il produisit parut sous le titre de *Médecine nouvelle des Esprits* (1) ; il l'addressa à la Société Royale de Londres en 1672, & il fut imprimé à Hambourg l'année suivante.

Wirdig y distingue deux sortes d'esprits, les uns purs, immatériels, immortels, c'est-

(1) *Nova Medicina spirituum. Hamburgi*, 1673, in-12.

à-dire Dieu, les génies, & l'ame humaine; les autres matériels, ou les corps les plus subtils. Ce sont ces derniers qui sont le sujet de son Traité.

Suivant lui, les astres & le ciel qui est leur empire; l'air, le feu, la lumiere, la clarté, les rayons sont des esprits.

Le froid est un esprit de nature froide, dont la lune est la source; les ténebres, elles-mêmes sont une substance spiritueuse.

Parmi ces esprits, les uns sont lumineux, les autres en feu, & tous en mouvement. Ceux des régions supérieures ont leurs analogues dans les régions inférieures.

Il existe un attrait entre ceux qui sont de même nature; & une aversion, un combat perpétuel entre ceux de nature opposée.

De ces rapports de sympathie & d'antipathie, résulte un mouvement continuel dans le monde, un flux & reflux d'esprits, enfin une communication non-interrompue entre le ciel & la terre, qui constitue l'harmonie universelle. Les anciens avoient coutume de désigner cette union par une chaîne d'or.

Wirdig, pour la figurer, se sert d'un tableau allégorique, dans lequel sont représentées les principales divinités de la terre, Vénus, Cérès, Flore, Bacchus, Pan, Vulcain, Deucalion & Pyrrha, recevant le feu du ciel. Prométhée qui le dérobe du soleil, en y allumant un flambeau, est soutenu dans les airs par Minerve assise sur une nue; il le communique à l'Amour, qui le transmet à la terre. Deucalion & Pyrrha jettent derriere eux des pierres d'où naissent des hommes. Vénus qui n'a que sa ceinture, tient un cœur enflammé à la main; Bacchus est couronné de pampres, Flore de fleurs, & Cérès d'épis.

Un autre tableau représente l'empire de la lune. On y voit le même Prométhée soutenu par Minerve, qui dérobe à cet astre le feu lunaire, c'est-à-dire, l'esprit froid, & le communique à Mercure, qui le rend à son tour à Saturne, à Neptune, à Flore, à l'Hyver, à l'homme sur la fin de sa carriere, & à la mort.

De la distribution convenable de ces deux principes, du feu solaire & du feu lunaire,

naiſſent le mouvement, la vie, la circulation des eſprits qui compoſent l'univers.

Les aſtres, qui ne font émiſſion que de feux & d'eſprits, influent ſur les corps terreſtres.

Leur influence ſur l'homme ſe manifeſte par le mouvement, la vie & la chaleur, trois choſes qu'il reçoit des corps céleſtes, & ſans leſquelles il ne ſauroit vivre. Il la reçoit des aſtres au moment de ſa naiſſance, & en reſpirant les eſprits aëro-céleſtes contenus dans l'air. C'eſt de cette premiere imbibition d'eſprits que dépend ſa conſtitution particuliere, & c'eſt ſur ce fondement qu'eſt établie l'Aſtrologie judiciaire.

Les rapports de ſympathie & d'antipathie entre les eſprits, ſoit aëro-céleſtes, ſoit terreſtres, conſtituent ce que Wirdig appelle, *Magnétiſme*. Il le définit en deux mots, *le conſentement des eſprits*. Ce ſentiment entre deux corps animés, lorſqu'il eſt amical de part & d'autre, s'appelle ſympathie, philautie, amour, deſir amoureux, attrait des ſemblables. Il prend les noms d'antipathie, de

haine, d'horreur des diſſemblables, lorſqu'il eſt déſagréable ; d'où réſulte la diſtinction du Magnétiſme, *en ſympathéiſme* & *en antipathéiſme.*

Selon Wirdig, l'influence a lieu non-ſeulement entre les corps céleſtes & les terreſtres, mais cette influence eſt réciproque. Le monde entier, dit-il, eſt ſoumis à la puiſſance du Magnétiſme, (car tout eſt rapprochement de ſemblables, ou éloignement de diſſemblables). C'eſt par le Magnétiſme que s'operent toutes les viciſſitudes des corps ſublunaires. La vie ſe conſerve par le Magnétiſme, tout périt par le Magnétiſme.

Le Magnétiſme ſympathéique entre les corps terreſtres, dépend de l'homogénéité des eſprits ; il exiſte de même parmi les hommes.

Il y a de la ſympathie entre ceux du même âge, du même ſexe, de la même conſtitution ; entre la nourrice & le nourriſſon, entre les différentes parties du corps. Il y eut une ſympathie naturelle, dit Wirdig, entre les parties du nez qu'on voulut greffer, & la peau du crocheteur qui la fournit : hiſtoire véritable,

rapportée par Vanhelmont, Campanella ; Servius & autres.

Suivant Rettray & Wirdig, il y a de la sympathie entre le sang d'un homme & les esprits de ce même sang : car l'esprit de celui qu'on conserve, disent-ils, dans un verre, fait voir la santé & la maladie de l'individu qui l'a fourni, quoiqu'il soit très-éloigné. Si ce sujet est malade, son sang se trouble ; le contraire arrive s'il se porte bien. Suivant les mêmes Auteurs, *l'urine humaine, soumise au tourment de la distillation, fait voir encore évidemment la sympathie qu'il y a entre l'esprit de cette urine, & ceux du corps qui l'a fournie ; car, pendant qu'on la distille, disent-ils, le corps souffre & prend une disposition aux maladies.*

C'est une chose admirable, & qui ne peut être que l'effet du Magnétisme animal, suivant Wirdig, que si l'on ôte une partie du cuir chevelu de la tête d'un homme, & qu'on le conserve ; à mesure que l'homme vieillit, blanchit ou devient chauve, le morceau de cuir le devient de même.

On voit que toutes ces expériences, fruit

ordinaire de la doctrine du Magnétiſme animal, ſont extrêmement précieuſes. Tel eſt la marche conſtante de tous les Auteurs Magnétiques. Ils débutent par une théorie ſpécieuſe; quelquefois ſublime; ils finiſſent par des réſultats pitoyables.

Wirdig traite encore de l'aſtrologie, de la ſympathie qu'il y a entre les baguettes divinatoires faites de différens bois, & les métaux. Celle du coudrier, par exemple, a de la ſympathie avec l'argent, celle du frêne avec le fer, celle du ſapin avec le plomb, & toujours à raiſon de l'homogénéité de leurs parties. Les affinités chymiques dépendent encore de la même cauſe. Les ſortileges, l'enchantement, les preſtiges, les tours de magie n'ont lieu que par le pouvoir des eſprits.

Tels ſont les principaux réſultats du Magnétiſme animal, conſidéré ſous le point de vue le plus avantageux, c'eſt-à-dire, dans ſes effets les plus frappans.

Mais Wirdig, ce nous ſemble, n'a pas épuiſé ſon ſujet. Il auroit pu tirer un grand parti, pour completter la doctrine du Magné-

tiſme animal, de l'art, par exemple, d'arrêter un cheval dans ſa courſe, avec des boyaux de loup ; de celui de nouer l'aiguillette ; enfin de l'hiſtoire étonnante des Vampires, qui viennent ſuccer le ſang après la mort. Tous ces faits avérés, inconteſtables, qu'on ne peut expliquer qu'au moyen du Magnétiſme animal, étoient de ſon reſſort, & rentroient naturellement dans ſon domaine.

Maxwel, Médecin Ecoſſois, plein de la lecture de tous ces livres, de toutes ces viſions, ſe perſuada tellement que tout cela étoit vrai, qu'il crut devoir réduire ces idées en principes, & en faire un corps de doctrine. En conſéquence, il s'occupa du ſoin de perfectionner la Médecine magnétique, qu'il ſe flatte d'avoir tiré le premier du chaos. Sa mumie favorite ou ſon *magnes* par excellence, étoit un mélange de ſang, & des trois principales humeurs excrémentitielles, (matiere fécale, urine, & matiere de la ſueur) qu'il deſſéchoit, humectoit, diſtilloit, & dont il faiſoit d'abord une poudre, enſuite une pâte magnétique qu'il appliquoit fort proprement

aux endroits affectés, en faisant suer son malade. Lorsqu'il présenta son ouvrage, il n'y eut aucun Censeur qui voulut l'approuver, aucun Libraire qui voulut s'en charger. Il prit le parti de l'envoyer à Francus, homme très-crédule, Doyen des Médecins d'Heidelberg, qui le fit paroître à Francfort, en 1679, avec un titre emphatique (1).

Nous ne connoissons d'autre partisan de cet ouvrage rempli d'inepties, que Ferdinand Santanelli, qui le réduisit même en aphorismes.

C'étoit sur la fin du siecle passé. On commençoit à s'éclairer, mais on ne l'étoit pas par-tout, sur-tout en Flandres, où les Espagnols avoient entretenu l'ignorance & la superstition. C'est aussi dans cette partie principalement que les histoires des Vampires, furent attestées & signées. On avoit encore quelques doutes sur la possibilité de la transplantation des maladies, lorsque Hermann Grube publia son traité *de Transplantatione*

---

(1) *Medicinæ Magneticæ libri tres, in quibus tàm theoria quàm praxis continetur. Opus novum admirabile &c. Auctore Guillelmo Maxwuello M. D. Scotobritanno. Edente Georg. Franco, M. D. Francofurti.* 1679.

morborum (1), qui mit fin à toutes ces visions; & l'histoire de la dent d'or, celle des Vampires ne parurent bonnes qu'à amuser le peuple grossier de Flandres & d'Allemagne.

On ne croyoit plus, on ne pensoit plus depuis longtemps à tous ces prétendus prodiges, à toutes ces extravagances que les lumieres de notre siécle avoient enfin enséveli dans l'oubli, lorsqu'on apprit, sur-tout en 1774, par les papiers publics, qu'un Curé de Suabe, un nommé Gassner, y faisoit des prodiges d'un nouveau genre, c'est-à-dire, en exorcisant les malades, qu'il traitoit tous de la part de Dieu, & en son nom, comme des possédés. Il excita la curiosité de plusieurs Médecins. M. Mesmer entr'autres fut le visiter à Ratisbonne. L'idée des aimans, du Magnétisme, lui vint dans l'esprit. Il publia de son côté, des miracles qu'il avoit obtenus au moyen de l'aimant; ensuite ses idées sur le Magnétisme animal. On ne peut le bien juger que d'après lui-même; c'est lui qui va parler.

---

(1) *Hermanni Grube, de transplantatione morborum analysis nova. Hamburgi*, 1674, *in*-8°.

SECONDE PARTIE.

Développement du Syſtême de M. Meſmer, ou partie théorique du Magnétiſme Animal.

Lettre de M. Meſmer, Docteur en Médecine à Vienne, à M. Unzen, Docteur en Médecine, ſur l'uſage médicinal de l'Aimant. Traduite du nouveau Mercure Savant d'Altona. (1775 *ou* 1776).

« Dès l'année 1766, dit M. Meſmer, je publiai une » brochure ſur l'influence que les planetes, & parti- » culiérement le ſoleil, la lune & la terre, ont ſur le » corps humain. Je tâchai d'y prouver que ces grands » corps céleſtes agiſſent ſur notre globe en général, » & ſur les parties qui le compoſent en particulier, » de la même maniere que, conformément au ſyſ- » tême de Newton, ils gravitent les uns ſur les » autres, & ſur-tout le ſoleil, s'attirent mutuelle- » ment comme autant de grands aimants, en raiſon » de leurs diſtances & de leurs poſitions; retardent

» ou accélèrent leurs mouvemens respectifs, s'entraînent de leurs orbites, & dérangent l'ordre de » leurs mouvemens. Je montrai que de même que » le soleil & la lune, en conséquence de leurs positions respectives, & de celle de la terre, & de » leurs distances, opérent les marées, tant des différentes mers que de toute l'atmosphere; ils produisent un effet analogue dans le corps humain. » J'ajoutai que la force attractive de ces spheres » pénetre intimement toutes nos parties constitutives, solides & fluides, & agit immédiatement sur » les nerfs, ensorte qu'elle excite dans notre corps » un véritable magnétisme. J'appellai cette propriété » du corps animal, qui le rend sensible à l'attraction universelle, *gravitatem*, ou *Magnetismum animalem.*

» Pour mieux éclaircir mon systême, je citai plusieurs observations sur des maladies périodiques (1). » J'invitai les Médecins à rapporter parmi les causes » éloignées des maladies & de leur guérison, ce » magnétisme animal; je les sollicitai d'en faire le

(1) M. Mesmer feint d'ignorer ici que ces sortes d'observations sur des maladies périodiques, dont les retours s'accordent avec la position de certains astres, sont déja faites de tems immémorial. La lecture du seul Traité de Mead, *de imperio solis & lunæ in humana corpora*, l'en avoit suffisamment instruit.

» sujet de leurs observations, & je promis de m'en » occuper à mon tour dans ma pratique.

» Ce fut l'année derniere (1774 ou 1775) que je trouvai » l'occasion de faire des découvertes qui confirment » ma théorie, qui ne peuvent être rien moins qu'in- » différentes aux Médecins, & que je vous com- » munique avec un vrai plaisir.

» Une jeune personne du sexe, âgée de vingt- » huit ans, qui demeure dans la même maison que » j'occupe, & qui, dès son enfance, paroissoit avoir » le genre nerveux très-foible, avoit essuyé depuis » deux ans, des attaques de convulsions terribles. Elle » avoit une fievre hystérique, à laquelle se joignoient » par intervalles, des vomissemens opiniâtres, des in- » flammations de différens visceres, des rétentions » d'urine, des odontalgies excessives, des otalgies, » des délires mélancoliques, maniaques, l'opis- » thotonos, des lypothimies, la cécité, des suffoca- » tions, des paralysies de plusieurs jours, & d'au- » tres accidens (1).

(1) On croiroit qu'il y a ici une 15 de maladies au moins & des plus graves. Tout se réduit à une attaque d'hystéricie, dans laquelle il y avoit, si le rapport est vrai, douleurs de dents & d'oreille, mouvemens convulsifs ou spasmodiques de plusieurs parties, & perte de connoissance. Tous ces grands mots *opisthotonos*, *lypothimies*, *inflammation des visceres*, *paralysie*, *fievre hystérique*, qui n'exista jamais dans cette circonstance, *délires maniaques*, *mélancoliques*, *cécité*, &c. ne

» J'employai contre ces différens maux les re-
» medes les plus accrédités : mais il n'y eut que le
» soin de ne jamais la perdre de vue, qui me mit
» en état de la tirer des dangers évidens de mort
» où elle étoit souvent, & de lui rendre la tran-
» quillité au bout de trois ou quatre semaines, sans
» obtenir cependant une guérison durable ; car les
» accidens revinrent toujours quelque tems après.

» Je m'occupai pendant tout ce tems à perfection-
» ner ma théorie, & je parvins enfin à prévoir les
» rechûtes, leurs progrès, leur durée & leur décli-
» naison. Je projettai à la fin d'établir dans son
» corps une espece de marée artificielle, au moyen
» de l'aimant. Je communiquai mon projet au
» R. P. Hell, Astronome de S. M. I. & R. qui l'ap-
» prouva, & m'offrit son secours. Il fit construire
» quelques pieces de l'acier magnétique qu'il a in-
» venté, il y a quatorze ans, & leur fit donner
» une forme propre pour être commodément appli-
» quées au corps. La malade ayant eu une rechûte
» au mois de Juillet dernier, je lui attachai aux

sont bons qu'à en imposer aux sots. Nous ne croyons pas M. Mesmer assez ignorant en Médecine pour ajouter foi à ce qu'il a dit, ni assez simple pour imaginer que les autres le croyent. Par ce seul exposé d'une attaque de nerfs, on peut juger combien cet Auteur est familiarisé avec le langage hyperbolique.

» pieds deux aimans évasés, & un autre en forme » de cœur sur la poitrine. Elle souffrit aussi-tôt une » douleur *brûlante* & *déchirante*, qui montoit des pieds » jusqu'à la crête des os des îles, où elle s'unissoit » à une douleur pareille qui descendoit d'un côté, » de l'endroit de l'aimant attaché sur la poitrine, » & remontoit de l'autre à la tête, où elle se ter- » minoit au sommet. Cette douleur, en se dissipant, » laissa dans toutes les articulations une chaleur » brûlante comme le feu. Cette *vapeur* magnétique » paroissoit tantôt se rompre dans différens endroits, » tantôt se rejoindre avec impétuosité. La malade » & les assistans furent effrayés de ce phénomène, » & opinèrent pour la cessation de l'expérience. » Mais j'insistai, & j'appliquai encore d'autres ai- » mans aux parties inférieures; alors elle sentit des- » cendre avec impétuosité, les douleurs qui avoient » tourmenté les parties supérieures.

» Ce transport de douleur dura toute la nuit, & » fut accompagné d'une sueur abondante du côté » paralysé, lors de l'accès précédent; enfin tous les » accidens disparurent peu à peu, & la malade deve- » nue insensible à l'action de l'aimant, fut guérie » de cette attaque. Elle a encore eu depuis quel- » ques rechûtes qui ont été guéries facilement & » promptement. J'attribue ces rechûtes à l'extrême » foiblesse, & à l'ancienneté du mal. Je lui ai con- » seillé de porter constamment quelques aimants,

» & depuis cette époque elle s'eſt refaite & ſe » porte bien. J'eus occaſion, dans le traitement de » cette maladie, de faire pluſieurs expériences très- » curieuſes. Je découvris les regles qui déterminent » dans quel cas, ſur quelles parties, en quelle » quantité, combien de tems & avec quelles pré- » cautions il faut appliquer l'aimant. J'ai communi- » qué ces regles au P. Hell, & à quelques Mé- » decins.

» Du grand nombre d'obſervations très-étonnantes » que j'ai faites, j'en rapporterai ici quelques-unes » qui ont été conſtatées en préſence du P. Hell, » & autres perſonnes reſpectables (1).

» J'ai obſervé que la matiere magnétique eſt preſ- » que la même choſe que le fluide électrique (2), & » qu'elle ſe propage de même que celle-ci par des » corps intermédiaires. L'acier n'eſt pas la ſeule ſub- » ſtance qui y ſoit propre; j'ai rendu magnétique » du papier, du pain, de la laine, de la ſoie, du » cuir, des pierres, du verre, l'eau, différens mé- » taux, du bois, des hommes, des chiens, en un

(1) Le P. Hell s'eſt expliqué depuis, & regarde M. Meſmer comme un viſionnaire. Cela peut être prouvé, comme une vérité mathématique.

(2) On ſait, depuis pluſieurs années, à quoi s'en tenir ſur cette analogie entre le fluide électrique & magnétique, que M. Meſmer regarde preſque comme la même choſe. Cigna, dans ſa Diſſertation *de Analogia magnetiſmi & electricitatis*

» mot tout ce que je touchois (1), au point que » ces substances produisoient sur la malade les mêmes

---

(voyez *Miscellanea Philosoph. Math. Taurin.*) avoit eu des idées semblables; mais ces idées avoient été réduites à leur juste valeur par *Æpinus*, qui a marqué par des expériences exactes les dégres d'analogie qu'on peut admettre entre les phénomènes électriques & magnétiques, dans un excellent Ouvrage, (voyez *Tentamen theoriæ electricitatis & magnetismi. Petropoli.* 1759).

(1) En respectant beaucoup les très-étonnantes observations de M. Mesmer, ce Docteur nous permettra de lui dire, que lui & beaucoup d'autres personnes, ne font que publier les rapports de l'Electricité avec le Magnétisme, les uns en rapportant des expériences illusoires, lui en en rapportant de fausses, telles que la propagation du Magnétisme, ou plutôt du fluide Magnétique à l'aide de substances qui lui sont totalement étrangeres ou hétérogènes, tandis qu'avec celles qui lui sont le plus analogues, on n'obtient aucun effet. Si l'on prend, par exemple, un aimant assez fort pour porter un quintal, l'interposition de deux feuilles de papier brouillard diminuera sa vertu au point de ne lui faire porter que deux onces. Si à ce même aimant vigoureux, on applique une barre de fer de six pieds, substance qui lui est certainement bien analogue, cette barre n'élévera pas à son extrêmité de la limaille de fer. Si les substances mentionnées par M. Mesmer étoient susceptibles de Magnétisme, elles ne diminueroient pas l'action de l'aimant; & dans le second exemple, la substance la plus propre à transmettre le fluide magnétique, auroit transmis à six pieds sa vertu, ce qui est contraire à l'expérience, & l'opposé des effets électriques. D'ailleurs, Gray avoit déja prouvé que les effluves magnétiques différent entiérement des effluves électriques. (Voyez *Commercium litterar. Norimberg. an.* 1735, *pag.* 80).

Quant à la prétention de M. Mesmer, de rendre tout magné-

» effets que l'aimant (1). J'ai rempli des flaccons de
» matiere magnétique, de la même façon qu'on le
» pratique avec le fluide électrique. J'ai trouvé deux
» moyens de renforcer si promptement le magné-
» tisme, que la malade, au lieu d'une douleur
» *déchirante* & *brûlante*, qui suit ordinairement l'ap-
» plication de l'aimant, sentit des secousses doulou-
» reuses qui se succédoient réguliérement & rapide-
» ment, comme dans l'électrisation, & qui, se fai-
» sant sentir aux articulations des bras, du col, &
» enfin à la tête, devinrent d'autant plus vives,
» qu'elles étoient plus éloignées. J'ai encore re-
» marqué que les hommes ne sont pas tous égale-
» ment propres à être magnétisés: de dix personnes qui
» étoient réunies, il y en eut une qui ne peut être
» magnétisée, & qui interrompit la communication
» du magnétisme. J'ai remarqué la même chose aux
» chiens. D'un autre côté, il y eut une personne
» parmi ces dix, qui fut tellement susceptible de

tique jusqu'aux chiens; il a démontré sans doute cette vérité avec l'aiguille aimantée, la vraie pierre de touche qui indique par ses mouvemens quels sont les corps magnétiques. Cela devoit être extrêmement curieux de voir comment le bois, le papier, un chien faisoient tourner cette aiguille. Il faut que ce M. Mesmer ait une bien grande puissance sur tous les corps de la nature, puisque sa présence change les loix auxquelles ils sont soumis.

(1) En appliquant sur les corps malades du bois, des pierres, les effets sont les mêmes que ceux de l'aimant.

» *magnétisation*, qu'elle ne pouvoit approcher de dix
» pas la malade, sans lui causer les plus vives dou-
» leurs.

» J'excitai dans la malade sans aucune communi-
» cation directe, & dans un éloignement de huit à dix
» pas, caché d'ailleurs derriere un homme ou un mur,
» des secousses dans telle partie que je voulus, &
» une douleur aussi vive que si on l'eût frappée
» avec une barre de fer.

» J'ai rétabli le cours des menstrues & des hé-
» morrhoïdes, au moyen du magnétisme, & remé-
» dié sur le champ aux accidens que ces suppressions
» avoient causés. J'ai guéri par le même moyen
» l'hémotysie, une paralysie à la suite d'une apo-
» plexie, un tremblement survenu après un accès
» de colere, & tous les accidens hypocondriaques,
» convulsifs, hystériques. Je l'essaie maintenant con-
» tre l'épilepsie, la mélancolie, la manie & la fievre
» intermittente. Quant à la douleur qu'excite la
» *magnétisation*, elle varie; elle est tantôt *déchirante*,
» tantôt *brûlante*, *tranchante*, analogue aux se-
» cousses électriques, &c.

» Dans tous les cas j'ai vu que la sensibilité au
» Magnétisme cessoit aussi-tôt que le mal étoit guéri.
» Je ne crois pas que l'aimant ait une vertu spéci-
» fique, par laquelle il agit sur les nerfs; je suppose,
» seulement, conformément aux principes de ma
» théorie, que la matiere magnétique, par son ex-

» trême subtilité, & par son analogie avec le fluide
» nerveux, dont le mouvement avoit été troublé;
» ensorte qu'elle fait rentrer tout dans l'ordre na-
» turel, que j'appelle l'harmonie des nerfs.

» Ce que je viens de dire, & la nature de nos
» sensations, qui ne sont autre chose que la per-
» ception des différences dans les proportions, don-
» nent la raison de ce que nous ne sentons que
» dans les parties où l'harmonie est troublée, l'effet
» des aimans, tant naturels qu'artificiels, quoiqu'ils
» agissent constamment sur nous &c, (1) ».

Jusques-là ce n'est qu'un apperçu de principes, quelques idées sur l'action du fluide magnétique ou électrique. Mais voici le dé-

(1) Mais, que diroit M. Mesmer si les pierres, appliquées sur le corps humain, avoient la même vertu que l'aimant? C'est cependant ce qui est arrivé à des vaporeux qu'on a trompés par cet artifice, en leur appliquant un appareil de morceaux de marbre enveloppés qu'on leur faisoit accroire être des aimans. Cela est arrivé entr'autres à M. de Flesselles, à M. le Chevalier de Vieuxpré. Ils s'en sont fort bien trouvés l'un & l'autre. Cela prouve d'une part, ce que peut l'imagination frappée, & de l'autre, combien il est difficile de conclure de certaines expériences ou observations, quand on manque ou qu'on veut manquer de jugement. M. Mesmer, qui n'en manque pas & qui calcule bien, voyant que l'aimant perdoit tout son crédit, a fini par renoncer à ses premieres visions, & laisse aujourd'hui le soin de l'appliquer, à MM. Harsu, l'Abbé le Noble, M. Fillet & M. le Roux, ses rivaux ou ses éléves dans la carriere magnétique.

veloppement de la théorie & du systême de M. Mesmer. On ne peut parvenir que graduellement à la perfection. C'est dans le discours suivant que cet Auteur développe toutes de ses idées sur le Magnétisme.

Discours de M. Mesmer sur le Magnétisme (1).

« Depuis long-tems j'ai présumé qu'il existoit dans » la nature un fluide universel qui pénétroit tous » les corps animés ou inanimés (2). Les phénomènes de l'Electricité, de même que ceux du Magnétisme, m'avoient tellement pénétré de cette » opinion, que j'adoptai le systême du Chevalier » Newton pour le mouvement des corps célestes (3);

(1) Voyez *Recueil des effets salutaires de l'aimant dans les maladies*. Genève, 1782.

(2) Cette présomption sur l'existence d'un fluide universel naît de tems en tems dans la tête des hommes. Elle avoit déja poussé dans celle de Démocrite, d'Empedocle, de quelques Alchymistes, des Théosophes, enfin dans celle de Descartes, & de Newton qui le regarde comme un fluide qui pénétre les corps les plus denses, qui est caché dans leur substance; disant que c'est par sa force & son action que les particules des corps s'attirent à de très-petites distances, & qu'elles s'attachent fortement quand elles sont contiguës; que ce même fluide est aussi la cause de l'action des corps électriques, soit pour attirer, soit pour repousser les corpuscules voisins. (Voyez Newton, à la fin de ses principes).

(3) Cette adoption du systême de Newton pour le mouve-

» & c'est en conséquence que je soutins mon acte
» sur cetre matiere dans l'Université de Vienne en
» 1766, pour recevoir le grade de Docteur. Cependant; je n'étois pas satisfait de mes propres explications, & le hazard me procura le moyen de rectifier mes idées.

» Un jour me trouvant près d'une personne que l'on saignoit, je m'apperçus qu'en m'approchant & en m'éloignant, le cours du sang varioit d'une façon remarquable: & ayant répété cette manœuvre dans d'autres circonstances, avec les mêmes phénomènes; je conclus que je possédois une qualité magnétique (1) qui n'étoit peut-être point si frappante chez d'autres, mais qu'ils pouvoient posséder à quelques degrés de plus ou de moins, tels que l'on voit certains fers ou aciers différer dans les propriétés magnétiques, quoique formés du même lingot, & trempés de la même maniere. Je conçois très-bien qu'il peut se faire de nos corps & d'autres substances, des émanations d'une matiere subtile, telle que la magné-

ment des corps célestes ne prouveroit rien pour ce fluide, puisque dans le grand systême de Newton, l'attraction est une propriété de la matiere. Les idées de Newton à cet égard n'ont donc rien de commun avec ce fluide dont il a parlé depuis, & dont il indique les propriétés. M. Mesmer parle de Newton sans trop savoir ce qu'il veut dire, ni ce que Newton a dit.

(1) Mais pourquoi M. Mesmer, qui possédoit si éminemment,

» tique, comme il s'en fait de l'aimant, ou d'un fer
» aimanté. La cire d'Espagne, l'ambre gris & d'autres
» matieres semblables, desséchées, rendues plus ai-
» gres par le frottement, deviennent magnétiques ;
» pourquoi n'aurions-nous pas cette propriété (1)?
» On parle de tems immémorial, de sympathie,
» d'antipathie, d'attraction, de répulsion, de ma-
» tiere éthérée, de phlogistique, de matiere subtile,
» d'esprits animaux, de matiere électrique, de ma-
» tiere magnétique. Tous ces agens, dont l'action
» est aussi réelle que l'existence de la lumiere, n'an-
» noncent-ils point le fluide universellement ré-
» pandu, mais combiné différemment, suivant les
» substances & la maniere d'être ou d'action? Cette
» opinion n'a rien qui révolte la raison (2). Quand

en Allemagne, cette propriété de faire varier le cours du sang d'une maniere si remarquable, ne la posséda-t-il plus en France? Est-ce que son Magnétisme auroit changé, comme la vertu de ces aimans qu'il appliquoit avec tant de succès aux Habitans de la Souabe?

(1) On voit bien que M. Mesmer s'amuse. Il demande pourquoi n'aurions-nous pas la propriété de l'ambre gris ou de la cire d'Espagne? Il auroit dû ajouter pourquoi n'avons-nous pas celle des Anguilles de Surinam? Pourquoi ne sommes-nous pas tous des Tourmalines vivantes?

(2) Cette opinion est beaucoup mieux développée & plus étendue dans l'Introduction du Pere Kircher sur les différentes espèces de Magnétisme. Il n'y avoit qu'à le copier ; c'eut été mieux. Quand les choses sont déja faites & bien faites; il vaut mieux être bon copiste que mauvais imitateur.

» on considere l'activité de nos mouvemens automates ou réfléchis; cette promptitude avec laquelle » la volonté s'exécute depuis la tête jusqu'à l'extrémité de notre corps; on sent bien que cette célérité n'est point due au fluide lymphatique & » séreux, qui n'est destiné qu'à l'entretien de la » souplesse des nerfs, mais au fluide nerveux, aux » esprits animaux, conséquemment au fluide universel qui nous pénètre, & dont l'activité immense est connue par les phénomènes électriques (1).

» D'ailleurs, les parties les plus électriques de nos » corps sont les nerfs desséchés; les membranes le » sont moins, & ne doivent vraisemblablement » cette propriété qu'à leur contexture, dans laquelle » il entre beaucoup de nerfs. Les nerfs paroissent donc » être les organes ou conducteurs immédiats du fluide » universel dans nos corps. De plus, le fluide est susceptible d'émanations frappantes. On a vu mourir des » pigeons entre les mains des épileptiques, & des lapins appliqués contre leurs extrémités inférieures, » dans le moment des accès (2). Il y a tout lieu de

(1) Cette idée est dans tous les Livres de Médecine & de Physique modernes.

(2) M. Mesmer devroit bien nous dire où il a vu des lapins vivans mourir aux extrêmités des épileptiques; ils meurent certainement lorsqu'on les étouffe. M. Mesmer explique toujours les faits qu'il suppose. Cela est assez commode; on est dispensé par-là, de l'embarras des preuves.

» croire que ce phénomène n'a eu lieu qu'à cause du » feu électrique tiré de l'épileptique par le contact. » Sans parler des corpuscules que nous semons après » nous, & dont le chien reconnoît la trace à trente » ou quarante lieues par la finesse & la subtilité de » son odorat; tout le monde connoît la propriété » qui se trouve dans les jeunes gens bien constitués » pour *rajeunir* les vieillards, & les fortifier par leur » émanation; l'Écriture-sainte en parle (1).

» La Physique de nos jours est trop éclairée pour » attribuer l'effet salutaire de tels moyens à toute » autre cause qu'au feu élémentaire dont la jeunesse » est abondamment pourvue, & dont les émanations » sont repompées par les pores *périclitans* & *relâchés* » des vieillards (2). Ne pourroit-on point avancer sans

(1) Quoique l'Ecriture sainte ait parlé du rajeunissement des vieillards, c'est-à-dire, du bien qu'ils éprouvent par le contact des jeunes gens; qu'est-ce qui a dit à M. Mesmer que c'étoit l'effet d'un prétendu Magnétisme animal, plutôt que celui de la chaleur animale? Mais ne sait-il pas que le contact d'un vieillard bien constitué & bien portant fait autant de bien à un jeune homme infirme que celui-ci lui fait de mal? Une nourrice fait autant de bien ou de mal au nourriçon, qu'elle en reçoit. Cela est réciproque. Mais comme un vieillard est ordinairement infirme, & manque de chaleur, & qu'un jeune homme est en général dans un état contraire; il arrive que leur cohabitation est toujours à l'avantage du vieillard.

(2) Cet effet ne vient point des pores *périclitans* & *relachés* qui ne pompent plus rien. Pour que les pores soient en état de pomper, il faut qu'ils ne soient ni périclitans, ni relâchés.

» bleſſer la vraiſemblance, que c'eſt dans ces émana-
» tions réciproques & mutuelles que conſiſte la ſym-
» pathie, qui n'eſt autre choſe qu'un penchant, une
» douce impulſion qui nous porte l'un vers l'autre,
» comme deux aimants s'attirent réciproquement.
» Ainſi, de même qu'un aimant foible eſt ranimé par
» un aimant plus fort, de même auſſi la matiere,
» principe qui s'éteint chez un vieillard, par la dé-
» bilité de ſes organes, ſe trouve ranimée par une ma-
» tiere principe, plus vigoureuſement élancée par
» des vaiſſeaux & des nerfs élaſtiques frais & diſpos.

» Il eſt plus que probable que tous les corps & les
» élémens de la nature ſont pénétrés par cette matiere
» premiere. Créée par l'Être ſuprême, & miſe en ac-
» tion par ſa toute puiſſance, c'eſt, ſans doute, de ce
» principe univerſel que dépendent la forme, l'exiſ-
» tence & le mouvement régulier & combiné des
» globes qui roulent dans l'océan de l'eſpace.

» Je conçois très-facilement que pluſieurs éponges
» arrondies, qui rouleroient l'une ſur l'autre, dans un
» baſſin rempli d'un liquide fort agité, imprimeroient
» cependant à ce liquide une direction particuliere
» vers les pôles, par la preſſion de leur circonférence
» diamétrale. Le refoulement qui réſulteroit de cette
» preſſion, établiroit avec évidence l'écoulement de
» ce fluide d'un pôle à l'autre. Ne conçoit-on pas
» auſſi que les ſubſtances qui ſe trouveroient ſur la
» ſurface de l'éponge, entraînées par le courant qui

vient

» vient du sud, auroient plus d'analogie ou de tendance à s'approcher d'une autre substance, d'une nature à peu-près égale, & qui seroit poussé par le courant qui vient du nord, & qui se croisé avec celui du sud (1)?

---

(1) Cette idée de deux courans opposés, quoique prise dans Robert Flud, n'est pas soutenable. C'est une autre vision à la Mesmer. Dans Robert Flud, elle n'est pas extravagante, en ce qu'elle suppose deux courans de fluides, de nature opposée, qui se corrigent l'un par l'autre. C'est le froid & le chaud qui se rencontrent & se tempérent. Mais admettre deux courans de même nature, qui vont continuellement à la rencontre l'un de l'autre, sans se détruire par leur choc, cela est contraire au bon sens, à la raison & à tout principe de Physique ; il y auroit toujours un de ces fluides qui chevaucheroit sur l'autre. D'ailleurs, Newton a prouvé que le mouvement d'un fluide quelconque dans l'espace, nuiroit & s'opposeroit évidemment à celui des astres & à leurs révolutions.

Hypothèse pour hypothèse, pour rendre raison des phénomènes magnétiques, il valoit mieux adopter, celle de Halley qui suppose un globe ou noyau d'aimant au centre de la terre, d'où s'échappe en tout sens, sur-tout vers les pôles, un fluide lumineux qui devient sensible par les aurores australes & boréales, qui influent beaucoup, comme on sçait, sur la vertu magnétique de l'aimant. Cette hypothèse du moins, qui n'est pas gigantesque, s'accorde beaucoup mieux avec les phénomènes magnétiques, que M. Mesmer ignore. Mais pour établir une hypothèse quelconque sur un sujet, il me semble qu'il faut en avoir quelques notions. Comment M. Mesmer en établiroit-il une sur un fluide qu'il ne connoît pas ; sur les phénomènes de l'aimant, s'il en ignore les effets ? La force de la pression de ce fluide a été calculée par Halley, Bernoulli ; & les Physiciens connoissent les phénomènes de l'aimant.

» Cette comparaiſon, toute groſſiere qu'elle eſt, » paroît rendre l'idée qu'on peut ſe former de l'ac- » tion du principe univerſel dans l'aimant; la courbe » que ce fluide doit naturellement décrire vers les » pôles, étant exactement calculée, peut rendre » raiſon de l'inclinaiſon & de la déclinaiſon de l'ai- » guille (1). Tous les phénomènes du Magnétiſme » offrent moins de difficultés dans l'explication. Ce » n'eſt plus une attraction incompréhenſible, & tout- » à-fait ſemblable aux facultés occultes d'Ariſtote, » qui agit; c'eſt une impulſion naturelle, également » reçue par les ſens & par la raiſon. Chaque corps a » ſes pôles (2) & ſes ſurfaces; le fluide univerſel, dont » le double torrent pénètre ce corps par chaque pôle, » obſerve toujours la même direction, tant que celle- » ci n'eſt point variée par un courant plus violent

(1) Cette inclinaiſon & cette déclinaiſon, qui tiennent à des cauſes très-inconnues à M. Meſmer, ſont relatives à une infinité de circonſtances qu'il ignore. Avec des courans, on n'explique pas pourquoi l'aiguille eſt conſtamment à tel ou tel degré, pourquoi elle incline. S'il y avoit deux courans à admettre, ce ne ſeroit pas d'un pôle à l'autre, mais de l'équateur vers ces pôles, de la même maniere que ſe fait le flux & reflux des eaux de l'Océan.

(2) Mais parce que cette idée eſt encore dans Robert Flud, eſt-ce une raiſon pour l'admettre, ſur-tout ſans preuve? M. Meſmer y eſt accoutumé, il ne ſe gêne pas. Il doit nous rappeller & nous donner pour des vérités nouvelles toutes les extravagances qu'on trouve dans les Livres.

» que le premier. Voilà ce qui constitue le renforcement du Magnétisme minéral, aussi-bien que celui du Magnétisme animal. Prenez une quantité d'aiguilles aimantées, disposez-les dans la même direction l'une à la suite de l'autre, le pôle nord de l'une vers le pôle sud de l'autre ; elles tendront toutes à se rapprocher. Changez la direction de ces aiguilles, & disposez le pôle sud de l'une vers le pôle nord de l'autre ; elles tendront pareillement à se rapprocher (1). Dira-t-on que c'est par une vertu attractive vuide de sens ; ou ne l'attribuera-t-on pas plutôt à l'impulsion du torrent magnétique double, lequel entraîne dans son cours rapide les aiguilles qui en sont pénétrées, qui les presse l'une

(1) Mais en mettant les pôles de même nom vis-à-vis l'un de l'autre, ils se fuient. Comment M. Mesmer explique-t-il ce phénomène ? Ce double torrent de fluide magnétique d'un pôle à l'autre, est donc un être de raison ou un être capricieux. Un seul torrent, comme quelques Physiciens le supposent, étoit bien suffisant pour rendre raison de l'attraction magnétique. En le supposant du sud au nord, toutes les aiguilles aimantées, dont les pôles seront placés dans la même direction, s'attireront, & c'est ce que l'expérience confirme. L'idée de M. Mesmer est si éloignée de la vraisemblance, que toutes les expériences y sont contraires. Il en sait, cependant, plus que Newton qui, en parlant du fluide magnétique, avoue qu'il n'y a pas assez de faits pour pouvoir rendre raison de son action, & connoître les loix auxquelles il est soumis. M. Mesmer, sans en connoître aucune & sans avoir des faits, en trouve toujours de reste pour tout expliquer.

» contre l'autre; l'une par le nord, l'autre par le
» sud? Par l'électricité, on change comme on sçait,
» la direction des pôles.

» Si l'on frappe une barre de fer aimantée par le
» milieu, on *détruit* le Magnétisme par l'effet du choc (1).
» Si l'on frappe la même barre de fer avec un marteau
» *sept* fois plus pesant, sur une des extrémités, on
» *rappelle* le Magnétisme (2). Tout s'explique par le
» double torrent de la matiere électrique, & tous
» ses phénomènes tombent pareillement sous les sens.
» Le double torrent de matiere, mis en action par
» le frottement, coule avec la rapidité la plus surpre-
» nante, d'un bout du conducteur à l'autre, par les
» deux extrémités (3). Tant qu'aucun obstacle ne s'op-
» pose à ce double écoulement, tout reste dans un
» état apparent de tranquillité. Mais vient-on à mettre
» le moindre obstacle à ce double écoulement, de
» maniere à ne le faire varier par l'interpositiou de
» quelque corps que ce soit; alors ces deux torrens doi-
» vent par leur choc, produire l'explosion & la secousse
» électrique.

(1) On ne détruit pas le Magnétisme par l'effet du choc.

(2) Par conséquent, on ne peut pas rappeller dans un corps une chose qui n'a pas cessé d'y être; se servit-on d'un marteau sept fois, huit fois, douze fois plus pesant que le corps qu'on frappe.

(3) M. Mesmer étoit tout-à-l'heure dans la matiere magnétique; le voici dans la matiere électrique, & toujours dans les deux torrens.

» Tout le monde connoît, continue M. Mesmer, » la propriété électrique de l'homme; comme ses cheveux se dressent & s'écartent par l'influence électrique, le mouvement du sang le plus épais est singulierement accéléré; comme on le peut faire jaillir par degrés, selon qu'il est plus ou moins imprégné de matiere électrique; comme on peut tirer des étincelles de toutes les parties du corps humain électrisé, &c. On conçoit donc aisément que l'homme est également pénétré par le double torrent de fluide universel, & qu'il doit avoir ses pôles & ses surfaces, ainsi que toutes les autres substances de la nature, qui sont plus ou moins pénétrées de ce même fluide universel, suivant leurs différentes dispositions (1). Or l'existence du fluide universel étant réelle dans le corps humain, son double courant, son renforcement, son activité, son émanation étant si manifestes; voyons maintenant le méchanisme des maladies nerveuses, & la marche de l'influence magnétique.

» N'est-il pas vrai que les humeurs grossieres, pâteuses, visqueuses, produites par les mauvaises digestions, occasionnent des engorgemens, des

(1) Ne trouve-t-on pas cette conséquence bien amenée, & singulièrement heureuse. M. Mesmer a bientôt conclu, comme on voit. Parce qu'au moyen de l'Electricité on met en action le fluide électrique, l'homme doit avoir ses pôles, ses courans, & être magnétique.

» obstructions? C'est à ces viscosités, à ces obstructions » que l'on doit attribuer le défaut de liberté dans le » cours du fluide universel, & dans l'activité qu'il » doit imprimer aux nerfs, & de-là aux vaisseaux. » Les fonctions languissant, les sucs se dépravent, & » la machine se détruit en tout ou en partie, ou bien » s'altere visiblement.

» De même qu'un fer qui se rouille & tombe en » efflorescence par succession de tems, n'a plus la » faculté magnétique, en lui donnant sa premiere » forme par le moyen de la faculté, de même le fluide » universel détruit (1) ou affoibli dans un corps mala- » de, doit être corroboré par addition pour pouvoir re- » prendre sa premiere vigueur, & dissiper les obstacles.

» De-là, on peut conclure combien les saignées » abondantes, & les médicamens visqueux tendent » à la destruction de la machine, puisqu'en énervant » les forces sous prétexte de prévenir ou de guérir des » inflammations imaginaires, on produit souvent le » mal là où il n'existe point (2). On voit peu de ma-

(1) Le fluide universel ne se détruit pas; il n'est pas au pouvoir de M. Mesmer de l'atteindre, quoiqu'il dise qu'il le corrobore, &c.

(2) Lorsque M. Mesmer racontoit ses miracles opérés au moyen de l'aimant, il admettoit, comme de raison, l'inflammation des viscères. Ici, c'est toute autre chose; les inflammations sont des chymères, & par conséquent les saignées, les médicamens *visqueux* qu'on emploie dans ce cas sont inu-

» ladies nerveuſes qui ne ſoient produites par le
» ralentiſſement du fluide univerſel, & qui ne puiſſent
» être diſſipées par ſon rétabliſſement ».

Ce rétabliſſement du fluide univerſel, ajoute l'interprête de M. Meſmer, s'opere viſiblement par ſes manipulations. On trouve encore dans le *Recueil des effets ſalutaires de l'Aimant*, pag. 202 :

« Qu'une ſuite d'expériences & les profondes mé-
» ditations de M. Meſmer, ſur un objet ſi important,
» l'ont conduit par une phyſique éclairée, juſqu'à dé-
» couvrir non-ſeulement l'analogie du magnétiſme ani-
» mal avec le magnétiſme minéral, mais encore des pro-
» priétés inconnues juſqu'ici dans les phénomènes de
» l'aimant, telle que celle d'être réfléchi par les miroirs,
» ſuivant l'angle d'incidence, de même que la lumiere;
» celle d'acquérir une force ſurprenante par le ſon des
» inſtrumens touchés par le magnétiſte, quel que ſoit
» l'inſtrument dont il joue (le ſon de ſa voix, le feu
» de ſes yeux fixés ſur les yeux du malade, ou ſur la
» partie affectée, produiſant des effets ſinguliers); celle
» enfin de ſaturer l'eau, de la rendre elle-même magné-
» tique; que M. Meſmer a trouvé le ſecret de s'approprier

---

tiles, & tendent à la deſtruction de la machine. Il faut que ce M. Meſmer ſoit bien heureux dans ſa pratique, puiſqu'il remédie ſans ſaignée & ſans mucilagineux, aux inflammations que les Médecins ne guériſſent, tous les jours, qu'avec des ſaignées & des mucilagineux.

» une plus grande quantité de feu élémentaire, que
» celle qui paroît nécessaire pour entretenir les êtres de
» la nature dans leur intégrité; qu'il le rend plus petit
» sur lui-même & sur les autres; qu'il il le communi-
» que, le propage, &c. »

Mais toutes ces assertions, toutes ces grandes découvertes se trouvent renfermées dans les vingt-sept Propositions, qu'on va lire, & qu'on regarde avec raison, comme l'évangile du Magnétisme.



PROPOSITIONS *de M. Mesmer sur le Magnétisme animal* (1), *& leur examen.*

I.

« Il existe une influence *mutuelle* entre les corps célestes, la terre & les corps animés. »

Sentiment de quelques Astrologues, d'Avicenne, de Wirdig, &c. Mais parce que cette assertion est dans les livres, s'ensuit-il qu'elle soit fondée? Quant aux influences des astres sur la terre & les corps animés; on sait à quoi s'en tenir à cet égard. (Voyez sur-tout Mead, *De imperio solis & lunæ in corpora humana*).

(1) Ces propositions sont extraites d'un *Mémoire de M. Mesmer sur la découverte du Magnétisme Animal*, *publié à Paris chez Didot en* 1779. Il est composé de 85 pages, dont il y en a 27, avec des notes en petit texte, sur la cure miraculeuse de Mlle Paradis, de Vienne, à qui M. Mesmer a rendu, comme on sçait, la vue. Le reste de cet écrit ne contient que les démêlés de M. Mesmer avec le pere, la mere de Mlle Paradis, avec le Pere Hell, avec M. Ingenhous l'Inocnlateur, avec la Faculté de Vienne, &c. & il n'y a, à la rigueur, dans ce Mémoire, que ces propositions, qui aient un rapport direct avec la doctrine magnétique, & qui en sont le fondement.

II.

» Un fluide universellement répandu & continué de maniere à ne souffrir aucun vuide, dont la subtilité ne permet aucune comparaison, & qui, de sa nature, est susceptible de recevoir, propager & communiquer toutes les impressions du mouvement, est le moyen de cette influence. »

Ce fluide a été déja plusieurs fois annoncé ; les modernes n'ont fait que changer son nom. C'étoient les *atômes* de Démocrite, l'*éther*, le *spiritus*, l'*anima mundi*, le *spiritus universalis* des anciens Philosophes, le *quinta-essentia*, l'*azoth*, l'*alkaest*, le *magnale* des Alchymistes, l'*elementum catholicum sublunare* de Robert Flud, l'*esprit aero-céleste* de Wirdig, la *matiere subtile* de Descartes, l'*esprit subtil*, *éthéré* de Newton, l'*éther* de Mead, le *troisieme élément* de Swedenborg, le *fluide universel*, *électrique*, *magnétique* des Physiciens modernes.

III

» Cette action réciproque est soumise à des loix méchaniques inconnues jusqu'à présent. »

Avancer que les loix auxquelles l'action du

fluide universellement répandu est soumise, sont inconnues jusqu'à présent, & vouloir faire entendre qu'on les connoît, c'est le comble du délire. M. Mesmer ne sait donc pas que les hommes faits pour être écoutés, tels que Newton, se sont déja expliqués sur ce point, & de la maniere qui convient. « On n'a pas encore, dit Newton, à la fin » de ses principes, une assez grande quantité d'ex» périences, pour déterminer & démontrer exac» tement les loix suivant lesquelles ce fluide agit. »

I V.

« Il résulte de cette action des effets alternatifs qui peuvent être considérés comme un flux & reflux. »

En examinant les effets qui résultent de cette action, considérée même comme flux & reflux, quel avantage en résulte-t-il pour l'économie animale ? Tous les fluides sont généralement soumis à une pression plus ou moins forte, occasionnée par le fluide de l'espace. Keil, Halley, Bernoulli l'ont démontré. Les Philosophes, les Médecins Physiciens connoissent & savent apprécier ses changemens avec divers instrumens. Ces mots pom-

peux de *flux & reflux*, sont vuides de sens, & prouvent que celui qui les emploie ne sent pas tout le ridicule de leur application.

V.

« Ce flux & reflux eſt plus ou moins général, plus ou moins particulier, plus ou moins composé, ſelon la nature des cauſes qui le déterminent. »

Extenſion de la même idée, & pétition de principe. Ce flux & reflux étoit déja déterminé par une cauſe, puiſqu'il étoit le résultat de l'action du fluide univerſel.

V I.

« C'eſt par cette opération, la plus univerſelle de celles que la nature nous offre, que les relations d'activité s'exercent entre les corps céleſtes, la terre & ſes parties conſtitutives. »

C'eſt donc par le flux & reflux que les relations d'activité s'exercent entre les corps céleſtes, la terre & ſes parties conſtitutives ? Il y a peu de propoſitions auſſi ridicules que celle-ci. On pourroit expliquer toutes les relations d'activité par le chaud,

par le froid, par la dilatation, la condenſation. L'Auteur ne ſent pas qu'on ne peut expliquer un effet par un autre.

V I I.

« Les propriétés de la matiere & des corps organiſés dépendent de cette opération. »

Il ſemble que la différence des corps organiſés à la matiere, n'eſt pas aſſez grande pour les diſtinguer. M. Meſmer veut parler ſans doute des corps organiſés & de ceux qui ne le ſont pas, c'eſt-à-dire, de la matiere inerte ou inanimée. Dans tous les cas, il ſe trompe groſſiérement, de prétendre que les propriétés de la matiere dépendent du flux & reflux. Le bon Suabe ne ſait pas que toute propriété eſt inhérente aux corps, & ne peut dépendre d'une cauſe étrangere.

V I I I.

« Le corps animal éprouve les effets alternatifs de cet *agent*; & c'eſt en s'inſinuant dans la ſubſtance des nerfs, qu'il les affecte immédiatement. »

M. Meſmer ſe familiariſant peu à peu avec ſon flux & reflux, finit par en faire une ſubſtance. Il

appelle *agent* un flux & reflux, une opération ; une action. Mais une action s'inſinue-t-elle dans la ſubſtance des nerfs ? Ce ſeroit tout au plus le fluide dont il veut parler. Mais ſi ce fluide occupe tout, même l'intérieur des nerfs, comment peut-il s'y inſinuer ? Il ne feroit tout au plus qu'ébranler par ſecouſſes celui qui y eſt déja contenu. Si M. Meſmer connoiſſoit Newton, il auroit appris à parler de l'action de ce fluide. « C'eſt ce fluide, » dit Newton, qui produit nos mouvemens & nos » ſenſations par ſes vibrations, qui ſe commu- » niquent depuis l'extrêmité de nos organes juſ- » qu'au cerveau, par le moyen des nerfs ».

I X.

« Il ſe manifeſte dans le corps humain des propriétés analogues à celles de l'aimant. On y diſtingue des *pôles* également divers & oppoſés, qui peuvent être communiqués, changés, détruits & renforcés. Le phénomène même de l'inclinaiſon y eſt obſervé. »

On entend bien la premiere partie de cette propoſition, qu'on trouve dans preſque tous les livres des viſionnaires, ſur la prétendue vertu magné-

tique de l'homme, analogue à celle de l'aimant. (Voyez sur-tout Paracelse, Vanhelmont, Roberd Flud, Wirdig, le Chevalier Digby, &c.) Cela n'empêche pas qu'elle ne soit fausse. Mais on n'entend pas la deuxieme partie de la même proposition, c'est-à-dire, qu'on *distingue des pôles divers & opposés dans le corps humain.* C'est une mauvaise paraphrase du troisieme chapitre du livre deuxieme de Robert Flud, qui admettoit de pareils pôles & des équateurs. Mais, au moins, Robert Flud s'entendoit. Ignorant les véritables loix de la circulation des fluides & leurs canaux, & pour completter son systême sur l'uniformité des corps composés, il lui étoit permis de supposer des pôles & un équateur semblables à ceux de la terre. Puisque le grand monde, disoit-il, a ses pôles & son équateur, l'homme où le petit monde doit avoir les siens. Mais aujourd'hui qu'on connoît la valeur des termes en Physique; où les visions, les systêmes & les suppositions ne passent plus pour des dogmes, & qu'on sait de quelle maniere les fluides se meuvent, soit dans des canaux particuliers, soit à travers des parties poreuses & transpirables, & ne formant ni tourbillons, ni globes, n'ayant ni axes, ni

mouvement de rotation ; il n'eſt plus permis de ſuppoſer des pôles ou des équateurs, termes de convention, admis par les Aſtronomes & les Phyſiciens, pour déſigner par l'un, les extrêmités d'un corps qui a un mouvement de rotation, ou qui donne entrée & ſortie à un fluide, comme dans l'aimant ; & par l'autre, le centre de ce corps ou de ce courant.

Pôle, pour le corps animal, eſt donc un mot abſolument vuide de ſens, qui ne donne idée ni du mouvement connu de nos humeurs, ni de la direction du fluide nerveux. Les directions d'humeurs dans le corps animal, les voies même par leſquelles ſe font les métaſtaſes, les correſpondances, les ſympathies ; tout cela eſt connu depuis Hyppocrate. Le corps humain, ſoumis à l'action d'un principe moteur, qui met en jeu toutes ſes parties & les anime, peut être conſidéré comme une pompe à feu, une machine pneumatique, hydraulique, à ſoupapes, à leviers, à cordages, ſoumiſe aux loix de la Phyſique, de la Méchanique, qui broie, pompe, aſpire, digere, fait des mêlanges, des combinaiſons, des ſecrétions, des excrétions, & joue perpétuellement à coups de piſton

ſon ſur le ſang, pour en ſéparer nos humeurs. Il n'y a là ni axes, ni pôles, ni équateurs, ni tourbillons, ni inclinaiſon, ni déclinaiſon. Une pareille propoſition ne méritoit pas même d'être réfutée. Elle ſert cependant de baſe au ſyſtême de M. Meſmer, qui la termine, en diſant que le phénomène même de l'*inclinaiſon* eſt obſervé dans le corps humain. Extravagance dont il n'y a pas d'exemple, même chez les viſionnaires que M. Meſmer a voulu copier.

X.

« La propriété du corps animal, qui le rend ſuſceptible de l'influence des corps céleſtes, & de l'action réciproque de ceux qui l'environnent, manifeſtée par ſon analogie avec l'aimant, m'a déterminé à la nommer *Magnétiſme animal* ».

Quelques efforts qu'ayent fait Paracelſe, & les autres Auteurs magnétiques cités, pour démontrer dans l'homme ou d'autres ſubſtances animales, cette vertu magnétique ou ce Magnétiſme analogue à l'aimant; toutes leurs obſervations ſe ſont réduites à de pures viſions, & à mille abſur-

dités qui en ont été la ſuite, telles que ces guériſons qu'ils appelloient ſympathiques ou magnétiques, opérées avec la momie, ou avec l'onguent des armes, ou avec l'uſnée ou mouſſe du crâne humain, ou avec l'ongle du pied d'élan, ou avec les remedes avec ſignature, ou avec des rognures d'ongles, des cheveux, de l'urine, du ſang, &c. mis en repos, & dans des troncs d'arbres, ou avec mille autres moyens ſuperſtitieux ſemblables tirés de la même ſource. (Voyez VANHELMONT, WIRDIG, BURGRAAVE, MAXWEL). M. Meſmer, dans ſes prétentions ou ſon délire, croit réuſſir beaucoup mieux que tous ces viſionnaires. Il dit même que comme Créateur de la doctrine magnétique, il s'eſt déterminé à donner le nom de *Magnétiſme animal*, à la propriété qu'a le corps animé d'être ſenſible à l'influence des corps céleſtes & autres.

Il ne paroîtroit pas plus ridicule & plus abſurde de dire que puiſqu'une poule aime ſes petits & couve ſes œufs, le rhinocéros doit aimer la lune & être ſenſible à ſes influences. Parce qu'il eſt de la nature du fer ou de l'aimant de produire les phénomènes que le fluide qui l'anime préſente,

s'ensuit-il que l'homme ait une vertu semblable ; & que, puisque l'aimant attire le fer, l'homme doive attirer les astres & être sensible à leurs influences ? Quoique Paracelse ait dit, d'une autre maniere, une partie de ces extravagances, il n'a pas été assez fou pour essayer de les réduire en principes. Cet honneur étoit réservé à l'incomparable M. Mesmer.

Notez que, dans la premiere proposition, M. Mesmer admet une influence mutuelle ou réciproque entre les corps célestes & les corps animés, & qu'ici, il l'a borne à celle que le corps animal reçoit des astres, & à l'action réciproque qu'il y a entre les corps terrestres. Quand on ne fait que déraisonner, il est bien difficile d'être conséquent, ou d'accord avec soi-même.

XI.

« L'action & la vertu du Magnétisme animal ainsi caractérisées, peuvent être communiquées à d'autres corps animés & inanimés. Les uns & les autres en sont cependant plus ou moins susceptibles ».

Si l'action & la vertu du Magnétisme animal

ainsi établies, ne sont pas autrement caractérisées; il est bien à craindre qu'elles ne soient pas mieux communiquées. Mais cette proposition n'est pas tout-à-fait inutile; elle devoit amener & appuyer la dix-huitieme.

X I I.

« Cette action & cette vertu peuvent être renforcées & propagées par ces mêmes corps».

Extension de la proposition précédente; pétition de principes, & remplissage.

X I I I.

« On observe à l'expérience l'écoulement d'une matiere, dont la subtilité pénétre à tous les corps, sans perdre notablement de son activité ».

Il est certain qu'on observe à l'expérience les phénomènes électriques & magnétiques. Quant à l'*écoulement* d'une matiere subtile, il n'est pas aussi aisé à démontrer. Mais en supposant que cela soit, comme quelques Physiciens l'ont cru, qu'en résulte-t-il pour la doctrine du Magnétisme animal? Rien. C'est ainsi que de rien en rien, c'est-à-dire,

de suppositions en suppositions, on arrive enfin à un résultat de suppositions, qui forment zéro.

XIV.

« Son action a lieu à une distance éloignée; sans le secours d'aucun corps intermédiaire ».

Cela peut être vrai de l'éther ou fluide reconnu universel par les Philosophes; mais que M. Mesmer ne connoîtra vraisemblablement jamais.

XV.

« Elle est augmentée, réfléchie par les glaces, comme la lumiere ».

Quoique M. Mesmer ne prouve aucune de ses propositions, il leur donne toujours de l'extension, comme si elles l'étoient. S'il eût eu un peu de génie, il auroit pu tirer parti de cette idée, qui est dans les Auteurs, & donner des propositions ingénieuses & plus satisfaisantes.

XVI.

« Elle est communiquée, propagée, augmentée par le son ».

Est-ce que l'Auteur ne sait pas que le son n'est

point un corps, que ce n'eſt qu'une vibration particulière de l'air; & que ce qui n'eſt pas corps, ne peut pas tranſmettre une matiere?

XVII.

« Cette vertu magnétique peut être accumulée, concentrée & tranſportée ».

Cette propoſition ſur la vertu magnétique, donnée ſans preuve, comme les autres, eſt ici un hors-d'œuvre déplacé, qui n'a aucun rapport avec les propoſitions précédentes.

XVIII.

« J'ai dit que les corps animés n'en étoient pas également ſuſceptibles. Il en eſt même, quoique très-rares, qui ont une propriété ſi oppoſée, que leur préſence détruit tous les effets de ce magnétiſme dans les autres corps ».

Aſſertion encore gratuite, mais heureuſement amenée par l'Auteur, pour ſoutenir ſon Magnétiſme animal. Quoique l'idée n'en ſoit pas neuve, elle a d'autres uſages & plus d'étendue ici, que dans Robert Flud, qui la bornoit à *la vertu magnétique*

négative. Ici, elle a toute l'extenſion qu'elle puiſſe avoir. C'eſt ce qu'on appelle *la porte de derriere* du Magnétiſme animal, que M. Meſmer ouvre fort adroitement pour les incrédules. Quand on n'eſt pas ſenſible au Magnétiſme animal, ce qui arrive à tous ceux qui ne ſont pas ſuſceptibles d'illuſion, il a ſoin d'attribuer cette propriété à un Anti-magnétiſme dont on eſt imbu. Cette propoſition étoit, comme on voit, non-ſeulement néceſſaire pour pallier les défauts d'un pareil ſyſtême, mais pour ſervir à tirer parti de tout, même des erreurs les mieux démontrées.

XIX.

« Cette vertu oppoſée pénetre auſſi tous les corps; elle peut être également communiquée, propagée, accumulée, concentrée, tranſportée, réfléchie par les glaces, & propagée par le ſon; ce qui conſtitue non-ſeulement une privation, mais une vertu oppoſée & poſitive ».

Dans la deuxieme propoſition, c'étoit une action qui s'inſinuoit dans la ſubſtance des nerfs; ici c'eſt une vertu réelle & poſitive, oppoſée au Magné-

tisme animal, qui pénètre tous les corps, qui est portée, propagée par le son, &c. De grace, M. Mesmer! expliquez-vous donc? Parlez-vous d'un être réel ou chimèrique? D'une substance ou d'une qualité? D'une action ou d'un agent? Si c'est d'un agent, il y en a donc deux, un positif, un négatif? Un qui engraisse, par exemple, un autre qui maigrit; un qui empêche l'effet de l'autre. Si cela est, nous voici encore dans les idées de Robert Flud, dans les rayons froids & les rayons chauds; ou bien dans le mouvement & le repos; ou enfin entre deux puissances, dont l'une rend sensible aux influences célestes, & l'autre y rend insensible ou en empêche les effets. Soyez de bonne foi: comment voulez-vous qu'on entende ce que c'est qu'*un corps non magnétique animal positif*, si vous n'expliquez pas auparavant ce que c'est qu'*un corps magnétique animal positif?* Si le Magnétisme est quelque chose, le Non-magnétisme pourroit bien n'être rien; & si le Magnétisme n'est rien, comment son absence pourra-t-elle être quelque chose? D'abord, cette absence n'étoit que le symbole de l'incrédulité; elle est transformée ici en vertu positive. M. Mesmer a dit plusieurs fois

qu'on pouvoit faire accroire aux Français tout ce qu'on vouloit. C'eſt extrêmement honnête & obligeant.

X X.

« L'aimant, ſoit naturel, ſoit artificiel, eſt, ainſi que les autres corps, ſuſceptible du Magnétiſme animal, & même de la vertu oppoſée; ſans que ni dans l'un ni dans l'autre cas, ſon action ſur le fer ou l'aiguille ſouffre aucune altération. Ce qui prouve que le principe du Magnétiſme animal differe eſſentiellement de celui du minéral ».

Qu'on examine attentivement cette propoſition; & qu'on la rapproche des précédentes. Les dix-ſept premieres ont pour objet capital d'établir les fondemens d'une doctrine neuve, celle du Magnétiſme, conſidéré comme une propriété qu'ont les corps d'être ſuſceptibles des influences céleſtes & de l'action réciproque des autres ſubſtances, d'après la propriété du corps animal analogue à celle de l'aimant, (voyez dixieme propoſition) & le tout en vertu d'un agent ou fluide univerſel, dont la ſubtilité ne permet aucune comparaiſon, dont

l'action se fait sentir à tous les êtres animés & inanimés. (Voyez onzieme proposition). La dix-huitieme, la dix-neuvieme & la vingtieme ont pour objet d'établir le contraire, c'est-à-dire, qu'il y a des corps animés & inanimés, qui ne sont pas susceptibles de l'influence céleste, ni de l'action réciproque qu'il y a entre les animaux, ni de celle de cet agent, fluide universel, qui pénètre tout, & qui a tant de puissance dans la nature. De façon que M. Mesmer admet & n'admet pas la propriété qu'il annonce.

Mais le changement qui s'est opéré en lui, ou dans son Magnétisme, est encore plus frappant que ces contradictions ou ces vertus de nature opposée. On a vu, un peu plus haut, que M. Mesmer rendoit tout magnétique, le bois, les pierres, les chiens mêmes, (voyez pag. 56) &c. Ici le corps animal, appliqué à l'aimant, ne produit plus d'effet sur ce minéral; l'aiguille aimantée ne se dérange plus par son approche. Ce minéral prend bien un double Magnétisme, savoir le Magnétisme & l'Anti-magnétisme animal, mais sans que l'un ou l'autre lui cause la moindre altération; & pour le prouver, M. Mesmer, dans ses leçons, met sa

main ou d'autres corps entre l'aiguille & l'aimant, ſans produire le moindre dérangement à cette aiguille ; d'où il conclut que le Magnétiſme animal n'a aucune action ſur le minéral. Ainſi, par l'effet du nouveau Magnétiſme, l'aiguille aimantée, le corps le plus délicat de la nature, le plus ſuſceptible des impreſſions du fluide de l'eſpace, qui éprouve & manifeſte, par ſes variations, l'effet de l'électricité, celui du choc, du moindre frottement, celui des météores qui changent ſa direction, même avant que de paroître, celui des aurores boréales & auſtrales, qui la font varier de très-loin, enfin celui de la préſence même des corps animés, ſuivant les obſervations de M. de Caſſini ; & cette pierre de touche ſi fine, qui ſeule pouvoit démontrer, par ſes mouvemens, ſi M. Meſmer étoit magnétique, s'il communiquoit cette vertu à diverſes ſubſtances, comme il l'annonce, devient tout-à-coup & comme par enchantement, rebelle, inſenſible à tout, à l'action même de M. Meſmer, ſi éminemment magnétique, & à celle de ſon agent.

Il eſt certain qu'il y a peu d'exemples d'un charme auſſi puiſſant, & que jamais on ne com-

manda à la nature & à l'aimant d'une maniere ſi étonnante & ſi efficace ; puiſque M. Meſmer eſt magnétique en Allemagne, au point d'aimanter tout ce qu'il touche, le papier, le bois, tout, juſqu'aux chiens ; & ne peut pas cauſer la moindre variation à l'aiguille aimantée, à Paris.

Eh bien! quel eſt dorénavant celui des Meſmer que nous devons croire? Eſt-ce le Meſmer magnétique d'Allemagne, ou le Meſmer non magnétique de Paris? Mais conſolez-vous, M. Meſmer! Un nommé M. Bergaſſe n'a-t-il pas dit (voyez *p. 13* de la *Réponſe d'un Médecin de Paris à un Médecin de Province*) qu'on n'a jamais offert à la curioſité humaine de découverte plus étonnante, plus univerſelle & plus utile; *& pag. 27*, que le ſyſtême de M. Meſmer eſt compoſé de parties ſi bien liées entr'elles, que prouver qu'il eſt faux dans un point; c'eſt établir ſa fauſſeté dans tout le reſte.

X X I.

« Ce ſyſtême fournira des éclairciſſemens ſur la nature du feu & de la lumiere, ainſi que dans la théorie de l'attraction, du flux & reflux, de l'aimant & de l'électricité ».

Cette promeſſe ne reſſemble-t-elle pas à celle de ce fol d'Athenes, placé au port du Pyrée, qui diſpoſoit à ſon gré de tous les vaiſſeaux qu'il y voyoit entrer, croyant qu'ils étoient à lui.

XXII.

« Il fera connoître que l'aimant & l'électricité artificielle n'ont à l'égard des maladies que des propriétés communes avec pluſieurs autres agens que la nature nous offre ; & que s'il eſt réſulté quelques effets utiles de l'adminiſtration de ceux-là, ils ſont dûs au Magnétiſme animal ».

Il eſt certain qu'on peut démonter que l'aimant ou le fer, appliqués extérieurement, n'ont à l'égard des maladies que des propriétés communes avec pluſieurs autres agens, tels que les pierres, le bois, le papier, &c. M. Meſmer en a déja fait l'expérience en Suabe, & à cet égard on doit l'en croire. Quant à l'électricité artificielle, pour en parler, il faut la connoître, & on ne s'apperçoit pas que M. Meſmer en ait des notions bien claires. Elle paroît néanmoins plus puiſſante que le Magnétiſme ; puiſque lorſqu'un corps eſt magnétiſé,

l'électricité le démagnétise. Pour ce qui est des effets utiles, résultans de l'aimant ou de l'électricité, M. Mesmer, comme de raison, les rapporte tous au Magnétisme animal. C'est l'usage de tous ces Messieurs faiseurs de systêmes. Ils rapportent tout à leur idôle.

XXIII.

« On reconnoîtra par les faits, d'après les regles pratiquées que j'établirai, que ce principe peut guérir immédiatement les maladies de nerfs, & immédiatement les autres ».

Suite de la même jactance & charlatanerie.

XXIV.

« Qu'avec son secours le Médecin est éclairé sur l'usage des médicamens; qu'il perfectionne leur action, & qu'il provoque & dirige les crises salutaires, de maniere à s'en rendre le maître ».

Les Charlatans systématiques n'ont jamais tenu un autre langage. Avec leurs principes, on est éclairé sur toutes les maladies, sur l'action de tous

les médicamens: tout s'explique aisément & devient clair; on n'est plus embarrassé. Si on leur demande par exemple : *Quare opium facit dormire ?* Ils ne répondent pas comme Moliere : *quia in eo est virtus dormitiva ;* mais un Adepte magnétisant vous répondra : *quia in eo est virtus magnetica, à Doctorissimo Mesmero nuper decouverta.*

XXV.

« En communiquant ma méthode, je démontrerai, par une théorie nouvelle des maladies, l'utilité universelle du principe que je leur oppose ».

Une théorie nouvelle ne sera pas une nouveauté. Quant à l'utilité universelle de ce principe, on dispense M. Mesmer de l'exposer ; la liste des morts magnétisés est un peu trop longue ; à moins que M. Mesmer ne veuille parler de l'utilité des remarques qu'il fait sur l'ouverture d'une multitudede corps qui meurent entre ses mains.

XXVI.

« Avec cette connoissance, le Médecin jugera sûrement l'origine, la nature & les progrès des maladies, même des plus compli-

quées. Il en empêchera l'accroiffement, & parviendra à leur guérifon, fans jamais expofer le malade à des effets dangereux ou à des fuites fâcheufes, quels que foit l'âge, le tempérament & le fexe. Les femmes, dans l'état de groffeffe, & lors de l'accouchement, jouiront du même avantage ».

Avec cette connoiffance, le Médecin pourra juger, par exemple, fi un homme a été infecté, empoifonné; cela éclairera les Juges. Jacques Aymart, avec fa baguette divinatoire, promettoit de découvrir les voleurs où qu'ils fuffent. Le Médecin, à l'aide du même principe, ajoute M. Mefmer, empêchera l'accroiffement des maladies, fans que les malades foient expofés à rien de fâcheux. Les femmes même, dans l'état de groffeffe, jouiront des mêmes avantages. Il nous femble que M. Mefmer s'eft un peu trop preffé de particularifer les cas; il devoit fe contenter de généralités, ou attendre que Madame de la Porte fût accouchée heureufement (1).

---

(1) Mad. de la Porte, femme de l'Intendant de ce nom, d'après les promeffes de M. Mefmer, & dans la confiance

XXVII.

Cette doctrine mettra le Médecin en état de bien juger du degré de santé de chaque individu, & de le préserver des maladies auxquelles il pourroit être exposé. L'art de guérir parviendra ainsi à sa derniere perfection.

Le Magnétisme sera donc désormais la pierre de touche avec laquelle on jugera du degré de santé de chaque individu, lequel se trouvera préservé de toutes les maladies. Paracelse, Maxwel, le Chevalier Digby, tous les Médecins sympathiques, cabalistiques, spagyriques, magnétiques; tous ceux qui ont proposé des talismans, un remede universel; Sacrobosco, Polony, le Comte de Saint-Germain, Ailhaud, Arnoud, Dacher, Cagliostro; enfin tous les porteurs de panacée universelle n'ont jamais parlé autrement, & ont toujours eu beaucoup de partisans.

qu'il n'y avoit rien à craindre des manipulations du Magnétisme pour une femme grosse, a été se faire magnétiser dans cet état chez M. Mesmer. Mais le hazard a voulu que le Magnétisme n'ait pas empêché Mad. de la Porte de faire une fausse-couche, dans le tems qu'on la magnétisoit chez M. Mesmer, au mois de Juin.

M. Meſmer a ajouté dans ſon *Précis hiſtorique des faits relatifs au Magnétiſme*, pag. 24 & 25, « que le magnétiſme animal doit » être conſidéré, dans ſes mains, comme » *un ſixieme ſens artificiel;* que les ſens ne » ſe définiſſent ni ne ſe décrivent, qu'ils ſe » ſentent. Qu'il en eſt de même du magné- » tiſme animal; qu'il doit en premier lieu, ſe » tranſmettre par le ſentiment, & que le » ſentiment peut ſeul en rendre la théorie » intelligible (1) ».

Il ajoute, pag. 122, que la véritable hydroſcopie, (faculté de voir les liquides à travers les rochers, les pierres, les murailles, &c.) n'eſt pas entiérement hors de nature; & il

(1) On voit que M. Meſmer a prévu l'objection qu'on pourroit lui faire, que toute doctrine, toute ſcience doit être expoſée clairement, définie, être enfin intelligible. Pour ſe tirer d'affaire, il nous dit que la ſcience du Magnétiſme ne ſe définit pas, qu'elle appartient au moral; qu'elle eſt toute ſentimentale, & que celui qui la poſſéde a l'avantage de jouir d'un ſens de plus. Ce qui ne laiſſe pas d'être fort agréable, ſur-tout lorſqu'il s'agit de découvrir les ſources, comme on va le voir.

prend la défenſe de l'hydroſcope du Dauphiné, contre M. de la Lande (1).

Nous croyons avoir rapporté à-peu-près tout ce qui appartient à la partie théorique du ſyſtême de M. Meſmer; & à l'exception de ſes méditations profondes, qui n'ont pas un rapport direct avec ſa doctrine, de ſes extaſes dans les forêts d'Allemagne, qui reſſembloient, d'après ſon aveu, (*voyez Précis hiſtorique, pag.* 22) à des attaques de phrénéſie, on a tout expoſé. Il nous a paru également inutile de rapporter ou de commenter cette réflexion que M. Meſmer faiſoit encore, en Allemagne, « qu'il n'y a qu'une nuance » imperceptible de l'enthouſiaſme à la folie, » (*ibid.* p. 22), & qu'il a vu, dans un accès de cette nature, le moment où il a craint de ne pouvoir plus diſcerner l'un de l'autre;

(1) A ce ſujet, le Docteur Meſmer diſoit un jour, dans un moment d'enthouſiaſme, à ſes Adeptes & à ſes Malades, que puiſqu'on le forçoit de s'expliquer ſur ce point, il étoit très-vrai qu'au moyen de ſon ſixieme ſens, il voyoit les objets à travers les murailles. M. de Monteſquiou, M. Galinié entr'autres étoient préſens.

& à cette occasion, il avertit charitablement & modestement tous les hommes de génie, comme lui, de prendre bien garde à ce passage dangéreux. Nous croyons en effet le conseil très-bon. D'ailleurs, ce n'est plus ici une affaire d'hypothèse; c'est un fait d'observation.

Résumé des Propositions.

Il est aisé de voir, d'après cet exposé, que tout ce systême de M. Mesmer, sur le Magnétisme animal, qui embrasse toute la nature, qui lie tous les êtres, qui établit tous les rapports d'activité entr'eux, & l'harmonie de ce vaste univers, annoncé jadis avec autant d'emphase qu'aujourd'hui, mais avec plus de génie, par Paracelse, Robert Flud, Wirdig & autres, n'est fondé que sur des assertions gratuites, sur la supposition d'une propriété du corps animal, analogue à celle de l'aimant; propriété imaginaire, qui n'a donné naissance qu'à des visions, qu'à l'emploi de moyens absurdes & ridicules pour opérer la guérison de nos maux. On y voit de plus,

que M. Mesmer n'ayant eu ni assez de génie, ni assez de connoissances en Physique, en Astronomie, &c. pour saisir la chaîne des rapports qu'un pareil systême, susceptible de la plus grande étendue, pouvoit faire appercevoir, il n'a pas sçu même imiter les grands modeles qu'il avoit sous les yeux, & que les moyens rapportés pour le soutenir, n'étant que des observations illusoires ou des expériences fausses ou contradictoires, n'ont pû lui servir d'appui solide; que ses connoissances en Médecine, en Physiologie, étant extraordinairement bornées, tous les exemples d'application ou de liaison de ses principes, de son systême à l'art de guérir, aux maladies, se sont trouvés si éloignés de la vraisemblance & de la vérité, qu'ils n'ont pu inspirer la moindre confiance aux gens instruits; mais qu'ayant été présentés d'une maniere captieuse ou illusoire à une certaine classe d'hommes, ils ont excité chez eux cet enthousiasme, que tout ce qui paroît hors de la portée de l'esprit ou qui est énigmatique, excite toujours. On voit enfin que, sur vingt-sept Propositions auxquelles

ce systême se réduit, & dont il n'y en avoit que treize nécessaires, les onze premieres, la quatorzieme & la vingtieme, (les autres étant ou un extension des précédentes, ou du remplissage, ou de la jactance), il n'y a, à la rigueur, que les deux premieres, la neuvieme, la dixieme, la treizieme, la quatorzieme & la vingtieme qui méritoient d'être examinées, en ce qu'elles renferment tous les principes de ce systême. La premiere n'est ni neuve, ni prouvée; la deuxieme est une répétition de ce qui est dans les livres; la neuvieme qui est la principale, est fausse dans tous les points; la dixieme, n'est que la définition du Magnétisme; la treizieme & la quatorzieme présentent peut-être une vérité, mais étrangere au Magnétisme animal; & la vingtieme n'est qu'un tissu énigmatique d'assertions captieuses sur des expériences démontrées fausses, ou contradictoires avec d'autres.

Il est aisé de voir encore, que la dix-huitieme & la dix-neuvieme, sur la vertu négative du Magnétisme animal, sont une énigme sans mot, & heureusement trouvée pour sauver

l'Auteur, en cas qu'il fut entendu ou démasqué; & que son sixieme sens artificiel, ou son hydroscopie, n'est autre chose qu'une fiction de plus, imaginée pour captiver les esprits, & à la faveur de laquelle on gagne du temps & de l'argent.

On vient de voir sur quels fondemens est établi le systême que M. Mesmer a réduit en principes. Voici un échantillon de sa doctrine sur les maladies, qu'il n'a fait que promettre dans ses Propositions, mais que ses Elèves ou Adeptes ont publiée, & qu'il n'a point désavouée.

C'est M. Deslon principalement qui l'a développée, dans ses *Observations sur le Magnétisme animal*, imprimé à Paris, en 1780.

« De même qu'il n'y a, dit-il, qu'une nature, » qu'une vie, qu'une santé; il n'y a, selon M. Mesmer, qu'une maladie, qu'un remede, qu'une » guérison.

» La nature subordonnée à l'impulsion qui lui a » été donnée par la main créatrice, porte en nous » par mille canaux divers l'action de la vie. Le » libre cours de cette action dans nos organes, constitue la santé.

» Lorsque le cours de cette action est arrêté par
» des résistances occasionnelles, la nature fait effort
» pour vaincre les obstacles. Ces efforts, nous les
» avons nommés *crises*.

» Lorsque ces efforts parviennent à surmonter les
» obstacles, les crises sont heureuses; l'ordre primitif est rétabli: nous sommes guéris.

» Au contraire, lorsque les efforts sont insuffisans, les crises ont des suites fâcheuses: l'action
» de la vie manque son effet, & nous demeurons
» en état de maladie, si nous ne mourons pas.

» Si toutes les crises insuffisantes ne menent pas
» à la mort prochaine, cela vient de ce que les
» canaux abandonnés par l'action de la vie, ne sont
» pas également nécessaires à notre existence; mais
» ils lui sont plus ou moins essentiels.

» Des dépôts étrangers à cette existence, obstruent,
» en s'accumulant les canaux délaissés, & donnent
» naissance à autant de monstruosités qui se décelent
» par des accidens variés à l'infini.

» Les Médecins ont donné à chacun de ces accidens un nom particulier, & les ont définis
» comme autant de maladies. Les effets sont innombrables. La cause est unique.

» Rendre à la nature son véritable cours, est la
» seule médecine qui puisse exister.

» Ainsi que la médecine est une, le remede est
» un; & tous les remedes usités dans la Médecine

» ordinaire, n'ont jamais obtenu des ſuccès avanta-
» geux, qu'en ce que, par des combinaiſons heureuſes,
» mais dues au haſard, ils ſervoient de conducteurs
» au Magnétiſme animal.

» Ceux qui voudront raiſonner ſur le Magnétiſme
» animal, ne doivent pas oublier que M. Meſmer
» n'entend guérir qu'à l'aide des criſes, c'eſt-à-dire,
» en ſecondant ou provoquant les efforts de la
» nature.

» De-là, il ſuit que s'il entreprend la cure d'un
» fou, il ne le guérira qu'en lui occaſionnant des
» accès de folie. Les vaporeux auront des accès de
» vapeurs; les épileptiques, d'épilepſie, &c.

» Le grand avantage du Magnétiſme animal con-
» ſiſte donc à accélérer les criſes ſans danger. Par
» exemple, on peut ſuppoſer qu'une criſe opérée en
» neuf jours par la nature, réduite à ſes propres
» forces, ſera obtenue en neuf heures, à l'aide du
» Magnétiſme animal ».

Un des principaux interprètes de M. Meſmer & Adepte, M. Court de Gebelin, s'eſt encore expliqué clairement au ſujet de la théorie de M. Meſmer ſur les maladies, dans une lettre, en datte du 28 Mai 1783, adreſſée à M. Maret, Secrétaire perpétuel de l'Académie de Dijon, & qu'on trouve rapportée un peu plus loin.

L'Auteur y dit que » s'il avoit plus de tems, il feroit voir comment, en effet, il n'existe qu'une maladie & qu'un remede; comment tout ce qu'on appelle *maladies*, en général, ne sont que les symptômes & les indications d'un foie vicié; comment la Médecine, prenant les trois quarts de ces maladies pour le mal réel, n'attaque qu'un phantôme, laissant toujours instant ce foyer, qui se joue de la Médecine, &c. » Voyez *Lettre de M. C. de Gebelin.*

On voit encore dans un écrit attribué à M. Bergasse, (*Réponse d'un Médecin de Paris à un Médecin de Province, Paris* 1782), Adepte de la premiere classe, les mêmes idées sur les maladies; d'où on peut conclure que c'est-là la vraie doctrine de M. Mesmer.

Ainsi, les choses ramenées à leur source; toute la théorie de M. Mesmer, se réduit à admettre des humeurs grossieres, visqueuses, qui empâtent les viscères, sur-tout le foie, & qui forment des obstructions; de-là, la gêne dans le cours du fluide universel, ou pour parler comme M. Deslon, de-là, l'obstacle au

libre cours de l'action de la vie; & comme il n'y a qu'une nature, qu'une vie, qu'une santé, suivant tous ces Messieurs, il ne doit y avoir qu'une maladie, qu'un remede, qu'une guérison.

Il est certain que cette doctrine a cela de commode; c'est que si elle n'est pas vraie, elle est du moins bien simple, & n'est pas difficile à concevoir. On n'a plus besoin de se casser la tête pour étudier la nature, les maladies, pour approfondir leurs causes, pour en connoître les différences. Tout se réduit à une seule cause, à une seule maladie, à un seul remede: il faut fermer les écoles. Ainsi, je suppose, par exemple, qu'un homme ait une forte inflammation, soit au cerveau, soit au bas-ventre, soit à la poitrine, aux reins, ou à la vessie; demandez aux Magnétistes d'où vient cette maladie; quelle en est la cause ou le caractère? La réponse est toute prête; ce sont des humeurs grossieres, visqueuses, un foie vicié, des obstructions, une interruption dans le cours du fluide universel.

Lorsqu'un homme est accablé, qu'il est dans le délire, qu'il a une fiévre putride; il n'y a non plus que des obstructions. Il ne faut d'autre secours que le Magnétisme. Mais s'il a du chagrin, des hydatides aux reins? Qu'y a-t-il? Obstruction, obstacle à l'action du fluide universel; vîte au Magnétisme. Mais s'il est attaqué d'une fiévre lente, entretenue par un ulcère interne, ou d'une fiévre ardente avec chaleur, ardeur, soif inextinguible; d'où dépend cette maladie? Des obstructions. Et quel est le remede? Le Magnétisme. Mais s'il a par hazard la gale, ou le scorbut, ou le mal vénérien? Quelle est la cause de sa maladie? Obstruction, interception de l'action de la vie. Quel est le remede? Le Magnétisme, (excepté pour le mal vénérien qui est la seule maladie sur laquelle il n'a pas d'action). Mais s'il avoit la lépre ou le ver solitaire? Quelle seroit la cause de ces maladies? Obstructions, humeurs grossieres, visqueuses. Et quel seroit le remede? Le Magnétisme. Mais si c'étoit un enfant dans le travail de la dentition, & qui eut des convulsions; s'il avoit mal aux

yeux ? Si c'étoit une femme qui eut un cancer à la ſuite d'un coup; ou une deſcente avec étranglement ; ou bien la pierre dans la veſſie? Quelle ſeroit la cauſe de ces maladies ? Obſtruction, humeurs groſſieres, viſqueuſes. Et le remede ? Le Magnétiſme. Mais ſi quelqu'un avoit reçu un coup de feu, que la balle fût reſtée dans le corps ? Quelle ſeroit la cauſe de la maladie ? Obſtruction, humeurs groſſieres, viſqueuſes. Et quel ſeroit le remede ? On vous l'a déja dit : le Magnétiſme. Mais ſi quelqu'un avoit reçu un grand coup d'épée dans la poitrine ? S'il s'étoit caſſé la jambe ? S'il avoit la peſte, la petite vérole, la rougeole, le pourpre, le millet ? Quelle ſeroit la cauſe de ces maladies ? On vous dit qu'il n'y en a qu'une, & que le remede eſt le Magnétiſme. Mais s'il s'étoit laiſſé tomber du haut de la maiſon, qu'il ſe fût fracaſſé la tête; ou qu'il eût des varices, un anévriſme, des crinons, des aſcarides, &c. qu'elle ſeroit la cauſe de ces maladies. On vous dit qu'il n'y en a qu'une ; & le remede ? Le Magnétiſme.

Il faut convenir qu'on fait tous les jours

de grandes découvertes, & qu'on a bien trouvé l'art d'abréger la ſcience & les difficultés. Avec trois mots, vous voilà Médecin, M. le Marquis. Donnez cent louis, & prononcez ſeulement, *fluide univerſel*, *obſtruction*, & *magnétiſme*; vous êtes auſſi ſavant que tous les Docteurs de la Faculté.

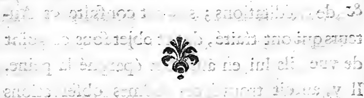
Cependant, on ne peut ſe diſſimuler qu'il n'y ait quelques exceptions à faire à cette regle. Mais il en eſt de cela comme du ſixieme ſens artificiel, au moyen duquel on voit à travers les murailles; cela ſe ſent; mais ne peut pas ſe définir.

Par la même raiſon que tout homme qui n'a pas perdu entierement l'uſage de ſes facultés intellectuelles, ſent à merveille que toutes les maladies ne ſont pas le produit de la même cauſe; & qu'à raiſon de ces cauſes diverſes, & de leurs effets très-variés, on doit varier les ſecours qui conviennent, nous nous croyons diſpenſés de réfuter une pareille doctrine, plus riſible, plus abſurde mille fois que le ſyſtême qu'on vient d'analyſer. Elle ne pourroit convenir tout au plus, qu'à une claſ-

se particuliere de maladies, à celles qui tiennent autant à l'imagination, aux passions, à l'ame, qu'au corps; enfin, à certaines affections nerveuses, sujettes à des variations continuelles, & dans lesquelles il est autant besoin de porter des secours à l'esprit qu'au corps, c'est-à-dire à celles où M. Mesmer voyoit, dans une seule attaque, la réunion de presque toutes les autres, l'*opisthothonos*, la *lypothimie*, l'*odontalgie*, l'*otalgie*, l'*inflammation des viscères*, les *délires maniaques*, *mélancoliques*, la *fiévre histérique*, la *paralysie*, la *cécité*, &c. & dont les retours périodiques lui ont fait faire de si profondes réflexions sur l'influence des astres. Mais M. Mesmer est bien bon de s'être creusé ainsi la tête, à faire tant de rêves, & de méditations; s'il eut consulté les Auteurs qui ont traité, de cet objet sous ce point de vue, ils lui en auroient épargné la peine. Il y auroit trouvé ces mêmes observations toutes faites, & bien faites, comme on le voit dans Hyppocrate, dans Boerrhaave, dans Charles le Poix, & sur-tout dans le Traité de Méad, *de imperio solis & lunæ in*

humana corpora. Il y auroit vu toutes ces maladies à retours périodiques, claſſées & miſes en ordre. Mais il n'y auroit vu que ce qu'il faut voir; & l'idée des aimans, celle de l'influence de l'homme ſur le ſoleil & la lune, celles du Magnétiſme animal, de l'unité de maladie, de cauſe & de remede, ne lui feroient jamais venue à l'eſprit, non plus que l'appareil des moyens mis en uſage pour les guérir.

Ces moyens ſe trouvent principalement renfermés, par demandes & par réponſes, dans un livret qu'on diſtribue, chez M. Meſmer, aux vrais Adeptes, à la fin de leur cours de Magnétiſme animal.



TROISIEME

TROISIEME PARTIE.

Partie pratique, ou appareil des moyens mis en uſage pour l'action du Magnétiſme animal.

L'ACTION du Magnétiſme animal ſur le corps humain, ou plutôt celle de l'agent que M. Meſmer emploie, conſiſte dans l'application de moyens externes, de certaines manipulations, dont la pratique a été long-tems tenue ſecrète, mais qu'on trouve révélée dans une inſtruction confiée aux Adeptes, en forme de Catéchiſme.

CATÉCHISME DU MAGNÉTISME ANIMAL.

Demande. *Qu'eſt-ce que le Magnétiſme?*

Réponſe. *C'eſt la propriété qu'ont les corps d'être ſuſceptibles de l'action d'un fluide univerſellement répandu, qui environne tout ce qui exiſte, & qui ſert à entretenir l'équilibre de toutes les fonctions vitales.*

D. *Ce fluide n'exiſte-t-il que dans les animaux ; & ſont-ils les ſeuls individus dans la nature qui en reſſentent les effets?*

R. *Ce principe eſt d'une égale néceſſité à la végétation. C'eſt par lui que le ſuc ſéveux peut circuler dans les végétaux, & contribuer par-là à l'accroiſſement.*

D. *Ce fluide a-t-il quelque rapport avec l'aimant?*

R. *Quoiqu'on ait donné le nom de Magnétiſme à cette action, puiſſante dans la nature, le fluide qui en eſt le mobile, ne paroît pas avoir les propriétés de l'aimant. Il ne dirige pas comme lui, un corps qui en eſt pénétré, du nord au ſud. Les pôles ſont au contraire verticaux, c'eſt-à-dire, de bas en haut.*

D. *Comment démontrer les effets de ce fluide animal?*

R. *Lorſqu'un ſujet bien ſain eſt en contact immédiat avec un ſujet malade, ou ſeulement dont une des fonctions naturelles eſt viciée, il lui fait éprouver dans la partie malade des ſenſations plus ou moins vives, comme du froid, de la chaleur, & quelquefois même de la douleur.*

D. *Comment faut-il toucher un malade pour lui faire éprouver les effets du Magnétiſme ?*

R. *Il faut d'abord ſe placer en face de ce malade, le dos au nord, & approcher les pieds contre les ſiens ; enſuite porter, ſans appuyer, les deux pouces ſur les plexus des nerfs qui ſe trouvent au creux de l'eſtomac, & les doigts ſur les hypochondres. Il eſt bon de tems en tems de promener les doigts ſur les côtés, & principalement vers la rate, & de faire changer de place aux pouces. Après avoir continué environ un quart-d'heure cet exercice, on opere d'une autre maniere, & cela relativement à l'état du malade.*

Par exemple, ſi c'eſt une maladie des yeux, on porte la main gauche ſur la tempe droite du malade, & la main droite ſur la tempe gauche. On fait enſuite ouvrir les yeux au malade, & on leur préſente les pouces à une très-petite diſtance, & on les promene enſuite depuis la racine du nez tout autour de l'orbite.

Si l'on a affaire à un violent mal de tête, on porte l'extrémité du pouce ſur le front, & l'autre derriere la tête, au côté oppoſé.

Il en eſt de même pour toutes les douleurs qu'on reſſent dans les autres parties du corps. Il faut toujours qu'une main ſoit d'un côté, & l'autre du côté oppoſé. Si la maladie eſt générale, on paſſe les mains, en faiſant faire la pyramide aux doigts, ſurtout le corps, à commencer par la tête, & deſcendant enſuite le long des deux épaules juſqu'aux pieds. On revient après cela, à la tête, devant & derriere, ſur le ventre & ſur le dos.

D. *Que doit-on faire avant de ceſſer le Magnétiſme ?*

R. *Il faut chercher à mettre le Magnétiſme en équilibre dans toutes les parties du corps. On y parvient, en préſentant l'*index *de la main droite au ſommet de la tête du côté gauche, & en le faiſant deſcendre le long du viſage, ſur la poitrine, le ventre & les cuiſſes. Il faut enſuite l'éloigner du corps, & le reporter ſur la tête, en décrivant une eſpece de cercle, réitérer ſept ou huit fois cette manœuvre ; après quoi, on en fait autant du côté droit avec la main gauche. On peut employer une baguette de fer en place du doigt.*

D. *Ne peut-on pas augmenter la force ou la quantité du fluide magnétique ſur les individus?*

R. *On augmente la puiſſance du Magnétiſme, en établiſſant une communication directe entre pluſieurs perſonnes.*

D. *Comment peut-on établir cette communication?*

R. *De deux manieres; la plus ſimple eſt de former une chaîne, avec un certain nombre de perſonnes, en les faiſant tenir par la main; on le peut auſſi par le moyen du baquet.*

D. *Qu'eſt-ce que le baquet?*

R. *C'eſt une cuve d'environ ſix à ſept pieds plus ou moins de diametre, de dix-huit pouces de hauteur. Dans l'intérieur de cette cuve eſt un double fonds, ſur lequel on met des éclats de bouteilles caſſées, du ſable, des pierres, du ſouffre en bâton concaſſé, ainſi que de la limaille de fer. Le tout eſt rempli d'eau, & recouvert d'un plancher cloué à la cuve. On pratique ſur la ſuperficie du couvercle, à ſix pouces de diſtance des bords, différens trous pour laiſſer paſſer des tiges de fer, diſpoſées*

de maniere qu'une de leurs extrémités puiſſe pénétrer dans le fond de la cuve, & l'autre ſe diriger par le moyen d'une courbe ſur le creux de l'eſtomac des malades, ou telles autres parties affectées.

D. *Sont-ce là les ſeules précautions à prendre pour établir une communication entre différentes perſonnes?*

R. *Il faut auſſi qu'elles ſoient attachées par le milieu du corps avec une corde de chanvre de la groſſeur du doigt.*

D. *Comment démontrer que le Magnétiſme agit ſur les végétaux?*

R. *En établiſſant une communication entre différentes plantes ou arbres.*

D. *Comment établir cette communication?*

R. *Il faut premierement courber quelques branches de pluſieurs arbres, & les attacher les unes aux autres; enſuite poſer devant chaque arbre une tige de fer recourbée, de maniere qu'une des extrémités étant enfoncée en terre, l'autre touche au trou de l'arbre, à quatre pieds de hauteur. Après quoi, on lie tous les arbres*

avec une même corde (1). *Les choses ainsi disposées, si l'on présente le doigt à une jeune poussée de l'un de ces arbres, toutes les jeunes feuilles s'agitent d'une façon plus ou moins sensible. Mais cet effet seroit bien plus marqué, si on plaçoit en communication plusieurs jets de sensitive entre chaque arbre. On verroit chacune de ces plantes se contracter, en présentant le doigt à l'une d'elles. L'Acacia est, dit-on, dans le même cas.*

D. *Les végétaux pourroient donc contribuer à rendre l'application du Magnétisme animal plus efficace à l'économie animale?*

R. *Sans contredit. Il ne s'agit que de faire communiquer les malades avec les végétaux,*

---

(1) Ceci est conforme à ce qui se pratique chez M. le Marquis de Puysegur, dans sa terre de Busancy, près Soissons. (*Voyez* Détail des cures opérées à Busancy, près Soissons, par le Magnétisme animal. A Soissons, 1784. *in*-8°.) Il y a une corde, dont une partie tient aux branches d'un arbre, & l'autre sert à former la chaîne. Tous les paysans des environs, viennent tenir cette corde, & disent qu'ils sont guéris, les uns d'un mal de tête, d'autres de la colique, du rhumatisme.

& les attacher avec une même corde, & en dirigeant ſur les plexus ſtomachiques l'extrémité d'une tige de fer enfoncée en terre.

D. *Un malade peut-il ſe magnétiſer ſeul?*

R. *Oui, ſoit par le ſecours des végétaux ou du baquet. En ce cas, le malade porte ſes mains ou la baguette de fer ſur les parties affectées, de la maniere que nous avons expoſée plus haut.*

D. *Comment s'arme-t-on?*

R. *Partir de l'œil juſqu'à l'extrémité des mains, en rejettant les deux mains ouvertes & allongées en arriere.*

Obſervations ſur ce Catéchiſme.

Indépendamment du ſoufre, de la limaille, des bouteilles caſſées, on a découvert qu'on a fait des eſſais avec de l'eſprit de vitriol très-affoibli & de la limaille de fer, ce qui produit une odeur particuliere & étouffante, qui affecte quelquefois très-déſagréablement, & au point, que pluſieurs perſonnes ont des criſes, des toux, des ſuffocations dans l'endroit même où ſont les baquets, ou dans les pieces voiſines.

On a changé plusieurs fois, en faisant des essais. La derniere substance qu'on emploie dans ce moment, est le phosphore. Les baguettes mêmes vraiment magiques, sont celles dans l'intérieur desquelles on en met quelques grains. Celles-ci sont à vis, & ont une petite cavité dans laquelle on place le phosphore (1). Lorsque les opérations du Magnétisme se font dans la nuit, elles sont toutes lumineuses. Quand la baguette est bien faite, & qu'on la fait tourner un peu vîte & comme il faut, cela produit un effet admirable. Vous voyez des cercles lumineux. M. Mesmer est quelquefois tout rayonnant, & ressemble à un petit Moïse: mais ces grandes opérations se font secrettement. La plupart des Magnétistes sont chargés de phosphore. On sait que le phosphore brûle & produit une chaleur sensible. Mis en évaporation, il répand un gas particulier qui peut incommoder beaucoup. En le mêlant à l'huile, toutes les parties qu'on

---

(1) M. Quinquet, Apoticaire à la Halle, en fournit aux Amateurs.

en frotte, paroiſſent lumineuſes. En mêlant l'acide phoſphorique au fer en limaille ou entier, il attaque ce métal & le diſſout; il en réſulte encore une vapeur preſqu'étouffante. Il eſt reconnu aujourd'hui que le phoſphore & l'acide phoſphorique ſont les moyens les plus propres à favoriſer toutes les opérations magiques ou magnétiques.

Tels ſont les principaux moyens ou agens du Magnétiſme animal. M. Meſmer s'amuſe encore à magnétiſer l'eau, en y plongeant le doigt ou le bout de ſa canne. Il y joint encore la muſique, les ſons du forte-piano, de l'harmonica. C'eſt en faiſant concourir tous ces moyens, qu'il produit des effets ſur certains êtres doués d'une grande ſenſibilité, ou d'une grande ſimplicité. Les véhicules les plus ordinaires de ſon agent fluide univerſel, pour les perſonnes abſentes, ſont des bouteilles de verre vuides ou d'autres dans leſquelles il met du grès, ou de l'eau priſe dans les baquets. Il aſſure, en donnant ces bouteilles, qu'il donne le fluide agent concentré, corroboré, renforcé. Une bouteille ſert pour quinze

jours, pour un mois, suivant le genre de maladie. On porte ces bouteilles sur soi ; on couche avec.

On sent bien que, pour donner de l'importance à une pareille découverte, à de pareils moyens, il falloit nécessairement les envelopper du mystere, employer un langage particulier, énigmatique, les couvrir d'un appareil magique, donner enfin à cette invention, une origine fabuleuse & tout l'apparence d'un systême, d'une doctrine en regle. En conséquence, M. Mesmer a donné la fable du cours du sang interrompu par sa présence, l'histoire de ses réflexions profondes sur le fluide universel & sur son action, celle de ses méditations solitaires, dont les accès ressembloient quelquefois à des attaques de phrénésie, comme tous les grands hommes y sont sujets, nous a parlé de ses expériences sur l'aimant & l'électricité, qui l'avoient conduit à des cures miraculeuses faites en Allemagne sur M. d'Ostervald & les demoiselles Zwelpherine & Paradis. M. le Roux & M. Deslon nous ont dit le reste.

Des perſonnes qui paroiſſent inſtruites, qui donnent les choſes pour ce qu'elles valent, qui appellent un chat, un chat, mais qui aiment auſſi à remonter à leur ſource, nous ont communiqué ce qui ſuit.

M. Meſmer ayant été témoin en 1774, 1775 & 1776, dans le territoire de Ratisbonne, des guériſons miraculuſes qu'y faiſoit le Prêtre Gaſſner (1), en exorciſant des malades, ainſi que du concours prodigieux de monde que ce Thaumaturge y attiroit de toutes parts, ſe perſuada que, puiſqu'un homme qui n'étoit pas de l'art, pouvoit avec rien opérer des prodiges ſur les malades, un Médecin, avec l'apparence de quelque choſe, & un jargon, pouvoit en faire autant & même plus. En conſéquence, à ſon retour à Vienne, M. Meſmer eſſaya d'y faire le petit Gaſſner, joignit beaucoup d'onction à ſes paroles, parla au nom de Dieu, contrefit l'inſpiré, & employa des geſticulations pour frapper l'imagination des malades. Il ſoutint la vérité des miracles

(1) *Voyez* ſa Notice à la fin.

de Gaſſner, qu'il vouloit imiter (1). Mais les têtes froides des Germains n'ayant pu être émues par les paroles & les geſticulations du nouveau Thaumaturge; & d'ailleurs la dignité de la religion en étant bleſſée, l'Archevêque de Vienne, le Cardinal Migazzi, fit ſignifier à M. Meſmer, au commencement de 1778, qu'il feroit très-bien d'aller jouer ſes pantomimes ailleurs (2). On connoiſſoit déja celles

(1) Depuis ce tems M. Meſmer s'eſt rétracté en partie. Il a fait imprimer, en 1779, que Gaſſner n'avoit été que l'inſtrument de la nature; que ce n'étoit que parce que ſa profeſſion ſecondée du hazard, déterminoit près de lui certaines combinaiſons naturelles, qui renouvelloient les ſymptômes périodiques des maladies, ſans en connoître la cauſe; que la fin de ces paroxiſmes étoit regardée comme des guériſons réelles; mais que le tems ſeul pouvoit déſabuſer le public. (Voyez *Mémoire ſur la découverte du Magnétiſme animal, pag.* 37). Ne pourroit-on pas dire un jour de M. Meſmer, qu'avec certaines combinaiſons naturelles, il renouvelloit les ſymptômes périodiques des maladies, ſans en connoître la cauſe; que la fin de ces paroxiſmes a été regardée comme des guériſons réelles, mais que le tems ſeul pouvoit déſabuſer le Public à cet égard.

(2) *Voyez* Lettre de M. de Volter, Docteur en Médecine, Conſeiller aulique, Médecin de l'Electeur & Directeur de l'Académie des Sciences de Bavière, inſérée dans la *Nature conſidérée ſous ſes différens aſpects*, *an.* 1780, in-4°. & le *Mémoire de M. de Vauzeſme*, *dans le Précis hiſtorique*, pag. 124.

qu'il avoit jouées aux environs de Munich & d'Augsbourg, où tantôt il annonçoit gravement aux malades, que leur *veine d'or*(1) alloit s'ouvrir, & tantôt les faisoit danser en rond, entr'autres M. Brander, à qui il proposa un jour, suivant le rapport de M. le Roux (2), de danser un rondeau avec lui pour l'amuser, avant de partir, ce qui fut accepté. On étoit instruit que sa coutume étoit d'aller ainsi, de bourgade en bourgade, prêchant par-tout le Magnétisme, & faisant des pantomimes. La dévotion qu'il affectoit même quelquefois étoit si grande, que M. Mesmer passe encore pour un Saint dans bien des endroits de l'Allemagne.

Mais las de passer pour un Saint chez les innocens, & pour hypocrite chez les gens clairvoyans, M. Mesmer résolut d'abandonner l'Allemagne. Paris lui parut le théâtre le plus propre à y faire adopter ses visions. Il y arriva avec M. le Roux, Chirurgien, son Coadjuteur & associé, au mois de Février 1778.

(1) *Voyez* Lettre de M. le Roux, Médecin, Chirurgien, à l'Auteur de la Gazette d'Agriculture, an. 1777.
(2) *Ibidem.*

Il y fut accueilli par les Médecins, qui lui procurerent même quelques vaporeux & vaporeuſes, qu'il magnétiſa ou exorciſa pendant quelque tems dans une maiſon particuliere à Creteil. On lui avoit nommé des Commiſſaires auxquels il devoit repréſenter au bout de ſix mois ces malades, morts ou vivans. Ces Médecins avoient exigé, avec raiſon, de conſtater par eux-mêmes leur état; ils ne purent jamais l'obtenir. M. Meſmer donna pour excuſe que ces malades ne vouloient pas être viſités. Lorſqu'il fut aſſuré que ſes Commiſſaires ne pouvoient pas prononcer ſur la ſituation des malades, dont ils n'avoient pas conſtaté l'état, il les invita à venir faire leur rapport.

On aſſure qu'il n'y en eut aucun de guéri. Cependant, on vit dans les papiers publics que Madame de Malmaiſon, Madame Berny, & M. le Chevalier du Hauſſay, qui étoient du nombre, étoient guéris. Lorſqu'on prouva après à M. Meſmer que ces trois malades étoient retombés dans le même état, & même dans un état pire que le premier, ce qui les avoit obligés d'avoir recours à d'autres Mé-

decins ; il répondit qu'il y avoit ſubterfuge & contradiction dans la maniere de raiſonner de ceux qui le diſoient. « Subterfuge, en ce qu'on ne mettoit en queſtion la ſolidité des cures, que pour éviter de traiter ſérieuſement la ſolidité de leur exiſtence ; contradiction, en ce que la diſpute ſur la ſolidité ſuppoſe néceſſairement l'exiſtence que l'on nie ». (Voy. *Précis hiſtoriq. p. 58*). Comme c'étoit une queſtion de fait, qui n'étoit ſuſceptible ni d'entortillage, ni de ſubtilités, ni de ſophiſmes, & qui ſe réduiſoit à ſavoir ſi ces malades étoient guéris, ou s'ils ne l'étoient pas ; la queſtion fut jugée pour le public, & il fut avéré que ces malades n'étoient pas guéris.

Ce mauvais début accabla le magnétiſant, mais ne le rebuta pas. Il végéta pendant deux ou trois ans dans la Capitale, où il fit la connoiſſance de quelques têtes exaltées, qui conçurent le projet de tirer parti de l'homme & de ſon principe, quel qu'il fût. Il ſe lia encore d'intérêt avec un Médecin de la Faculté, qui faiſoit alors la petite Médecine, & qui avoit beſoin d'une ſpéculation de finances pour

pour ſe mieux monter. Le public a été inſtruit des débats indécens de ces deux illuſtres rivaux. Ce M. Deſlon publia les cures miraculeuſes de M. Meſmer, avec cette ſagacité qu'on lui connoît, dans un traité qu'il fit exprès, & qui a pour titre: *Obſervations ſur le Magnétiſme animal.* On eut grand ſoin d'y taire le nom de tous les malades. On y lit que M. Meſmer, en train de faire des miracles, s'aviſa un jour de ſe tâter; qu'il ſe trouva rempli d'obſtructions; mais qu'il ſe traita en ami, puiſqu'en un mois de tems, il eut cinq cent évacuations. Il y avoit une centaine d'inepties de cette force, & rapportées de cette maniere. Il ajoutoit que ce Docteur n'avoit pû s'empêcher de convenir qu'il l'avoit échappée belle.

M. Deſlon, dans cette aſſociation, n'étoit encore que le compere de M. Meſmer, ſon prévôt de ſalle. Il eſt paſſé maître depuis, & magnétiſe à force chez lui, malgré la promeſſe qu'il a faite par écrit à M. Meſmer, de ne point magnétiſer pour ſon compte.

Ce M. Deſlon invita pluſieurs de ſes con-

freres à être témoins des prodiges incompréhensibles du Magnétisme. Ils se rendirent chez M. Mesmer, & lui proposerent pour lever leurs doutes, une expérience bien simple; c'étoit de bander les yeux à une personne sujette à des crises. On passeroit auprès d'elle sans rien dire; & si elle éprouvoit quelque sensation extraordinaire, à l'approche de M. Mesmer, on étoit prêt à signer ses miracles. Cette proposition fut rejettée par M. Mesmer, qui a fait depuis un libelle contre ces Médecins, dans lequel il cherche à prouver que la proposition étoit inadmissible, & qu'il les avoit *congédiés* de chez lui. Il dit, dans le même libelle, qu'il fit une autre proposition (très-admissible) à la Faculté. C'étoit de prendre vingt-quatre malades attaqués de la même maladie, comme d'une fluxion de poitrine, par exemple; qu'il se chargeroit de douze, & les Médecins de la Faculté des douze autres. Mais il oublia de dire où l'on prendroit ces malades. Il savoit très-bien ce que c'est qu'une proposition admissible. Le Magistrat & les Administrateurs des Hôpitaux furent

inſtruits par le Journal de Paris, que M. Meſmer faiſoit un défi à la Faculté, & demandoit douze malades pour les magnétiſer. Le grand crime des Médecins, ſuivant lui, étoit de ne lui avoir pas fourni ſur le champ leurs propres malades & de bonne volonté pour être magnétiſés.

Mais cet art de magnétiſer n'eſt pas donné à tout le monde, continue l'Auteur du Mémoire que nous ſuivons. Il y a pluſieurs manieres de le pratiquer efficacement, ou plutôt trois moyens principaux de produire des effets ſur le corps humain, l'un *moral*, l'autre *phyſique*, l'autre *méchanique*. Le premier conſiſte à frapper fortement l'imagination de la perſonne ſoumiſe à l'expérience. Lorſqu'elle eſt bien préparée, on lui fait voir tout ce qu'on veut, même des revenans. Le deuxieme, à employer des émanations méphitiques, qu'on fait agir avec aſſez de violence, pour occaſionner des impreſſions malfaiſantes. Le troiſieme, à palper un peu fort les parties du bas-ventre, ſous prétexte de découvrir des obſtructions. L'Opérateur alors

presse les intestins ou la vésicule du fiel, en appuyant sur le foie, ce qui produit des évacuations forcées, qui peuvent donner des maladies qu'il se vante toujours d'avoir découvert & qu'il prétend guérir, après. On sait que le grand cheval de bataille des Magnétisans, est la découverte des obstructions.

Si l'on emploie ces trois moyens à la fois, les effets sont immanquables, & M. Mesmer n'est pas à l'ábri du soupçon de les avoir mis tous les trois en usage. Mais ce jeu n'est pas toujours plaisant.

Qu'un faiseur de tours qui ne fait aucun mal, masque avec art la main ou l'agent qui produit l'illusion; on ne regrette point son argent. On trouve dans Don Quichotte l'histoire d'une Tête parlante, mise sur une table, qui répondoit à toutes les questions qu'on lui faisoit. Les quatre pieds de la table étoient autant de tuyaux qui aboutissoient d'une part à ce buste creux, & de l'autre à la bouche d'une personne cachée sous le plancher. L'illusion étoit complette, & on ne dit pas que Don Quichotte, qui la vit à Valence

& qui n'entendoit pas raillerie, se fut fait rendre son argent.

Il en est de même de la Poupée parlante qu'on a fait voir à Paris en 1783. Un panache que cette poupée avoit derriere la tête, formoit la voûte & le point de réunion des sons que rendoit à voix basse, au moyen d'un porte-voix, la personne cachée qui faisoit les réponses. Ces sons portés ainsi directement sur le panache, se trouvoient réfléchis dans l'intérieur de la tête, qui étoit creuse, & formoit l'écho; ils étoient enfin rendus & renforcés par un autre porte-voix que la poupée tenoit à la bouche, & à l'ouverture duquel on prêtoit l'oreille. L'illusion étoit complette, & tout le monde sortoit satisfait (1). On en peut dire autant de presque tous les tours qu'on voit sur les Boulevards. Mais on ne se console pas d'avoir été dupe d'une illusion grossiere,

(1) On assure que cette Poupée a été examinée en Portugal ou en Espagne, à un Tribunal d'Inquisition, qui l'a approuvée, comme bonne Catholique, & lui a donné la permission de se montrer dans tous les endroits où l'on professe la Religion chrétienne.

& l'on eſt dans le cas de ſe faire rendre ſon argent. Il s'agit de ſavoir ſi celle qu'a produit M. Meſmer èſt de çe genre.

Il y a dans Paris, des enthouſiaſtes, des têtes exaltées, toujours prêtes à prendre feu pour toutes ſortes de nouveautés. La plupart de ces gens-là meurent de faim. Il y en a d'autres à tête froide, qui ſont propres aux combinaiſons, aux calculs, aux ſpéculations de finance. Ceux-ci connoiſſent mieux les hommes, & ont beaucoup d'avantage ſur les premiers. Ils ſavent qu'à Paris, on peut parier cent contre un, que ſur dix têtes de gens oiſifs & aiſés, il y en a au moins ſix ſur la crédulité deſquelles on peut compter, en fait de nouveautés ou de choſes extraordinaires qu'on veut accréditer. Les premiers ſont les inſtrumens dont les autres ſe ſervent, quand il s'agit d'une ſpéculation lucrative. Avec quelques piſtoles & un bon dîner, ils les lâchent dans le public, & les chargent d'établir la nouvelle doctrine. L'impreſſion étant faite, on ouvre une ſouſcription. Dans celle qui fut ouverte pour le Magnétiſme animal,

à cent louis par tête, quelques Economiſtes, d'anciens Convulſionnaires, des Traitans, &c, s'y ſont trouvés intéreſſés. M. Court de Gebelin, qui avoit ſucé le lait du fanatiſme, intolérant par principes, impitoyable même avec l'écorce de la bonhommie, étoit un des principaux agens de la nouvelle ſecte. Il faiſoit courir dans Paris, des brochures ſecrettes, dans leſquelles il diſoit qu'*il falloit exterminer la race des Médecins.* Il écrivoit en différentes villes de Province, pour y propager la nouvelle doctrine. Voici ce qu'il écrivoit, au mois de Mai 1783, à M. Maret, Secrétaire perpétuel de l'Académie de Dijon.

Lettre de M. Court de Gebelin à M. Maret (1).

Monſieur & cher Confrere,

« On ne vous a point trompé, quand on vous a

(1) Cette lettre, qui paroît être une réponſe à une autre de M. Maret, eſt fort longue. On n'en peut donner ici que les principaux paſſages, ceux qui ſervent à faire connoître l'eſprit des Magnétiſans, & la théorie de M. Meſmer ſur les maladies. M. Gebelin y fait le détail de ſa maladie & de ſa guériſon qu'il a publiés depuis. Il y parle des tracaſſeries qui avoient excité ſa ſenſibilité, de ſon nouveau logement, de ſon déménagement, de ſes découvertes, &c. Nous avons conſervé ſes propres expreſſions. Si les tournures de ſa lettre ne ſont pas toutes heureuſes, on doit l'excuſer, & ſe rappeller qu'il étoit Suiſſe.

» dit que j'avois été très-incommodé, & que je » ſuivois le traitement de M. Meſmer. Voici, puiſ- » que vous le deſirez, le détail de ma triſte hiſtoire, » depuis le mois d'Août dernier, & de quel état » déplorable m'a délivré ce Médecin, lorſque j'y » penſois le moins.

» La jambe gauche, lourde, & me paroiſſant plus » courte que l'autre; au bout de quinze jours elle » enfle comme ſubitement, la cuiſſe en fait de même. » Pendant ce tems, la jambe droite ſe deſſéche à » vue d'œil avec une rapidité effrayante. Je me ré- » ſigne à l'hydropiſie qui avance à grands pas, & » à en être emporté, s'il y a lieu. C'eſt dans cet » état qu'un ancien & excellent ami engage M. Meſ- » mer à me venir voir. Je venois de me lever... » Voilà une jambe bien enflée, dit M. Meſmer; à » quoi l'attribuez-vous? Il n'eſt pas étonnant, lui » dis-je, qu'ayant été cinq mois au lit, la jambe » ſe ſoit enflée. Fort bien; mais l'autre ſe deſſéche. » Oui, & à vue d'œil. Ce n'eſt donc pas le ſéjour » au lit qui en eſt cauſe; les deux jambes auroient » éprouvé le même effet. Cela eſt raiſonnable. Mais » à quoi donc l'attribuez-vous vous-même, M. Meſ- » mer, lui-dis-je? A des obſtructions, répond-il, qui » s'oppoſent à la diſtribution naturelle des humeurs » & des ſucs nourriciers. Des obſtructions! Je ne » ſerois pas étonné, en effet, d'en avoir, travail- » lant depuis l'âge de ſept ans; d'ailleurs, il y a

» déja long-tems qu'on m'a dit que j'en avois;
» mais *me portant bien*, je n'y ai fait aucune atten-
» tion.

» M. Mefmer m'offre enfuite le fecours de fon
» traitement, comme très-heureux contre les obf-
» tructions. Je m'en difpenfe honnêtement... Le
» lendemain mon ami me livre un nouveau combat;
» m'oblige de m'habiller & de m'emballer fous
» fon efcorte dans une brouette, ne pouvant monter
» en voiture. Je vais donc chez M. Mefmer, le
» foulier en pantoufle, la culotte lâche fur le ge-
» nou, & le vifage jaune comme un coing. Chacun
» eft étonné de me voir dans cet état. M. Mefmer
» me félicite de mon courage; & moi qui n'éprouve
» pendant cette féance, ni froid, ni chaud, ni émo-
» tion, ni commotion, de rire & de dire, *que me*
» *fera tout cela?* Mais le lendemain matin je puis
» chauffer mon foulier, mettre deux boutons à ma
» culotte à côté du genou; dans deux ou trois jours
» je n'ai plus de douleur, plus de foif.... Au bout
» de quinze jours, la bile eft en fufion comme de
» l'eau.... Bientôt mes pieds, glacés depuis vingt-
» cinq ans, font gonflés, moites, chauds; tous les
» calus, tous les cors aux pieds ont difparu; la
» peau eft rajeunie; j'ai des pieds de quinze ans.
» J'en fuis d'autant plus réjoui, que je ne m'y at-
» tendois pas.

» Tels font les effets du Magnétifme animal à mon

» égard; auſſi lui ſuis-je bien dévoué.... Quant à
» la théorie de M. Meſmer, elle eſt vaſte & ſu-
» blime; tenant à l'univers entier; & ce qui m'en
» plaît, ramenant, comme moi, tout à l'unité priſe
» dans la nature qu'il ne fait qu'imiter.... Il fau-
» droit avoir plus de tems que je n'en ai, pour
» faire voir qu'il n'exiſte réellement qu'une mala-
» die & qu'un remede; comment tout ce qu'on ap-
» pelle *maladies* en général, ne ſont que les ſymp-
» tômes & les indications d'un foie vicié, qu'il faut
» attaquer, ſi l'on veut rétablir la ſanté; comment
» la Médecine ordinaire prenant les trois quarts de
» ces maladies pour le mal réel, n'attaque qu'un
» phantôme, laiſſant toujours inſtant ce foyer qui
» ſe joue enfin de la Médecine aux dépens du mal-
» heureux malade... Je me propoſe, dès que j'aurai
» un inſtant à moi, de publier une brochure ſur
» mon rétabliſſement par M. Meſmer, & ſur ſa
» théorie. Je mets ſa découverte infiniment au-
» deſſus de celles que j'ai pu faire...

» Quant à moi & à pluſieurs autres qui avons
» été ſoulagés ou guéris par M. Meſmer, nous ou-
» vrons une ſuſcription pour qu'il nous enſeigne
» ſa théorie & ſa pratique. Il ſeroit digne d'une
» Académie comme la vôtre, & d'une ville comme
» Dijon, de nous envoyer un ou deux Médecins
» intelligens pour qu'ils profitaſſent de ce cours.
» Je ne ſçaurois trop vous y exhorter. Ceci eſt d'au-

» tant moins *intéreſſé*, que nous n'attendons point » cela pour commencer notre cours.... Ah! Mon- » ſieur, ſentez ce que c'eſt que de pouvoir donner » des forces à un malade, & votre cœur ſera en- » flammé; & vous ferez paſſer ce ſentiment à tous » nos illuſtres Confreres, auxquels je vous prie de » préſenter mes reſpects & mes vœux ». De Paris, le 28 Mai 1783, *ſigné* COURT DE GEBELIN.

On voit par cette Lettre, que M. Court de Gebelin étoit un des principaux recruteurs des cent louis, mais qu'il n'étoit nullement *intéreſſé*, comme il a ſoin d'en avertir M. Maret. Nous ignorons ſi la recrue s'eſt faite ſuivant ſes vœux à Dijon; mais nous ſommes bien sûrs, que lorſqu'on lui a dit, lors de ſa maladie, qu'il feroit très-bien, pour l'honneur du Magnétiſme, de quitter la Maiſon de M. Meſmer chez qui il logeoit, & chez lequel il eſt mort, il prétendit qu'il avoit droit d'y être & d'y reſter. M. Meſmer le fit ouvrir après ſa mort, pour prouver que ſa maladie étoit au-deſſus du pouvoir Magnétiſme. Les obſtructions dont il parle dans ſa lettre, ſe trouverent toutes mangées par le Magnétiſme animal, qui dévore tout.

Cependant, lorſqu'on vit que les recrues & la recette ſe faiſoient, que la choſe devenoit ſérieuſe & bonne, que des Auteurs, des Prédicans, des Moines, des gens de Qualité, des Financiers prônoient le Magnétiſme, venoient s'aſſeoir autour du baquet, ſe laiſſoient entortiller le corps avec une corde pour recevoir le fluide magnétique; que des perſonnes du premier rang, des gens de l'art venoient prendre des leçons du Magnétiſme: oh! alors on s'occupa ſérieuſement du ſoin de fonder la nouvelle religion.

Le Grand-Prêtre Meſmer, content de la ſoumiſſion des Croyans, ne paroiſſoit que par fois, laiſſoit échapper quelques mots, parloit d'un ton de prophete. Ses Co-aſſociés & intéreſſés lui avoient bien perſuadé qu'il étoit eſſentiel de dire, de tems en tems, quelques abſurdités qui ſeroient toujours priſes pour autant de vérités. « Ne voyez-vous pas, lui » diſoit-on, que le ſiécle de la raiſon ſe » paſſe, qu'on ne lit plus Bayle, Naudé; » que le regne de la ſottiſe prend le deſſus; » que celui de Voltaire, des Encyclopédiſtes

» tombe; qu'on se lasse enfin de tout, sur-» tout de raisonner froidement; qu'il faut » des jouissances plus vives, plus délicieuses, » du sublime, de l'incompréhensible, du sur-» naturel.

» Parcourez la surface de la terre, vous » la trouverez couverte du voile de la su-» perstition. L'esprit de l'homme n'est véri-» tablement subjugué que parce qu'il ne » comprend pas. L'imposture & l'audace, » voilà ce qui fait ses héros. Ne dites & » ne faites que ce qu'il y a de plus extraor-» dinaire, de plus ridicule même, de plus » absurde; *quò absurdiùs, eo meliùs*. Nous » connoissons les hommes & la nation ».

En conséquence, Mesmer leur donna l'histoire des cannes, celle du cadran, & celle de la lune (1), aliment ordinaire de la bêtise,

(1) L'histoire des Cannes est cette aventure passée chez Mesmer, qui fit accroire aux Adeptes, que la crise extraordinaire qu'éprouvoit Marguerite, dépendoit de deux cannes oubliées dans un coin. Il y avoit beaucoup de Croyans alors, & il y en a même encore.

Celle du Cadran est une aventure à-peu-près semblable

mais nécessaire pour nourrir le fanatisme naissant, & convenable à l'état actuel des choses. Il falloit encore jouer de la baguette, de certains instrumens; employer le sens mystique, des tableaux allégoriques. Tout cela fut mis en usage & à propos.

Mesmer étoit aussi docile aux leçons de ces inspirés, que Marguerite l'étoit aux siennes. Aussi, a-t-il joué très-bien son rôle. Mais s'il a rempli ses vues du côté des affaires bursales, il n'a pas également satisfait les malades, ni même ceux qui, sans maladie, passent leur vie à se repaître de chimeres. Il y a des pelotons entiers qui se sont retirés de chez lui, ne lui trouvant pas même le

---

pour expliquer la cause d'une crise de Marguerite qui avoit regardé au cadran qui est dans la cour de la maison qu'occupe M. Mesmer; il dit en confidence aux Adeptes, qu'il avoit magnétisé ce cadran, & que Marguerite n'avoit eu sa crise que parce qu'elle y avoit regardé. Il est certain qu'il y a un accord parfait entre le grand Mesmer & la petite Marguerite.

L'histoire de la Lune est la plus jolie. Il est au pouvoir de M. Mesmer de magnétiser cette planète, comme il l'assure dans ses leçons. Les vrais Adeptes seuls sont instruits de son moyen.

mérite d'imiter les grands charlatans; & on remarque que, dans ce moment, il n'y a que des ſots qui le ſuivent; la claſſe vraiment inſtruite l'a tout-à-fait abandonné. On a été révolté de toutes les inepties, de toutes les abſurdités qu'il débitoit.

En effet, cet homme avoit en main un principe qu'il n'a pas ſçu développer; ſous les yeux, des modeles qu'il n'a pas ſçu imiter. Son ſyſtême, comme on a vu, n'eſt qu'un aſſemblage informe de propoſitions vagues ou ridicules ſur un principe inconnu. On n'apperçoit ni enchaînement d'idées, ni ordre, ni clarté, ni méthode; toujours des énigmes, jamais une étincelle de génie. Son grand principe eſt l'obſcurité; d'obſcurités en obſcurités, on arrive à des réſultats abſurdes; de grandes cauſes & point d'effets. Au moins, parmi les viſionnaires, il y a eu quelques grands hommes, des extravagants d'un certain mérite. Paracelſe, Vanhelmont, Robert Flud, Wirdig, étoient dans ce cas. On trouve, chez celui-ci, un ordre, un enchaînement d'idées, un plan, une marche,

une liaiſon. C'eſt un autre Prométhée qui dérobe le feu du ciel, & le communique à tous les êtres; tout s'anime par le feu de ſon génie; les aſtres, les élémens, l'homme, la terre, les plantes, les eaux, les minéraux, tout, juſqu'aux ténébres, ſe trouve doué d'une ſorte d'intelligence & d'activité. Voilà un ſyſtême fait pour ſéduire. On aime à voir, dans le développement & le détail, comment ces eſprits régiſſeurs de l'univers, circulent, ſe meuvent, ſe choquent, s'évitent, donnent lieu, par leur rencontre, à de nouveaux corps, retournent à leur ſource, ou forment des maſſes, en deſſinent les formes, en épanouiſſent les couleurs, & les détruiſent enfin, par leur combat, pour ſe reproduire eux-mêmes, ſous d'autres formes, ſans jamais périr.

Le ſeul développement, la ſeule imitation d'un pareil ſyſtême, eût aſſuré du moins quelque gloire à ſon Auteur. En le ſuppoſant même extravagant; on aime encore le délire d'un fou lorſque ſes idées ont quelque choſe de piquant; mais on regrette toujours

le

le tems qu'on a perdu à lire des énigmes qui n'ont point de mot.

Tel est le phantôme de systême donné par M. Mesmer. Il a fait jouer la baguette, il est vrai, mais avec bien moins de dextérité que Bléton ; & sans la Compagnie qui a fait les fonds, & intrigué pour la souscription des cent louis, sans toutes les lettres écrites en Province, il n'auroit jamais trouvé dans Paris la mine d'or que ses Associés lui avoient indiquée.

Cependant, lorsque cette Compagnie vit que les recrues se faisoient, que la recette étoit abondante, elle se fit renforcer par des Enthousiastes; elle intéressa des Economistes, des Alchymistes, des hommes à chimeres, des gens endettés, des Convulsionnaires, des Moines, &c. Tous ces hommes, réunis en société, persuadèrent à Mesmer que sa doctrine n'avoit, ni assez d'étendue, ni assez d'application; qu'il en falloit faire un systême général de Physique, de Politique, d'Economie, de Morale, de Médecine, & même de Religion. Le bon Germain ne s'attendoit pas à de si beaux projets, à de si grandes vues. Sa

surprise fut extrême, lorsqu'on lui dit qu'on lui prouveroit que le Magnétisme étoit un moyen certain de maîtriser, les hommes, de captiver les femmes, de les enchaîner au secret, à la fidélité, de se les attacher par des liens magiques inconnus; que les enfans en seroient meilleurs; qu'il avoit en main, non-seulement un vrai Pactole, mais une source de vérités sublimes; que les races futures s'en ressentiroient; que le Magnétisme seroit un jour l'école des Mœurs, de la Physique, de la Médecine, de la Jurisprudence, de la Législation nationale & étrangere, enfin de la vraie Science & de la vraie Religion; qu'on étoit las d'être mené, gouverné, jugé, traité comme on l'étoit, soit en santé, soit en maladie; qu'il étoit temps enfin de secouer le joug, d'écraser ses tyrans; que le Magnétisme étoit le seul moyen d'opérer cette révolution; mais qu'elle ne pouvoit se faire que peu-à-peu, & à l'ombre du mystere; qu'il ne falloit point se rebuter par les difficultés, & qu'on étoit sûr de réussir.

M. Mesmer dit tout étonné: je ne de-

mande pas mieux, je vous laisse faire, je placerai mes cuviers, je jouerai de la baguette, de l'*harmonica*, du *forte-piano*, je tirerai de l'argent.

Il faut avoir encore, lui dit-on, une autre politique; c'est celle d'être en guerre avec un rival foible, mais digne de vous. Vous êtes Médecin, vous devez en conserver le caractère; il faut prendre pour devise: *Medicam rem prisci non damnabant, sed artem.* Ne la perdez jamais de vue. Jean-Jacques l'a habillée à sa façon & l'a accréditée. Il faut écraser les Médecins. Le P. Hervier a fait une sottise, & une grande école à Bordeaux, d'avoir lutté contre un insigne Empyrique, le Comte de Cagliostro. Il falloit le faire chasser de cette ville, sans daigner le traiter comme un rival; c'est illustrer les Charlatans, & se dégrader aux yeux du public, que de se compromettre avec eux. Cette dispute a fait naître l'idée d'une comparaison humiliante; elle a rappellé que de grands Seigneurs avoient autrefois tenu la spatule de Cagliostro à Strasbourg. Si de

grands Seigneurs ont gardé nos cuviers ; si des Princes les ont visités, il ne faut pas que l'idée d'une charlatanerie ordinaire & basse, vienne à l'esprit. Nous avons mille moyens de persuader que nous ne ressemblons point aux Charlatans ordinaires, & que nos cuviers sont des baquets mystérieux & nécessaires pour les grandes opérations du Magnétisme. Vous ne devez ici lutter que contre Deslon, contre les Facultés, les Académies, & surtout contre tous les Médecins qui se serviront de baquets. Il faudra désavouer un jour tout ce qu'a dit ce Pere Hervier, excepté vos Propositions, & tâcher de le perdre, puisque outre sa premiere gaucherie, il a eu le projet ridicule d'unir la Médecine au Sacerdoce. La Noblesse, les Militaires, les Economistes, ne sympathisent pas, en général, avec des Prêtres, des Moines ; & d'ailleurs c'est une très-mauvaise tête que ce Pere Hervier ; il est prouvé qu'il n'a jamais été malade.

Voilà ce qui a été dit parmi les Adeptes. Mesmer docile à tout, a publié en confé-

quence des écrits contre les Médecins, contre les Académies, contre Deflon; a menacé même d'attaquer celui-ci juridiquement.

D'après fes principes, comme on a vu, pour opérer la guérifon des maladies, il faut un appareil impofant, de fortes fecouffes, de grandes révolutions, des crifes extraordinaires. Gaffner ne guériffoit pas autrement. Lorfqu'un malade en éprouve de femblables, on eft prefque toujours sûr de réuffir.

Mais qu'ont enfin produit ces fortes fecouffes, ces grandes révolutions? Ont-elles opéré quelque bien, quelqu'effet falutaire? Les intéreffés ont dit, oui; le public a dit, non.

En effet, fans parler de ce qui s'eft paffé à Vienne ou dans les bourgades obfcures d'Allemagne; fans parler de M. d'Oftervald qui eft mort des fuites de fa maladie; des demoifelles Zwelpherine & Paradis, qui font toujours aveugles; qu'on examine les cures que M. Mefmer a faites à Paris; il n'y en a peut-être pas une feule qu'on puiffe citer.

Les vaporeux de cette Capitale ſont preſque toujours guéris dans les trois ou quatre premieres ſemaines par le nouveau venu ; on ne met point de bornes à l'enthouſiaſme. C'eſt peut-être cet enthouſiaſme, cette exaltation d'eſprit & d'idées, qui opere chez eux quelquefois des révolutions heureuſes. L'un dit : cet homme m'a rendu ma tête. Un autre, il m'a rendu l'uſage de mes jambes que j'avois entiérement perdu ; il m'a remis, dit un autre, ma poitrine qui étoit délabrée. Que garderez-vous pour celui qui va venir, M. Gerbier (1) ? Combien de fois avez-vous été antidoté, guéri, empoiſonné, reſſuſcité tour-à-tour par des Charlatans ? Il vous faut une bien longue expérience pour vous corriger. L'un vous a rendu, dites-vous, votre tête, l'autre votre poitrine, l'autre l'uſage de vos membres, l'autre votre eſtomac. Vous n'avez donc plus rien à donner à celui qui va venir ? Cependant, s'il s'en préſente un demain, je gage que vous aurez

(1) Avoçat célébre.

encore quelque partie foible à reconforter. Soyez de bonne foi, M. Gerbier! c'eſt une vraie maladie que celle d'avoir beſoin des Charlatans.

Et vous, Madame la Marquiſe, quelle eſt votre maladie? La nature, répond cette intéreſſante perſonne, me fit jolie; je ſuis encore jeune; j'ai du bien, je n'ai rien à faire. Quand je fais des enfans, je les envoie à la campagne; une Nourrice en a ſoin; je les donne enſuite à une Bonne qui les garde. Je n'ai nulle occupation; mes Femmes-de-chambre font tout. Le Marquis eſt toujours abſent, malade, ou mauſſade. Que voulez-vous que je devienne? Je meurs d'ennui; la migraine me pourſuit par-tout; j'aimerois mieux être morte. Je n'ai d'autre reſſource que de me faire magnétiſer. Mais, Madame, encore une fois, quelle eſt votre maladie? Eh! Docteur, n'eſt-ce pas-là la plus affreuſe de toutes les maladies, que ma poſition? Et d'ailleurs, ai-je quelque choſe de mieux à faire que d'être malade? Du moins on vous regarde; vous fixez l'attention, les yeux, l'intérêt. On dit

qu'on magnétise supérieurement chez M. Mesmer, que toute la Noblesse s'y rend; croyez-vous que j'aie envie de m'enterrer vivante, quand tout le monde y court? Non, Docteur, vous avez beau dire, je sens que j'ai besoin du Magnétisme animal.

Telles sont les vaches à lait, que les Charlatans sont toujours sûrs de trouver à Paris.

Voilà donc tous nos vaporeux, toutes nos vaporeuses, qui se donnent rendez-vous chez Mesmer. Les malades imaginaires y en attirent d'autres. Malheureusement la premiere fournée, qui fût celle de Creteil, ne fut pas guérie; par conséquent relâche au théâtre pour un tems. On recommence; succès incertain, douteux. Il faut se retourner, intriguer, voir encore, placer des baquets, prendre des pensionnaires, des borgnes, des boiteux, des atrophiés, des bossus, des aveugles; promettre guérison à tous. En attendant, on gagne du tems & de l'argent. Il y auroit bien du malheur si dans le nombre quelqu'un ne se trouvoit pas mieux. Cependant, il se passe un an, deux ans; rien de bien clair encore;

enfin on publie un livre de miracles, de cures incroyables; on les révoque toutes en doute. M. Rouſſel de Vauzeſme préſente un Mémoire à la Faculté, dans lequel il prouve que l'ouvrage de M. Deſlon eſt un tiſſu de menſonges & de charlatanerie (1). Nouveaux efforts, nouveaux expédiens. On intrigue, on cabale, nouvel engouement dans le public. En attendant, on fait un voyage à Spa; Madame de Fleury y perd la vue & devient paralytique. Madame de Chaulnes meurt; nouvelle criſe, nouvel embarras: il faut ſe faire renforcer, dire du mal des Médecins, écrire contre la ſaignée, contre tous les mé-

(1) On oſoit avancer, dans ce livre de M. Deſlon, où perſonne n'étoit nommé, mais où quelques perſonnages étoient clairement déſignés, que tous les ſujets étoient guéris. On y faiſoit entendre, par exemple, que M. C***, étoit guéri, tandis qu'il ſuivoit encore le traitement magnétique. On en diſoit autant de M. Bourlet, qu'on a vu venir enſuite au traitement de M. Deſlon. M. de S. Lubin étoit mourant, lorſqu'on annonçoit une guériſon radicale. La Demoiſelle L... qu'on diſoit guérie de même, en 1780, ne l'étoit pas en 1781; *voyez* Précis hiſtorique, *pag.* 56. Mais les menſonges les plus avérés ne ſont jamais punis. Il y a des gens même qui ne peuvent ſe ſignalent que par ce moyen.

dicamens ordinaires ; dire qu'il n'y a qu'une maladie, une ſeule méthode; & que c'eſt celle de M. Meſmer. Mais quel coup pour le Magnétiſme! On apprend que M. Cochin, que la femme du Directeur de la Manufacture des Glaces, Madame de Nauroy, M. Monginot le fils, l'eſpérance de ſa famille, viennent de mourir dûment magnétiſés. Mademoiſelle de Courcelles, M. Leſchevin, Madame de la Breteche, ſont dans le même cas. Dans le même tems, on écrit de Vienne en Autriche, que toutes ces belles cures publiées avec tant d'emphaſe, par M. Meſmer ou M. le Roux, ne ſont rien moins que réelles ; que M. d'Oſtervald vient de mourir des ſuites de ſa maladie ; que les Demoiſelles Zwelphérine & Paradis ſont toujours aveugles. N'importe, il ne faut pas ſe décourager. Nouveaux efforts, nouvelle intrigue. Mais, hélas! nouvelles victimes. M. de Bourzeis, Médecin, publie toutes les circonſtances de la maladie & de la fin de M. de Ruzay, attaqué d'une hydropiſie de poitrine, & que M. Meſmer faiſoit ſaigner, baigner, &

magnétisoit, après l'avoir brouillé avec son Médecin, qui étoit son ami, mais auquel la porte fut défendue, parce qu'il avoit osé proposer à M. Mesmer, qui en répondoit corps pour corps, une infusion d'hysope; (*Voy. Lettre de M. Bourzeis, Médecin*).

Cependant, Madame la Marquise de la Sourdiere, qui ignore tous ces événemens, vient implorer le secours de M. Mesmer. Je vois à ses genoux, cette Dame éplorée, lui dire, M. Mesmer! Vous qui avez le don des miracles, pourriez-vous rendre à l'Etat un patriote, à la Société un citoyen, à une Famille en larmes un époux, un pere, un ami; à moi un oncle qui fait toute ma consolation? Venez, on n'attend que vous. Il arrive, il examine, tout le monde est en suspends; il prononce: M. votre oncle, Madame, va tomber dans une affreuse agonie qui durera au moins trois jours; j'en juge par sa forte constitution; il va éprouver des douleurs inouies, & ne succombera, qu'après un long combat. Ne pourriez-vous pas les lui épargner, ces douleurs, dit Madame de la Sourdiere, & prolonger

ſa vie, quand ce ne ſeroit que de quelques jours? Oui, Madame, & je vais commencer; mais retirez-vous. Non, je ne puis abandonner, mon oncle. Eh bien, Madame, je procéde, ce doigt ſuffit. De haut en bas, de bas en haut, ne ſentez-vous rien, Monſieur? On entend tout à coup un bruit à la glotte. Qu'eſt-ce donc, Monſieur? Qu'ai-je entendu, dit la Marquiſe effrayée? Mon oncle! mon cher oncle! il ne parle plus! Quoi, M. Meſmer, ſeroit-il vrai? Madame, je ne vous ai point trompée: je ne vous ai pas promis guériſon; Monſieur votre oncle devoit mourir, je lui ai épargné toutes les horreurs de l'agonie, vous devez être contente; il ne ſouffrira plus.

Cependant, la conſternation eſt chez tous les aſſociés. Comment empêcher Madame de la Sourdiere de conter cette aventure à tout Paris? N'importe; tout le monde ſe trompe, dira-t-on; & d'ailleurs Meſmer ne peut pas reſſuſciter les morts. Il faut toujours magnétiſer, écrire en Province, faire des livres contre les Médecins, crier à la calomnie, à la jalouſie, à la perſécution.

En attendant, les promeſſes faites d'un autre côté, ne ſe réaliſent point; Madame de Berny, qu'on diſoit guérie, ne l'eſt point; Madame de la Corée, bercée d'eſpérances, eſt dans le même cas; on diſpute ſur leurs maladies; enfin elles meurent. M. Bourgade, qui ſe flattoit de même, qui reſpiroit journellement le fluide magnétique, qu'eſt-il devenu? Hélas! tout le monde le ſait. Et vous, M. de Lange, M. le Chevalier de la Jonquiere, qui aviez reſpiré ſi long-tems ce merveilleux fluide, que devenez-vous? Les tems ſont bien changés; les miracles ſont ſuſpendus; c'en eſt fait; il n'y a plus de reſſource; mais qui eſt-ce qui ſaura votre mort? A peine étiez-vous connus. Et vous, Madame la Comteſſe Deſeſſarts, qui aviez fait connoiſſance au baquet avec une Bourgeoiſe, cette pauvre Madame Leblanc, femme d'un Huiſſier-Priſeur, à laquelle vous vous intéreſſiez tant! Je viens de recevoir ſon billet d'enterrement. Si vous vivez encore, jettez quelques fleurs ſur ſa tombe; elle le méritoit; mais Dieux! quelle nouvelle! j'apprends que vous êtes morte auſſi!

Ah, cruel Charlatanisme! rien ne peut donc te toucher, te rassasier? Ni les charmes de la jeunesse, ni les pleurs, ni les prieres, ni les vertus, ni les richesses! Tu absorbes, tu dévores tout, même tes meilleurs amis. Cet ami si cher, qui s'étoit sacrifié pour toi, ce Court de Gebelin, qui avoit tant de droits à ton amitié, à ta générosité, tu veux le chasser de ton temple! Ses derniers sentimens sont ceux du désespoir; je le vois qui te tend les bras, qui te demande des secours; tu le laisse mourir, & tu le fais ouvrir! Obstructions, disois-tu, obstructions: on l'ouvre; il n'y a point d'obstructions. Et cette pauvre Madame de Fleury, qui étoit devenue aveugle & paralytique entre tes mains, qu'est-elle devenue? Elle est donc morte aussi: il faut la faire ouvrir. Mesmer est sorcier; écoutez, il prononce: *rate obstruée, fleuve de pus*. Quel homme! on l'ouvre cette pauvre Marquise; la rate n'est point obstruée, il n'y a point de pus. Mais, Dieux! quelle est donc cette fatalité pour le Magnétisme; on n'entend parler que de morts. Voilà encore Mademoiselle Busson, qui vient

de mourir, & qu'on va ouvrir. Quelle ſcience étonnante que celle du Magnétiſme! quel devin, quel Médecin que ce Monſieur Meſmer! Il laiſſe tout mourir. La ſalle au grand baquet eſt donc la ſalle des morts. Quelle école, grands Dieux! c'eſt M. Laribaux qui fait les ouvertures. C'eſt M. Mittié, c'eſt M. la Genevrière qui ſignent, qui conſtatent les faits; c'eſt M. Orelut. Tous les Adeptes aſſiſtent aux ouvertures.

Mais ne peut-on pas répondre à tous ces faits? Tous les malades ne ſont pas morts. Madame la Marquiſe de Lizy, Madame Etienne, Madame Landay vivent encore. Cela eſt vrai; mais quel état! Laſſées d'un traitement long, qui ne produiſoit aucun effet, ou qui laiſſoit aggraver le mal, elles ont quitté le Magnétiſme pour avoir de vrais ſecours & du ſoulagement. Elles vivent encore. Qu'on les conſulte; il en eſt tems.

Ne peut-on pas citer encore, ajoute-t-on, les cures rapportées dans un ouvrage de 229

pages *in*-8°, qui a pour titre : *Précis hiſtorique des faits relatifs au Magnétiſme animal.* On y trouve l'hiſtoire de quatre malades, qui ſont M. le Baron d'Andelau, M. Verdun, Mlle Berlancourt, & M. le Chevalier de Cruſſol, qui ſont le fondement des cures authentiques entrepriſes par M. Meſmer, ſous les yeux de pluſieurs Médecins de la Faculté.

Le ſujet de la premiere obſervation, M. le Baron d'Andelau, étoit fréquemment tourmenté d'attaques d'aſthme. M. Meſmer dit, dans ſon Précis, p. 95, qu'il dirigea une verge de fer ſur ſa poitrine, & lui ôta la reſpiration. On ne dit pas que M. le Baron d'Andelau ait été guéri de ſon aſthme ; nous apprenons, dans ce moment, qu'il eſt fort mal, & qu'il a un baquet dans ſa chambre.

Le ſujet de la ſeconde expérience, M. Verdun, homme d'affaires de Madame de Petineau, étoit, ſelon M. Meſmer, ſujet à des maladies nerveuſes, qui commençoient par inflammation ; (ici ce n'eſt pas une inflammation imaginaire, mais réelle). La direction de

ſon

ſon fer lui occaſionna un tremblement, ſueur au viſage, &c. Il n'eſt pas queſtion de guériſon (Voy. ibid. p. 96).

Mlle Berlancourt, perſonne âgée de vingt-ſept ans, qui fait le ſujet de la troiſieme expérience (p. 96), & ſur laquelle M. Meſmer dit qu'il dirigea ſon fer en différentes parties du corps, étoit hémiplégique, devenoit aveugle par accès, & avoit une douleur au front. On voit une relation de ſa maladie, dans laquelle on trouve une atteſtation ſignée de cinquante-huit témoins, parmi leſquels il y a treize Officiers ou Gardes du Roi (1), qui atteſtent qu'en 1781, cette Demoiſelle étoit beaucoup mieux. On y voit, de plus, que MM. Meſmer, Deſlon & Didier lui ont fait prendre des bains, de la crême de tartre, de la limonade, & l'ont purgée pluſieurs fois avec de la manne. On y trouve encore, que Mlle Berlancourt parle très-bien latin (voy. pag. 13), depuis qu'elle a été magnétiſée.

(1) *Voyez* Lettre de M. Fournier Michel, Tréſorier de France à M. Meſmer, ſur la maladie de Mlle. Berlancourt de Beauvais, *in*-4°, 1781.

Enfin, on voit, page 97, du Précis hiſtorique, qu'elle n'eſt pas guérie. Ainſi, en dépouillant cette obſervation de tout le merveilleux dont on a voulu l'embellir, il ſe trouve que Mlle Berlancourt, attaquée d'une hyſtéricie, de mouvemens ſpaſmodiques, de gonflemens au bas-ventre, ſur-tout aux ovaires, que M. Meſmer prenoit pour une obſtruction à la rate, & d'engourdiſſement dans les membres, s'eſt trouvée mieux par le changement d'air, par l'uſage des bains, de la crême de tartre, & ſur-tout de la manne, &c. & qu'elle n'eſt pas encore guérie.

Le ſujet de la quatrieme expérience, eſt M. le Chevalier de Cruſſol, ſujet à des incommodités habituelles, à des maux de tête de douze & quinze jours. M. Meſmer dit que l'ayant touché, il lui fit préſent d'un violent mal de tête, mais qu'il le lui ôta avant qu'il ſortît de chez lui. (Voy. ibid. p. 98). Il n'eſt pas queſtion, non plus, de guériſon.

Mais, ſi aucun des ſujets dont M. Meſmer rapporte l'hiſtoire, n'eſt pas encore guéri; quels ſont donc ceux qui ont cet avantage? M. le

Marquis de Puységur assure que c'est le fils de M. Kornmann, Banquier. Il faut le croire. Cet enfant âgé de deux ans, avoit des taies, une humeur aux yeux; M. Mesmer jugea qu'il avoit des obstructions. Il étoit aigre, acariâtre avant le traitement; aujourd'hui ses mouvemens sont vifs, précis & gracieux (1).

Il y a encore, dit-on, M. Neveu, Architecte Juré Expert, rue de Tournon, dont on ne peut pas contester la cure par le Magnétisme. Voici le détail de sa maladie.

Cet Architecte, âgé d'une cinquantaine d'années, tombe en apoplexie & paralysie, au mois d'Avril 1784. On lui administre les secours ordinaires (M. Maloët étoit son Médecin), & on parvient à le sauver de l'apoplexie. La paralysie reste; (c'étoit dans un moment où le public étoit engoué de M. Mesmer). On le fait appeller. M. Neveu avoit alors plusieurs grains de tartre stibié

(1) *Voyez* Détail des Cures opérées à Buzancy près Soissons, par le Magnétisme animal, Soissons. 1781.

dans le corps, qui n'avoient pas produit leur effet. On lui avoit encore donné du vin émétique qui n'avoit point opéré. M. Meſmer arrive & magnétiſe, en préſence de plusieurs perſonnes. Après s'être informé de tout, il prédit une évacuation prochaine, ou pour le lendemain. Cette évacuation eut lieu dans la nuit. Le lendemain, M. Meſmer voyant que ſes prophéties ſe réaliſoient, en fait une autre ſemblable, mais qui ne ſe réaliſe point. Voyant que la nature n'obéiſſoit plus à ſes ordres, il ſe retourne, ordonne ſecrètement du petit-lait émétiſé, prédit des évacuations, & magnétiſe. Enfin, s'appercevant que les choſes étoient toujours de même, qu'il n'étoit pas poſſible de donner des criſes, ni de faire des prophéties juſtes ſur les évacuations, ſans faire prendre l'émétique, il quitte le malade, en ſe faiſant remplacer par un nommé M. Laribaux, Chirurgien, qui depuis plus d'un mois, bourre ce pauvre M. Neveu de purgatifs, d'émétique & d'apozèmes, ſans qu'il y ait du mieux. Ce bon Architecte, voyant que les magnétiſa;

tions ne signifioient rien, n'a plus voulu de toutes ces singeries qu'on faisoit autour de lui, & s'est résigné à prendre les purgatifs, à condition qu'on ne le magnétiseroit plus. Depuis deux mois, M. Becqueret, Apothicaire, rue de Condé, lui a fourni cinq médecines. Mad. Neveu auroit bien dû en faire mention, dans la lettre imprimée qu'elle a publiée. Du reste, ce pauvre M. Neveu est toujours dans le même état.

Ainsi, sur sept à huit mille malades que l'enthousiasme a portés chez M. Mesmer, nous ne voyons que le Pere Gerard, qui se plaignoit de grandes chaleurs à la tête; le P. Hervier, qui n'a jamais été malade; le fils de M. Kornmann, qui a aujourd'hui des mouvemens vifs & gracieux, & les Paysans qui ont fait la chaîne à Buzancy, autour de l'arbre magnétisé, qui soient guéris. Encore, faut-il rayer ceux de Buzancy; ce grand miracle n'étant pas l'ouvrage de M. Mesmer. Tous les autres sont morts, ou déserteurs, ou apostats du Magnétisme.

Cependant, ce M. Mesmer doit être un grand

homme, M. Bergaſſe l'a dit. Perſonne avant lui, n'avoit penſé à ce Magnétiſme animal. Jamais on n'a offert à la curioſité humaine une découverte auſſi étonnante. Parce que Mad. de la Porte, par exemple, fait une fauſſe-couche chez M. Meſmer, tandis qu'on la magnétiſe, s'enſuit-il, dira-t-on, que ce ſoit l'effet du Magnétiſme? N'y a-t-il pas dix grands Seigneurs, au moins, qui vous diront que M. Meſmer eſt un grand Médecin; qu'il connoît bien la nature. Au ſurplus, tous ces accidens ſont ignorés dans le fond des Provinces, & rien ne doit empêcher de dire que jamais le Magnétiſme n'a eu des ſuccès auſſi brillans. Cela attire toujours quelque Médecin, qui vient de loin lui apporter ſes cent louis.

Mais, M. Meſmer, je n'en ai que cinquante, dit un Provincial nouvellement arrivé! De grace, de Confrere à Confrere, il me ſemble que vous pourriez bien en rabattre quelques-uns. Conſidérez qu'Hippocrate ne prenoit rien, qu'il ne vendoit pas ſa doctrine. Je vous promets de faire un livre ſur le Magnétiſme,

dans lequel je dirai que vous êtes plus grand qu'Hippocrate. Je ne peux pas, dit M. Mesmer, en rabattre une obole, mon cher Confrere; & en conscience, cela n'est pas cher.

Voilà donc le fruit de ta doctrine, illustre Magnétisme! Toi qui dois guérir cancer, surdité, cécité, vapeurs, folie, tremblemens, goutte sereine, polypes, paralysie, phrénesie, hydropisie! Tu n'exceptes de ta cathégorie que les maux vénériens. Pourquoi as-tu donc laissé mourir M. Buffon d'un polype, & Madame Poissonnier d'un cancer, elle qui avoit été choisie pour être la nourrice d'un Prince? Il n'y avoit pas-là le moindre soupçon de maladie vénérienne. Comment t'accordes-tu avec toi-même? Quel faux-fuyant! quel nouveau genre d'excuse! Qu'elle porte de derriere!.... Oh! Sacrobosco, Campanella, Santabarenus, Robert, vous Sabour & Gadour, Pompona, Trois-Échelles, Cypriot, Zabulon, Carintof, Recanath, & Gassner! Vous tous, illustres Thaumaturges & Magiciens, Cabalistes, qui avez connu l'art des

enchantemens, celui d'exorciser, d'ensorceler, d'évoquer les démons, les farfadets, avez-vous jamais eu une pareille science ? Hélas ! vous n'avez pas eu tant de gloire, il est vrai, ni tant de richesses ; aussi n'avez-vous trompé personne. Votre magie étoit simple. Dans vos erreurs, vous aviez encore une sorte de honte, de modestie, de retenue. Vous ne mettiez point à contribution vos Confreres, les malades, & ceux qui se portoient bien ; vous ne connoissiez pas un pareil négoce. Vous ne faisiez pas ouvrir vos amis, après les avoir laissé mourir sans secours. Vous n'aviez pas seulement l'idée de l'astuce, de l'avidité, de l'hypocrisie, de l'inhumanité qui caractérisent le nouveau faiseur de miracles. Les tems sont bien changés.

Adieu, Mesmer, je te laisse dans ton école avec tous tes morts ; cela est trop affligeant ; il faut d'autres objets.

QUATRIEME PARTIE.

Faits analogues aux résultats du Magnétisme animal.

MANIPULATIONS, GESTICULATIONS.

ON a déja vu que M. Mesmer faisoit tantôt danser ses malades, en leur annonçant que leur veine d'or s'ouvriroit, tantôt les mettoit dans des postures de supplians, leur faisoit des signes avec la baguette, avec un morceau de fer, employoit des manipulations; les Magiciens ne s'y sont jamais pris autrement. Dans la magie noire, lorsqu'il étoit question d'exorciser quelqu'un, ou d'évoquer le diable, il y avoit toujours quelque cérémonie à-peu-près semblable. Quant aux attouchemens, aux manipulations plus directes, on sait que plusieurs Thaumaturges ont été dans l'usage d'imposer les mains.

Mais les plus fameux manipulateurs gué-

rissans dont l'histoire fasse mention, sont les *Salmadores* & les *Saludadores*, en Espagne, dont Victoria & Crucius ont recueilli les miracles & ont fait l'histoire. Ils ont la vertu de guérir les maladies, non-seulement par leurs prieres ou oraisons, mais en faisant des gesticulations, en soufflant dans la bouche des malades, en leur crachant même au visage, lorsque la maladie est trop rebelle. Mais, pour jouir de tous ces privileges, pour être *Saludador* en regle, il faut être de la famille de Sainte Catherine, & être né en Mars ou en Avril (1). Pour connoître si quelqu'un est un vrai Saludador, en Espagne, on le fait passer par l'épreuve du feu; pour cela on l'enferme dans un four bien chaud; s'il est de la famille de Sainte Catherine, il en sort sain & sauf; mais s'il n'en est pas, il joue gros jeu. On en a vu qui ont été ainsi cruellement rôtis (2). On voit par-là que ces sortes de pantomimes ne sont pas toujours comiques.

(1) Voyez DELRIO *magicæ disquisitiones.*
(2) *VAIR*, *de fascino*, *lib. 2. cap. 2.*

Après les Saludadores d'Eſpagne, un des plus fameux guériſſeurs par attouchement dont l'hiſtoire faſſe mention, eſt ce fâmeux Irlandois, *Valentike Greatrake*, que nous connoiſſons mieux, ſous le nom de *Valentin Greterick*.

Notice ſur Valentin Greterik.

Greterick étoit un homme d'aſſez bonne maiſon, qui avoit été Lieutenant d'une Compagnie, pendant la guerre d'Irlande. Il nous a appris lui-même, dans le précis qu'il a donné de ſa vie (1), que dès l'année 1662, il eut une révélation qui lui apprit qu'il avoit le don de guérir les écrouelles. Cette révélation fit un tel effet ſur lui, qu'il toucha pluſieurs perſonnes & les guérit. Trois années après, la fievre étant devenue épidémique dans ſa Province, une ſeconde révélation lui perſuada qu'il pouvoit auſſi la guérir. Il en fit l'eſſai, & il nous aſſure qu'il guérit tous ceux qui lui furent préſentés. Enfin, au mois d'Avril

(1) *Account of his great and ſtrange cures. London* 1666. in-4°.

1665, une autre espece d'inspiration lui suggéra qu'il avoit le don de guérir les plaies & les ulcères; & l'expérience, dit-il encore, fit voir qu'il ne s'étoit pas trompé; il trouva même qu'il guérissoit les convulsions, l'hydropisie & plusieurs autres maladies. On venoit à lui de toutes parts, & sa réputation s'accrut si fort, que le Clergé lui défendit de se mêler davantage de ces sortes de guérisons.

Il passa, la même année, en Angleterre, à la sollicitation d'une Dame malade; & à mesure qu'il s'avançoit dans les Provinces, les Magistrats des Villes & des Bourgs où il passoit, le prioient de venir guérir leurs malades. Le Roi en étant informé, lui fit ordonner par le Comte d'Attington, Secrétaire d'État, de se rendre à White-Hall. La Cour ne fut pas trop persuadée de son pouvoir miraculeux, mais elle ne lui défendit pas de se produire. Il ne faisoit autre chose que toucher les malades. Les douleurs de goutte, de rhumatisme, les convulsions étoient chassées par cet attouchement, d'une partie à un autre, jusqu'aux dernieres extrémités du

corps, après quoi, elles disparoissoient entiérement. Ce *Toucheur*, car c'est ainsi qu'on l'appelloit, trouva les esprits si généralement prévenus en sa faveur, que les malades venoient en foule lui demander leur guérison, & la plupart s'en retournoient, persuadés de l'avoir obtenue. Le Duc de Buckingham, lui-même, qui d'ailleurs n'étoit rien moins que superstitieux, ayant une douleur à l'épaule, voulut être touché par Greterick. Saint-Evremond, qui étoit alors à Londres, nous dit, dans sa Piéce intitulée, *le Prophete Irlandois*, que quelques personnes ayant prié M. de Cominges, alors Ambassadeur de France en Angleterre, de le faire venir chez lui pour voir quelqu'un de ses miracles; la foule des infirmes & des curieux fut si grande à son Hôtel, qu'on eut beaucoup de peine à contenir le monde & à régler les rangs.

Sa contenance étoit grave, mais simple, & n'avoit rien d'emprunté. Il rapportoit toutes les maladies aux esprits malins, & tous les malades, pour lui, étoient autant de possédés. Le premier qu'on lui présenta étoit un homme

accablé de goutte & de douleurs de rhumatisme. Ce que voyant, le faiseur de miracles dit : *J'ai vu de cette sorte d'esprits en Irlande, il y a long-tems. Ce sont des esprits aquatiques, qui apportent des froidures, & excitent des débordemens d'humeurs en ces pauvres corps. Esprit malin*, dit-il, *qui as quitté le séjour des eaux pour venir affliger ce corps, je t'ordonne de quitter ta nouvelle demeure, & de t'en retourner à ton ancienne habitation.* Cela dit, le malade se retira; il en vint un autre qui se disoit tourmenté de vapeurs mélancoliques, hypocondriaques: *esprit aërien*, dit l'Irlandois, *retourne dans l'air; exerce ton métier pour les tempêtes, & n'excite plus de vents dans ce triste & malheureux corps.*

Ce malade fit place à un troisieme qui, suivant le Prophete, n'étoit tourmenté que par un simple lutin, incapable de tenir un moment à sa parole. Il fit un souris à l'assemblée, en disant : *cette sorte d'esprit afflige peu souvent, & divertit presque toujours.* A l'entendre, il n'ignoroit rien en matiere d'esprits; il savoit leur nombre, leur rang, leurs emplois, & se vantoit d'entendre beaucoup mieux

les intrigues des démons que celles des hommes. Aussi-tôt que les malades le regardoient ou qu'ils entendoient sa voix, ils tomboient par terre ou dans de violentes agitations. Il les guérissoit comme les autres, en les touchant. Il parvint à la plus grande réputation en peu de tems. Il y eut même un Médecin Anglois, *Henri Stubbe*, qui publia ses cures miraculeuses. Dans l'écrit qu'il fit lui-même, on trouvoit un grand nombre de certificats signés par des personnes d'une probité reconnue, & entr'autres par le célebre Bayle & par Wilkins, Curwost, Patrik, fameux Théologiens, qui attestoient la vérité des guérisons extraordinaires qu'il avoit faites.

Cependant, il ne put pas persuader tout le monde de la réalité de son don miraculeux. On écrivit violemment contre lui; David Bryde (1), sur-tout, publia l'examen de ses miracles. Sa réputation se soutenoit néanmoins; d'Aubigny même, qui étoit alors à Londres avec Saint-Evremond, étoit pour

(1) David Bryde *Wonders no miracles or Greatrakes healing examined. London.* 1666. in-8°.

lui, lorsqu'une aventure à laquelle il ne s'attendoit pas, servit à le faire connoître & le démasquer entiérement.

Un homme & une femme mariés ensemble, vinrent chercher du secours dans sa vertu, contre un esprit de discorde, disoient-ils, qui troubloit leur ménage & y portoit toujours la division. C'étoit un Gentilhomme de quarante-cinq ans, dont la femme, assez bien faite, en avoit environ trente-cinq. Elle voulut parler la premiere. « J'ai un mari, dit-» elle, le plus honnête homme du monde, » à qui je donne mille chagrins, & qui ne » m'en donne pas moins à son tour. Mon » intention est de bien vivre avec lui, & » cela seroit, si un mauvais esprit dont je » me sens saisie, ne me rendoit insuppor-» table, & ne me donnoit les plus vio-» lentes agitations. Lorsqu'elles ont cessé, » je reviens à ma douceur naturelle, & je » n'oublie rien pour plaire à mon époux; » mais son démon le tourmente à son tour, » lorsque le mien me laisse; & ce mari, qui » a tant de patience pour mes transports,

» n'a que de la fureur pour ma raiſon. Là, » ſe tut la dame, en apparence aſſez ſincere, » & le mari reprit ainſi :

» Quelque ſujet que j'aie de me plaindre » du diable de ma femme, je dois avouer » qu'il eſt ſincere, & qu'il vient de dire la » vérité. Lorſqu'il a fini, le mien commence » ſon train. Ainſi, notre vie ſe paſſe à faire » le mal & à l'endurer. Voilà nos tourmens; » s'il y a du remede, je vous prie de nous le » donner. La cure d'un mal auſſi étrange » que le nôtre, ne ſera pas celle qui vous » fera le moins d'honneur ».

Ce ne ſont ici ni lutins ni farfadets, dit le Prophete Irlandois; *ce ſont des eſprits du premier ordre de la légion de Lucifer, démons orgueilleux, grands ennemis de l'obéiſſance, & fort difficiles à chaſſer.* Alors, il demanda la permiſſion à l'aſſemblée de ſe retirer dans un cabinet pour y conſulter ſes livres, car il avoit beſoin de paroles extraordinaires, & d'une formule un peu forte. Il en trouva une, dit il, capable de confondre tous les diables de l'enfer. Le premier effet de la conjuration

ſe fit ſur lui-même; car ſes yeux rouloient dans ſa tête d'une maniere violente, & il faiſoit des grimaces & des contorſions horribles. Après avoir tourné ſes yeux de toutes parts, il les fixa ſur ces bonnes gens, & les ayant frappés tous deux d'une baguette qui ne devoit pas être ſans vertu : *Allez, démons*, dit-il, *allez, eſprits de diſſention, exercer la diſcorde dans l'enfer, & laiſſez rétablir par votre départ l'heureuſe union que vous avez troublée! Et vous, mes amis*, en s'adreſſant aux époux, *allez goûter avec joie le repos dont vous êtes privés depuis long-tems.*

Les démons expédiés, le bon Irlandois ſe retira; tout le monde ſortit, & nos bonnes gens retournèrent à leur logis, avec une ſatisfaction plus merveilleuſe que le prodige fait en leur faveur. Mais elle fut de courte durée. Sur le mot *d'obéiſſance*, lâché imprudemment par le mari, il y eut une nouvelle ſcène qui lui fit faire des réflexions ſur leur malheur, & leur perſuada qu'ils n'étoient pas guéris. Ils prirent le parti d'aller demander une plus forte & plus efficace conjuration au Prophète.

Du moment qu'il les apperçut, il crut qu'ils venoient le remercier ; mais la femme l'ayant désabusé, il examina attentivement leurs yeux, & convint, un peu honteux, que tous les esprits n'étoient pas délogés ; & après les avoir conjurés de la maniere la plus énergique, les patiens se crurent pour le coup à la fin de leur malheur. Ce jour leur parut comme un jour de noces, & la nuit fut attendue, dit Saint-Evremond, avec la même impatience que celle du premier jour de leur mariage. Mais, hélas, dit-il, qu'elle répondit mal à leurs desirs ! Le trop d'amour fait la honte des amans. Heureusement pour l'honneur du mari, la femme accusa les démons, & le Prophète ne fut plus à son égard qu'un pauvre Hibernois, qui n'avoit pas la vertu de chasser un feu folet. Sa confusion se tourna en dépit contre l'Irlandois, qui n'avoit pas su les délivrer. Il y a long-tems, dit-elle, brusquement, & comme si elle eût été inspirée, que la simplicité de cet homme amuse la nôtre, & je vois bien que nous attendrions vainement notre guérison de lui.

Mais ce n'eſt pas aſſez d'être détrompés; la charité nous oblige à détromper les autres auſſi-bien que nous, & à faire connoître ſa vanité ou ſa ſottiſe. Cependant, déja les aveugles penſoient voir la lumiere qu'ils ne voyoient pas; déja les ſourds s'imaginoient d'entendre; déja les boîteux croyoient aller droit, & les perclus, avoir l'uſage de leurs membres. Telle étoit la force des eſprits ſur les ſens; l'on ne parloit que de prodiges, & ces prodiges étoient appuyés d'une ſi grande autorité, que la multitude étonnée les recevoit avec ſoumiſſion, tandis que quelques gens éclairés n'oſoient élever la voix; & ceux qui voyoient le mieux ces cures imaginaires, n'oſoient déclarer leur ſentiment parmi ce peuple prévenu ou enchanté.

Tel étoit le triomphe de l'Irlandois, lorſque notre couple fendit la preſſe courageuſement pour venir le démaſquer au milieu de ſa gloire. *N'as-tu point de honte*, lui dit la femme, *d'abuſer le peuple ſimple & crédule, comme tu fais, par l'oſtentation d'un pouvoir que tu n'eus jamais; tu avois ordonné à nos*

démons de nous laisser en repos, & ils n'ont fait que nous tourmenter encore davantage; tu leur avois commandé de sortir, & ils s'opiniâtrent encore avec plus de force à rester en dépit de tes ordres, se mocquant également de notre crédulité & de ton imbécile puissance. Le mari continua les mêmes reproches, jusqu'à lui refuser la qualité *d'imposteur*, parce qu'il falloit, disoit-il, de l'esprit pour l'imposture, & que ce misérable n'en avoit point.

Le Prophète perdit la parole, en perdant l'autorité qui le rendoit vénérable, & ce redoutable pouvoir établi sur les esprits, devint à rien aussi-tôt qu'il y eut des gens assez hardis pour ne pas le reconnoître. Alors, l'Irlandois surpris, étonné, sortit par une porte de derriere, & tout le monde se retira honteux de s'être laissé abuser de la sorte, & chagrin néanmoins d'avoir perdu son erreur. Pour M. d'Aubigny, il mit le Prophète au rang de cent autres qu'il avoit essayés inutilement. (Voy. *la Vie de Saint-Evremond, par M. de Maizeaux*, & sur-tout la Piece intitulée, *le Prophète Irlandois*).

Le Toucheur de Paris.

Rien ne ressemble mieux à cet Irlandois, que le Toucheur qui étoit à Paris en 1772 ou 1773, sous la protection de M. le Prince de Deux-Ponts, & qui logeoit, rue des Moineaux. L'enthousiasme parmi le peuple étoit si grand, qu'on a vu un jour cette rue jonchée de paralytiques & d'impotens de toute espece. Il ne faisoit que les toucher, quelquefois un peu rudemment, & leur disoit : *Allez, vous êtes guéris.* On ne sait pas jusqu'à quel point cet enthousiasme auroit été porté, si le Magistrat de la Police n'y eût mis ordre. On fit sortir ce Toucheur, de Paris, & depuis ce tems là, il n'a plus été question de lui ni de ses miracles. Le peuple l'appelloit, *le Prophète Elie.*

APPAREILS MAGIQUES.

Quant aux appareils magiques; quoique celui de M. Mesmer soit très-ingénieux, il n'est pas moins vrai que celui de Graaham, établi à Londres en 1780, surpassoit de beaucoup le sien, soit par la magnificence, soit

par les effets. Nous rapporterons, en faveur de ceux qui pourroient avoir oublié ce qui le concerne, ce qu'on lit dans le Courier de l'Europe, du Vendredi 30 Juin 1780.

NOTICE *fur* GRAAHAM.

Le Courier de l'Europe dit :

» Un Médecin d'Edimbourg, le fieur Graaham, vient de conftruire un appareil de Médecine reftaurante, dans une maifon à laquelle il donne le nom de *Temple de la Santé*, qui lui a coûté cent mille écus, dans la vue de mêler l'utile à l'agréable, & de joindre la magnificence à l'art de guérir. Les perfonnages les plus diftingués & les plus inftruits, avouent qu'ils n'ont jamais rien vu de comparable à l'élégance qui regne dans ce Temple, où l'on entend la fymphonie la plus agréable, où la lumiere réfléchie, produit l'effet le plus brillant; & où l'on refpire les parfums les plus exquis ».

» Ce Médecin donne pour une guinée un avis imprimé, dans lequel il promet de remédier à la ftérilité dans un fexe, & à l'im-

puiſſance dans l'autre. Il y joint un détail néceſſaire des préparatifs propres à favoriſer la reproduction, aſſignant la propreté comme un des moyens les plus efficaces. Il recommande beaucoup de modération dans les ſacrifices offerts au Dieu de ce Temple, qui eſt l'Hymen ; car ajoute-t-il, en note, il n'eſt pas moins ridicule qu'imprudent aux hommes de nos jours, de trancher de l'Hercule, quand hélas, grace aux ſotiſes de nos peres, & à leur propre foibleſſe, on n'en voit que peu qui puiſſent donner des preuves de leur exiſtence. Il recommande encore de ſe coucher & de ſe lever de bonne heure ; de laiſſer entrer la lumiere dans l'appartement, ſur-tout celle de la lune. Il conſeille aux époux de s'amuſer à chanter, de s'entretenir ſouvent d'objets de Philoſophie & de Religion ; car alors, dit-il, les ames d'un couple heureux, ſe trouvant irradiées, remplies d'amour & d'harmonie ; leurs corps & leurs ames ſe rencontrent, ſe confondent, s'abandonnent à l'ardeur d'un tranſport céleſte, volent à tire-d'aile vers les champs élyſées, & ne ſe croyent plus habitans de ce bas-monde ».

« Après avoir suivi mes conseils de point en point, & pris pour se fortifier, du baume divin que je prépare, & que, pour le bien de l'humanité, je ne vends qu'une guinée la bouteille; si par hasard on ne réussissoit pas, j'ai, dit-il, un moyen infaillible, qui est l'usage d'un lit merveilleux, que je nomme *magnético-électrique*, le premier & le seul qui ait jamais existé dans l'univers. Il est dans une vaste & superbe piece sur le devant. Il est porté sur six piliers massifs & transparens, & couvert de drap de satin pourpre ou bleu céleste, sur des matelas dans le goût des lits de Perse. Dans la piece voisine, est un cylindre qui sert de conducteur aux émanations du feu céleste & vivifiant, ainsi qu'aux parfums de l'Orient qui passent au travers des tubes de verre jusqu'à ce lit. Les draps sont parfumés des essences d'Arabie. Ce lit est rempli d'un feu céleste & électrique qui est le résultat d'un mêlange de vapeurs magnétiques si efficaces, qu'elles donnent aux nerfs toute leur vigueur. A cela se trouvent joints les sons mélodieux de la céléstine, des flûtes douces, des voix agréables & du grand orgue ».

« Rien de plus étonnant que l'énergie divine de ce lit, propre à faire ceſſer la ſtérilité dans les femmes, à les rendre meres, & à réintégrer l'homme âgé dans ſa premiere vigueur ».

« Ceux qui voudront entrer dans ce ſanctuaire, que je nomme *Sanctum Sanctorum*, auront ſoin de m'en prévenir par un mot de lettre, auquel ils joindront un billet de banque de cinquante livres ſterling ».

Là deſſus l'Auteur du Courier de l'Europe fait cette réflexion :

« Dire qu'il exiſte un homme capable d'écrire toutes ces ſotiſes, de les publier, de dépenſer cent mille écus pour établir cet appareil, c'eſt dire qu'il exiſte un fou ; rien d'étonnant : mais dire que ce fou gagne des ſommes immenſes à Londres, ne feroit-ce pas dire que l'Angleterre eſt folle (1) ? »

(1) Mais comme on ſçait, d'après un proverbe banal, que tout ce qui vient par la flûte, s'en va par le tambour, il eſt arrivé que ce Graaham perdu de dettes, a été renfermé dans une priſon en Angleterre.

Autres exemples de l'imagination frappée ; & preuves qu'on croit voir ce qu'on ne voit pas, en effet.

Paracelſe définit les phantômes ou ſpectres *phantaſma*, des corps qu'on voit, le ſoir ou la nuit, ſur les bords de la mer, & qui reſſemblent le plus ſouvent à des géans. Le même Paracelſe indique la maniere de faire des miroirs conſtellés, dans leſquels on fait voir tous les objets qu'on veut ſe repréſenter. Nous ignorons s'il s'en eſt jamais ſervi ; mais nous ſommes bien certains qu'un Juif, nommé *Léon*, a gagné plus de quarante mille livres à Paris en 1772, à vendre de ces miroirs. Voici ſon hiſtoire.

Effets des miroirs conſtellés ; hiſtoire de LEON *le Juif* (1).

« En 1772, un de mes amis, connoiſſant le

(1) L'aventure de Léon le Juif, à Paris, eſt un fait dont plus de deux mille perſonnes ont été inſtruites, ſur-tout pluſieurs Grand-Seigneurs. L'Auteur de cette relation eſt un témoin oculaire ; c'eſt lui qui parle.

goût que j'avois pour les choſes extraordinaires, me propoſa de me faire connoître un homme qui poſſédoit un miroir conſtellé, au moyen duquel je verrois les perſonnes que je voudrois, vivantes ou mortes. Je rejettai ſa propoſition, comme une extravagance. Deux mois après, d'autres perſonnes me parlèrent de cette ſingularité, comme d'un fait certain. Je me déterminai à l'aller voir. Je fus conduit chez un Juif Allemand, nommé Léon, qui logeoit en chambre garnie, rue de la Harpe. Sa chambre étoit à demi-éclairée.

Ce Juif commença d'abord, par m'entretenir de ſciences abſtraites, & finit par me dire qu'on avoit trouvé, à la mort d'une perſonne, une boîte dans laquelle il y avoit un petit miroir & des caractères en langue morte, que perſonne n'avoit pu déchiffrer. Il ajouta qu'après avoir bien examiné cette boîte avec pluſieurs ſavans Rabins, ils avoient découvert que ce miroir étoit conſtellé, & qu'on pouvoit y voir ce qu'on déſiroit. La boîte étoit un quarré long d'environ dix pouces de longueur ſur quatre & cinq pouces de diamètre,

& reſſembloit à celles dans leſquelles les Carmes envoient leurs bouteilles d'eau en Province. Elle s'ouvroit à une des extrêmités. Il y avoit dans le fond un petit miroir concave, autour duquel étoient marqués différentes figures hyéroglyphiques & des caracteres hébraïques. Le Juif me dit que les perſonnes qui étoient nées au mois d'Avril pouvoient y voir. Etant de ce mois, je propoſai d'en faire l'eſſai; il y conſentit.

Il me fit d'abord répéter quelques prieres en me plaçant dans un coin de la chambre; après quoi il me montra comment je devois tenir la boîte, & me recommanda d'avoir un déſir ardent de voir ce que je voudrois. Après une demi-heure de contention, ne voyant rien, je lui en demandai la cauſe. Il me dit des injures & me traita d'incrédule, d'homme ſans mœurs, ajoutant que ce miroir n'avoit aucune vertu entre les mains de pareilles gens. Avant de me retirer, je lui propoſai une perſonne qui avoit toutes les qualités requiſes pour voir, & lui promis de l'amener; nous convînmes du jour.

J'y conduiſis la perſonne, qui étoit un curieux de bonne foi, & ſur qui je pouvois compter comme ſur moi-même. Après les préliminaires accoutumés, il le plaça dans un coin de la chambre, lui recommanda la foi en l'eſprit qui préſidoit au prodige qu'il alloit voir, & le laiſſa à lui. Après un quart d'heure de réflexion, il lui demanda ce qu'il déſiroit voir. Le curieux lui nomma une perſonne de ſa connoiſſance, qui n'étoit connue d'aucun de ceux qui étoient préſens. Au moment même, il me dit qu'il voyoit celui qu'il avoit demandé, qu'il le voyoit dans ſon habillement & avec ſa coëffure ordinaire. Le Juif lui demanda s'il vouloit voir d'autres perſonnes; & ſur la réponſe qu'il fit, qu'il déſiroit voir une dame telle qu'elle étoit dans le moment; le Juif mit un petit intervalle, pour la cérémonie, & dit de regarder dans le miroir. Mon ami vit cette dame dans ſon appartement, avec un enfant qu'elle avoit alors, reconnut la chambre & tous les meubles.

Etonnés du prodige, nous reſtâmes dans la plus grande admiration. Notre ſurpriſe

étoit d'autant plus grande, que nous avions examiné ensemble si par l'optique ou la catoptrique, on pourroit, par des moyens quelconques, retracer au fond de la boîte des objets peints & éloignés, ce qui étoit impossible. La boîte étoit tenue verticalement; elle n'avoit que cinq pouces d'ouverture sur quatre, & le visage de la personne couvroit l'orifice de la boîte, le dos tourné vers le mur. Nous avions pris des renseignemens sur le local de la chambre & sur celle qui étoit contiguë.

D'après ces précautions, mon ami, persuadé de la vérité du prodige, sans pouvoir l'expliquer, forma le projet d'acheter le miroir, à quelque prix que ce fût, si le Juif vouloit répéter l'expérience dans un appartement de son hôtel. Il y consentit. L'expérience fut faite. Elle réussit aussi bien que la premiere. Il lui demanda le prix de ce miroir, qui ne valoit pas plus de trente sols intrinséquement. Le Juif fit beaucoup de difficultés, disant que c'étoit un trésor pour lui, qui pouvoit lui produire beaucoup: enfin après bien des débats, on convint à six mille livres, qui furent

données après qu'on y eût vu encore une fois une autre perſonne.

Notre premier ſoin fut de chercher des enfans nés ſous la conſtellation déſignée. Après bien des recherches, nous en trouvâmes un qu'on ſoumit à l'expérience, & qui voyoit certains objets dans des inſtans, & ne voyoit rien dans d'autres. Nous apprîmes, quelque tems après, que le Juif continuoit à recevoir du monde chez lui, & qu'il avoit un ſecond miroir. Nous fîmes des recherches : le réſultat de nos informations fut qu'il en avoit procuré à pluſieurs Seigneurs, à un prix plus ou moins haut, ſuivant l'envie qu'ils avoient témoigné d'en avoir ; & qu'il en avoit déja vendu pour quarante mille livres. Cette découverte me déconcerta, & me fit ſoupçonner quelque ſupercherie. Je vis la plupart des perſonnes qui en étoient pourvues, qui aſſuroient avoir vu dans certains tems, & n'avoir rien vu dans d'autres. Elles étoient toutes de bonne foi. Ce Juif en avoit vendu à douze cent livres.

Je fus le voir dans l'intention de lui faire des reproches ſur ce qu'il nous avoit aſſuré

que

que ce miroir étoit unique. Il s'excuſa en diſant qu'à force de travail & d'expériences, il étoit parvenu à en faire de ſemblables, & qui produiſoient le même effet. Je trouvai chez lui beaucoup de gens qui non-ſeulement voyoient, diſoient-ils, les perſonnes qu'ils avoient demandées, qu'elles fuſſent vivantes ou mortes, éloignées ou non; mais qui entendoient les réponſes aux demandes qu'ils leur faiſoient, ſans que perſonne ſe doutât de la converſation. Tous ces gens me parurent ſuſpects. J'y fis connoiſſance avec une femme qui m'avoua enfin que tout ce manége n'étoit qu'artificiel, & qu'elle ne voyoit & n'entendoit rien. Cette découverte me convainquit que ce Juif étoit un fourbe. Mais je ne pouvois expliquer l'illuſion de mon ami, dont la bonne foi & la franchiſe m'étoient connues. Voici de quelle maniere je m'y pris pour découvrir la vérité.

Je fis faire un miroir parfaitement ſemblable au ſien. Pour qu'ils fuſſent plus reſſemblans, on l'expoſa à la fumée pendant quelque tems. Ces deux pieces ſe reſſembloient ſi fort

que je m'y trompois moi-même. Je fis faire l'eſſai avec le nouveau miroir à pluſieurs perſonnes, qui virent de même que dans l'ancien. Mon ami en fut auſſi la dupe. Convaincu par cette expérience, que ce prétendu prodige n'étoit qu'une illuſion, à laquelle un deſir ardent de voir ce qu'on ſouhaitoit, donnoit tout ſon effet. Je fis part de ma découverte à mon ami, qui eut peine à revenir de ſon erreur. L'amour-propre bleſſé, le regret d'avoir donné ſon argent, & d'avoir perdu un bien qu'il croyoit poſſéder ſeul, le tinrent longtems en ſuſpens. Enfin, il fut obligé de ſe rendre à la vérité. L'enthouſiaſme ceſſa, la tête ſe remit, & avec la meilleure volonté, mon ami ne put plus rien voir ni dans l'un ni dans l'autre miroir. Pluſieurs perſonnes dans le même cas que lui, apprenant notre aventure, furent indignées, & leur illuſion ayant ceſſé, ils ne virent plus rien dans leur miroir. Parmi celles-ci, il s'en trouva qui furent ſe plaindre à M. de Sartine, alors Lieutenant de Police, qui fit mettre les comperes du Juif à Bicêtre, & fit bannir celui-ci de France.

Parmi les acquéreurs du miroir conftellé, il y avoit feu M. le Commandeur de Ch. (1).

Cette aventure prouve qu'en fait de preftiges, on peut être dupe non-feulement des tours d'un Charlatan, mais de foi-même, de fes propres fens.

Autres effets de l'imagination frappée ; qui prouvent qu'au moyen du preftige, on peut opérer même des changemens réels dans les maladies.

Il feroit inutile & même faftidieux de recueillir un grand nombre d'exemples de ce que peut la foi, du pouvoir que l'homme a eu

(1) Tout le monde a connu la fimplicité de ce bon Gentilhomme, qu'on trouva un jour dans la forêt de Bondy, occupé à chercher un tréfor que des Chevaliers d'induftrie de Paris lui avoient perfuadé être caché au pied d'un arbre, depuis M. le Régent. La bande à laquelle il s'étoit livré, étoit compofée du Chevalier qui avoit fait la fable, d'une femme & d'un Prêtre avec fon étole, en cas qu'il fût befoin de chaffer le diable.

de tout tems sur l'esprit de ses semblables, enfin des prétendus miracles opérés dans les maladies par des imposteurs, lorsqu'ils ont abusé de leur caractère, ou de la crédulité des hommes. Ces sortes d'exemples qu'on pourroit accumuler par milliers, tous bien attestés & signés, ne sont bons qu'à prouver la foiblesse de l'esprit humain, & combien il est facile de lui en imposer, sur-tout lorsque le physique est malade. Alors, il éprouve non-seulement les effets du prestige sur ses sens, mais il peut éprouver des changemens réels dans les maladies dont il est atteint.

Il y a des Théologiens, sur-tout ceux qu'on a appellés, les *Dénicheurs des Saints*, qui ont cherché à révoquer en doute ou à expliquer ces sortes de changemens. Delrio, par exemple, dans ses *Controverses magiques*, dit « qu'on » ne peut pas nier qu'il ne se soit trouvé au- » trefois, & qu'il ne se trouve encore des » personnes qui rendent la santé par le seul » attouchement; que cela se prouve par les » légendes des Saints, & par l'expérience qu'on

» en a tous les jours ; mais que ces fortes de
» guérifons ne font fouvent que momenta-
» nées ou pour un tems, comme on le lit au
» livre fixieme de Sofomene, au fujet de
» S. Benjamin, qui ne fut guéri que pour
» un tems; comme on le lit, encore dans Nicé-
» phore au Livre 11, au fujet d'un malade qui
» fe difoit guéri, & comme tout le monde le
» fait de Sainte Pétronille, qui ne fut guérie
» de fes fiévres que pour un court efpace de
» tems, par fon parent fpirituel S. Pierre ».

Delrio ajoute que lorfque les changemens dans les maladies ne font que l'effet de l'imagination, ces fortes de cures ne durent pas long-tems. C'eft ainfi que M. Mefmer explique celles de Gaffner (Voy. *Mémoire fur la découverte du Magnétifme animal*); ajoutant qu'il n'y avoit que le tems qui pût les faire apprécier. Cependant, M. Mefmer, compatriote, contemporain, ami, détracteur & rival de Gaffner, n'a encore rien fait qui approche des prodiges qu'a opérés ce Prêtre, en Allemagne, dans les maladies. Nous n'en citerons

que deux exemples frappans, la guériſon publique & authentique d'*Emilie*, fille d'un Officier de Maiſon d'un grand Prince d'Allemagne, & celle d'un François qui a été exprès à Ratisbonne pour ſe faire guérir, le ſieur *Charlemagne*, Laboureur à Bobigny près Pantin, lequel atteſte lui-même ſa guériſon, & tout ce qu'il a éprouvé. Avant de les rapporter, il eſt bon de ſavoir ce que c'eſt que ce Gaſſner. Voici ce que dit de lui le premier Médecin de l'Impératrice-Reine de Hongrie, feu M. de Haën, dans ſon Traité *de Miraculis*.

Notice ſur la vie & les miracles de Gaſſner.

Jean-Joſeph Gaſſner naquit, en 1727, à Braz, près de Bludentz, dans le cercle de Suabe. Il fit ſes études dans les Univerſités de Prague & d'Ottingen. Il reçut les Ordres ſacrés en 1750, & fut nommé à la Cure de Cloſterle, Diocèſe de Coire, en 1758. Gaſſner nous apprend lui-même que depuis l'année

1752, il jouissoit d'une si mauvaise santé, qu'il craignoit de tomber en atrophie ou en apoplexie; qu'il eut recours aux Médecins d'Ottingen, fit beaucoup de remedes sans succès, parcourut les livres de Médecine, dans l'espérance d'y trouver quelque remede, mais en vain, & qu'il finit par être persuadé que sa maladie tenoit à quelque chose de surnaturel; enfin qu'il étoit possédé. Dans cette idée, il essaya de donner, au nom de Jesus-Christ, des ordres au diable de sortir de son corps; ce qui arriva en effet, comme il l'atteste. Il se trouva guéri, au point que pendant seize ans, il n'eut besoin d'aucun remède.

Sa guérison le mit dans le cas de s'entretenir sur l'exorcisme avec plusieurs savans Théologiens, & de consulter les Livres qui en traitent; & il résta convaincu qu'il y a un grand nombre de maladies suscitées par l'esprit malin. C'est pourquoi, après quelques essais sur les malades de sa Paroisse, il fit tant de cures, que le bruit s'en répandit dans toute la Suisse, le Tyrol & la Suabe. L'af-

fluence des malades étoit si grande, que dans les derniers tems de son séjour à Closterle, il s'y rendoit quatre ou cinq cens malades par an. Ayant ensuite quitté cette Cure, & parcouru différens lieux, après un long séjour à Elwangen, Gassner finit par se fixer à Ratisbonne, sous la protection du Prince-Evêque de cette ville. Le concours des malades étoit si grand, qu'on prétend y en avoir vu dix mille campés sous des tentes.

Cependant, ses miracles étant admirés des uns, contestés par d'autres, Gassner & ses Partisans les soutenant par des écrits, d'autres les niant; on prit le parti de tenir un registre exact de ses cures ou de ses faits, à l'Evêché de Ratisbonne; & c'est l'extrait de ce protocole, joint à ce que dit Gassner, le tout communiqué au premier Médecin de l'Impératrice-Reine, qui forme le précis qu'il en a donné, & que nous suivons.

D'abord Gassner se dit Exorciste, c'est-à-dire, doué de la puissance qu'il tient de l'Eglise, ainsi que tous les Ecclésiastiques de l'Ordre mineur, de guérir, non les maladies

naturelles, mais celles causées par le démon, c'est-à-dire, les démoniaques. Voilà pourquoi il divise les maladies en deux classes, en celles qui sont *naturelles*, & en celles qui sont causées par le diable. Il prétend que ces dernieres sont très-nombreuses, & se mocque des Médecins, qui depuis leur pere Hippocrate, dit-il, jusqu'à nos jours, ont donné la pathologie naturelle des maladies. Voilà pourquoi, selon Gassner, ils en guérissent si peu, & que lui en guérit tant. Il avoue cependant, qu'il y en a beaucoup de *mixtes*, qui sont produites en partie par la nature, & en partie par Satan; & que dans celles-ci, les Médecins guérissent ce qui est de leur ressort, & lui, ce qui est du sien. Il assure avoir délivré une quantité prodigieuse de vrais démoniaques, & d'autres à demi-possédés, *circumcessi* (1). De-là vient qu'avant d'exorciser cu-

(1) C'est ainsi qu'il appelle ceux dont les maladies ont bien la forme des affections ordinaires, mais dont la cause est différente & provenant du démon, telles que des convulsions, des épilepsies, des catalepsies, des asthmes, des gouttes, des coliques, des fiévres, des paralysies, des ankiloses, &c.

rativement, Gaſſner commence toujours par un exorciſme, qu'il nomme, *probatoire* ou *d'eſſai* (*exorciſmus probatorius*), pour s'aſſurer ſi la maladie eſt *mixte*, *naturelle*, ou *l'œuvre du démon.* Il avoue cependant, que l'exorciſme probatoire n'eſt pas toujours ſûr & au point, qu'on ne puiſſe y être trompé ; que cela forme quelquefois un grand obſtacle à la guériſon, & qu'il lui arrive ſouvent, pour cette ſeule raiſon, de ne pas guérir ces ſortes de malades, quoiqu'ils aient la foi.

La foi eſt la condition la plus eſſentielle pour la guériſon des malades. Lorſqu'elle eſt forte de la part de l'Exorciſte & du patient, la cure a toujours lieu, & au ſeul nom de Jeſus-Chriſt. Si la foi manque dans le malade, la cure ne peut pas s'opérer.

Au moyen de cette foi, Gaſſner ordonne à Satan de montrer la maladie, même avec beaucoup de véhémence s'il le veut. Il le force, non-ſeulement de manifeſter ainſi le mal, mais même, ſuivant ſa volonté, de produire ſur le même ſujet, une attaque *danſante* ou *ſautante* (*inſultus ſaltatorius*),

ou *riante & à éclats désordonnés*, ou *larmoyante & sanglotante*, ou *mourante*, c'est-dire, celle où il n'y a aucun signe de vie, & qui ne cesse que lorsque Gassner ordonne à Satan de finir. Bien plus, ce Thaumaturge a tant d'empire sur le démon, qu'il renouvelle ces scènes tant qu'il veut, & qu'il le force de répondre, mais de maniere que s'il ment, ce qui lui arrive souvent, étant pere du mensonge, Gassner le confond publiquement, & le tourmente, jusqu'à ce qu'il ait confessé la vérité. Et à ce sujet, d'après le protocole de l'Evêché, il est dit que Gassner ayant demandé, un jour publiquement, au Prince des Démons qui habitoient dans le corps d'un pauvre diable, combien ils étoient? Celui-ci en accusa sept millions. Mais Gassner connut que c'étoit un mensonge, & le contraignit d'avouer publiquement qu'il y en avoit dix millions; ce qui lui attira des complimens de la part de Gassner sur sa franchise, & cela en présence de tout le monde. Le même écrit porte que Gassner a contracté une si grande familiarité avec le Démon, qu'ils causent souvent ensem-

ble, & même de choſes indifférentes, & totalement étrangères à la maladie du poſſédé. Il a encore la faculté de communiquer aux malades ſon pouvoir ſur le Démon, au point qu'étant délivrés de leur maladie, ils peuvent le chaſſer enſuite d'eux-mêmes, en cas de retour.

Il eſt auſſi en ſon pouvoir de faire varier leur pouls, à volonté; de façon que, les Médecins préſens, le pouls devient petit, grand, fort, foible, lent, accéléré, remittent, intermittent, pour un tems donné; enfin tel que les Médecins le demandent.

Il guérit rarement les malades au premier exorciſme. Il lui faut pluſieurs heures, & quelquefois pluſieurs jours.

Il eſt, pour l'ordinaire aſſis, ayant une fenêtre à gauche, un crucifix à droite, le viſage tourné vers les malades & les aſſiſtans. Il porte une étole rouge à ſon col, ainſi qu'une chaîne d'argent, à laquelle pend une croix, dans laquelle il dit qu'il y a un morceau de la vraie Croix. Il a une ceinture noire. Tel eſt ſon appareil ordinaire. Il reſte

ainſi orné quelquefois toute la journée dans ſa chambre. Il fait mettre le malade à genoux devant lui. Il lui demande d'abord de quel pays il eſt, & quelle eſt ſa maladie? Il l'exhorte enſuite à la foi en Jeſus-Chriſt. Il touche la partie malade, & ordonne à la maladie de ſe montrer. Quelquefois il frotte ſes mains à ſa ceinture ou à ſon mouchoir, & ſecoue enſuite la tête des malades, ou la leur frotte rudement, ainſi que la nuque; (ſi cela n'eſt pas plus doux que la pratique des *Saludadores* d'Eſpagne, du moins ce n'eſt pas ſi mal honnête). Il poſe auſſi très-ſouvent l'extrémité de ſa ceinture ſur les parties malades.

Si, après qu'il l'a ordonné, le Démon ſuſcite bientôt la maladie, complétement ou en partie, Gaſſner l'attribue à une foi ſincere. Mais ſi le diable n'obéit pas, ou obéit plus tard ou trop mollement, c'eſt une preuve que la foi manque, ou que le malade eſt atteint d'une maladie naturelle.

Lorſque Gaſſner étoit à Ellwangen, il ordonnoit à ceux qu'il venoit d'exorciſer, d'al-

ler à une pharmacie de l'endroit, y acheter ou d'une huile, ou d'un baume, ou des anneaux, sur lesquels étoit gravé le nom du Seigneur.

C'est ainsi que ce Prêtre a opéré des guérisons miraculeuses. Mais comme les choses les plus croyables & les mieux prouvées (telles que celles-ci) ont toujours quelques détracteurs, Gassner eut à combattre un furieux adversaire dans la personne de Ferdinand Stertzinger de Munich, de l'Ordre des Théatins, qui l'attaqua directement dans un Mémoire, & prétendit qu'il étoit un imposteur; que le diable ou les diables, s'il y en a, n'ont aucun pouvoir sur l'homme, aucun commerce avec lui, & que toutes ces histoires qu'on débite sur les démons, sont autant de contes absurdes & puériles. Gassner lui fit prouver par le diable lui-même, dans une séance publique, qu'il en avoit menti; que les Prêtres de Munich étoient des énergumènes & des imposteurs, & qu'il n'y en avoit aucun qui fût en état de faire ce qu'il faisoit.

Ce qui avoit donné lieu à cette rixe entre

ces deux Prêtres, étoit l'aventure de la fille d'un Peintre de Munich, âgée de seize ans, contrefaisant la démoniaque. Un Pere Capucin, qui exorcisoit aussi dans ce canton, prétendoit avoir chassé l'esprit immonde du corps de cette Demoiselle; en donnoit pour preuve cinq taches noires & ineffaçables que le Diable avoit laissées en partant sur la muraille, au-dessus de la porte de la maison de cette personne. Sterzinger prouva que ces taches avoient été faites par un homme, qu'elles n'étoient point ineffaçables, & le démontra publiquement. Le Juge du lieu fit mettre la Demoiselle en prison pour un an. Elle y avoua qu'elle étoit hystérique, & qu'elle n'avoit jamais été possédée d'autre démon que de celui de sa matrice. Lorsque la réputation de Gassner parvint jusqu'à Munich, cette Demoiselle soutint qu'elle étoit démoniaque, & recommença son rôle. Elle alla trouver Gassner, qui l'emmena à Ellwangen, disant par-tout qu'elle étoit possédée depuis six ans; que ceux qui avoient prétendu le contraire, étoient coupables, & qu'il feroit sortir le

diable du corps de cette perſonne, par le bout du pied droit; ce qu'il fit en effet. Il fit plus; il offrit de prouver publiquement l'ignorance de ceux qui avoient prétendu que cette perſonne n'étoit pas poſſédée; & ayant interpellé le Démon, il lui fit dire ce qu'on a vu plus haut.

Toutes ces ſcènes ſcandaleuſes & déshonorantes pour l'humanité, avoient été précédées par d'autres de même nature, à Ellwangen, qui avoient aſſuré la réputation de Gaſſner. Pour prouver qu'il n'en impoſoit pas, il parloit latin aux malades qui n'entendoient pas cette langue. Mais le diable, à qui il adreſſoit la parole, & qui l'entendoit, obéiſſoit toujours, & le malade étoit guéri. Parmi ces cures, il n'y en a pas, ſans doute, de plus remarquable, que celle d'Emilie. Elle eſt rapportée, avec détail, dans un écrit qui a paru à Schillingsfurt, en 1775 (1), & ſe trouve at-

(1) Procès-verbal des opérations merveilleuſes ſuivies de guériſon qui ſe ſont faites en vertu du ſacré Nom de Jéſus, par le miniſtere du ſieur Gaſſner, Prêtre ſéculier & Conſeiller Eccléſiaſtique de Son Alteſſe le Prince Evêque de Ratiſ-

teſtée

testée par plusieurs témoins oculaires qui ont signé. Voici son histoire.

Histoire de la guérison authentique & miraculeuse d'Émilie (1), *exorcisée par* Gassner.

Émilie, âgée de dix-neuf ans, étoit tourmentée depuis deux ans & demi, de convulsions de telle force que leurs accès duroient souvent six heures entieres, & qu'elles se répétoient en d'autres tems plus de huit fois dans la journée. Vingt-six mois écoulés, son pere l'envoya à Strasbourg, & la laissa entre les mains d'un Docteur en Médecine qui lui donna une certaine poudre, & fit usage du *bois de garou*, autrement dit le *sain-bois*;

bonne & d'Ellwangen. A Schillingsfurt, chez Germain-Daniel Lobegots, Imprimeur de la Cour de S. A. S. Mgr le Prince régnant de Hollenlokt & de Waldembourg. 1775.

(1) C'est dommage qu'on ait tu le nom de famille de cette intéressante Emilie. Toutes les circonstances de cet événement étoient précieuses. On voit seulement qu'elle étoit la fille d'un Officier de maison, & qu'elle avoit été gardée à vue par des personnes de considération qui s'intéressoient à sa guérison, & qui se rendirent chez Gassner pour en être témoins.

qu'il lui appliqua ſur les deux bras, moyennant quoi les accès diſparurent pendant ſeize mois, & elle ſe porta aſſez bien, à la réſerve de fréquens maux de tête & d'eſtomac, de quelques douleurs aux pieds, & de l'abattement dans l'eſprit dont elle étoit inquiète. C'eſt ainſi qu'elle, ſon pere, homme d'honneur, & d'autres perſonnes qui l'ont ſuivie, le certifient.

Elle ſe mit en marche pour Ellwangen, éloigné de 50 lieues de ſon domicile. Durant tout le voyage, elle étoit ſaine & gaie; & après ſon arrivée, elle vit, pendant deux journées entieres, ſans laiſſer paroître aucune émotion, les exorciſmes du Pere Gaſſner, qui lui étoit alors parfaitement inconnu. A la fin, il lui prit envie de lui parler, & eut avec lui une entrevue, le 21 Avril 1775, à trois heures après midi, en préſence de quatre perſonnes, compagnons du voyage. Elle lui raconta tout ce qu'on vient de rapporter, obſervant que le Médecin de Strasbourg l'avoit guérie. M. Gaſſner proteſta contre cette guériſon prétendue, ſoutenant que la maladie ſubſiſ-

toit encore en elle, quoique cachée, & qu'il la feroit paroître inceſſamment moyennant ſes exorciſmes. Là-deſſus, après lui avoir fait un diſcours ſur la confiance qu'elle devoit mettre au Saint Nom de Jéſus; il commença ſon exorciſme en langue Allemande. Il ordonna à la maladie de ſe montrer au bras droit, au bras gauche; au pied droit, au pied gauche; dans tout le corps; & tout arriva comme il l'avoit ordonné. M. Gaſſner lui ordonna là-deſſus de pouſſer des cris; de tourner les yeux; d'être atteinte du plus haut paroxiſme de la maladie. La malade ſe tortilla, durant une minute, ſi fortement qu'un homme auroit pu paſſer ſous l'arc que formoit ſon dos; elle leva les mains vers les perſonnes qui étoient les plus près d'elle, & ſaiſit le juſte-au-corps de ſon Excellence M. le Baron de Trockau. Il ne put ſe débarraſſer d'elle que quand M. Gaſſner lui adreſſa le mot, *ceſſet.* Tous ces exorciſmes ſe firent comme il étoit ordonné, ſans qu'elle en reſſentit de douleurs. A la fin, il ordonna que la malade s'appaiſât; elle ſe leva, ſourit

O 2

& assura se trouver entiérement soulagée. M. Gassner souhaita que la guérison se fît publiquement ; & comme elle ne voulut pas s'y soumettre, après quelques remontrances, elle se rendit, & l'on convint de choisir pour cet effet, une société de vingt personnes. On prit, pour assister aux opérations, vers les huit heures du soir, M. Bollinger, Chirurgien du pays, & deux Médecins demeurant à Ellwangen. Sur ces entrefaites, M. Gassner s'absenta, & continua dans la chambre voisine, ses autres exorcismes sans dire un mot à Émilie, qui ne quitta pas un moment les personnes qui ont signé le présent Mémoire.

A huit heures, les personnes choisies se réunirent avec le Chirurgien-Accoucheur, M. Bollinger, qui venoit de la part de M. le Baron de Kuveringen, Commissaire du Prince d'Ellwangen ; les deux Médecins n'ayant pu y assister, à cause de leurs occupations. M. Gassner fit un discours, où il recommanda à Émilie d'avoir confiance en Dieu & en Jésus-Christ, & exalta la puissance de Dieu sur le diable ; ajoutant que cette puissance divine

feroit la feule caufe de fa guérifon future. Il demanda à Emilie fi elle fouhaitoit paffer par les épreuves fans reffentir de douleurs, ou en en reffentant. Elle demanda que le commencement fe fit avec douleur, & la continuation fans douleur. M. Gaffner la fit affeoir fur une chaife vis-à-vis de lui. Elle raconta de fang-froid, en témoignant fa confiance en Dieu, l'état de fa maladie, particuliérement la cure qu'elle avoit fubie à Strasbourg. M. Gaffner pria le Chirurgien de lui tâter le pouls; le Chirurgien le trouva comme dans l'état de fanté; & fans que les perfonnes préfentes euffent demandé à M. Gaffner de faire fes exorcifmes en latin, il choifit cette langue inconnue à Emilie, & lui adreffa les paroles fuivantes : *Præcipio tibi, in nomine Jefu, ut minifter Chrifti & Ecclefiæ, veniat agitatio brachiorum quam antecedenter habuifti*; elle commença à trembler des mains. M. Gaffner continua : *Agitentur brachia & manus tali paroxifmo qualem antecedenter habuifti*; Emilie retomba vers la chaife, & toute défaillante, elle tendit les deux bras. M. Gaffner dit : *ceffet paroxifmus*; foudain

elle se leva de la chaise, & parut saine & de bonne humeur. M. Gassner ordonna : *paroxismus veniat iterum vehementius, ut antè fuit & quidem per totum corpus* ; l'accès recommença ; le Chirurgien lui tâta le pouls, & le trouva accéléré & intermittent. Les pieds se levèrent jusqu'à la hauteur de la table ; les doigts & les bras se roidirent ; tous les muscles & tendons se retirèrent ; de façon que deux hommes forts se trouverent hors d'état de pouvoir lui plier les bras, disant qu'il étoit plus facile de les rompre que de les plier. Les yeux étoient ouverts, mais contournés, & la tête si lourde qu'on ne pouvoit pas la remuer sans remuer tout le corps. Aux mots, *cesset paroxismus in momento*, Emilie reprit sa santé, sa bonne humeur, & répondit à la demande comment elle se trouvoit ? Les *autres pleurent, je ne pleure point* ; & à celle : si elle avoit souffert beaucoup de douleurs ? Elle répondit qu'au commencement elle en avoit éprouvé, mais qu'ensuite elles avoient cessé ; ce qui se trouvoit conforme aux commandemens de M.

Gaſſner. Sur cela, M. Gaſſner commença de nouveau : *veniat morbus ſine dolore, cum ſummâ agitatione per totum corpus* ; à la prononciation du mot *corpus*, la maladie recommença : les pieds, les bras, le col, tout devint roide. M. Gaſſner dit alors, *ceſſet* ; Emilie ſe rétablit, & convint n'avoir reſſenti aucune douleur. M. Gaſſner continua : *veniat paroxiſmus cum doloribus, in nomine Jeſus moveatur totum corpus* ; le corps retomba & devint roide. Sur les paroles : *tollantur pedes*, elle pouſſa ſi fortement contre la table, qu'elle renverſa une image de laiton de la hauteur d'un demi-pied qui étoit deſſus ; & ſur les mots *redeat ad ſe*, elle reprit ſa ſanté, en confeſſant avoir reſſenti les plus vives douleurs dans l'eſtomac, le bras & le pied gauche. Le Chirurgien qui lui avoit tâté le pouls pendant l'accès, le trouva accéléré & intermittent. M. Gaſſner ordonna : *veniat maxiſmus tremor in totum corpus, ſine doloribus* ; les yeux ſe fermèrent, la tête retomba en s'agitant fortement. M. Gaſſner dit enſuite, *veniat ad brachia* ; les bras tremblèrent ;

enſuite : *ad pedes veniat ;* les pieds s'en reſſentirent ; puis, *tremat iſta creatura in toto corpore ;* ce qui ſe fit. M. Gaſſner continua en diſant : *habeat anguſtias circa cor*; Emilie leva les épaules & tendit les bras ; tourna les yeux à faire peur, tordit la bouche, & le col étoit tout enflé. Sur ces paroles : *redeat ad ſtatum priorem*, tous les ſymptômes diſparurent. M. Gaſſner dit : *paroxiſmus ſit in ore, in oculis, in fronte* ; elle retomba à la renverſe ſur la chaiſe ; les convulſions s'emparèrent de la bouche, les mouvemens des yeux firent peur ; elle fut rétablie parfaitement. M. Gaſſner dit de nouveau, *adſit paroxiſmus morientis* ; elle retomba ſur la chaiſe en fermant les yeux. M. Gaſſner dit enſuite, *aperti ſint oculi & fixi ;* les yeux s'ouvrirent & reſtèrent fixes. M. Gaſſner continua, *paroxiſmus afficiat nares ;* le nez ſe remua, ſe retrouſſa, & les narines ſe tournèrent de côté & d'autre, la bouche ſe courba & reſta ouverte pendant quelque tems. M. Gaſſner dit encore : *ſit quaſi mortua*; le viſage eut la pâleur des morts, la bouche s'ouvrit prodigieuſement, le nez

s'allongea, les yeux furent contournés & éteints; on entendit un râlement; la tête & le col devinrent si roides que les hommes les plus forts ne pouvoient les séparer de la chaise sur laquelle elle étoit inclinée; le pouls qui se trouvoit auparavant accéléré, battit lentement, & à la fin le Chirurgien le sentit à peine. M. Gassner dit alors, *modò iterùm redeat ad se, ad statum sanum;* soudain elle reprit ses sens, & commença à rire. M. Gassner dit: *pulsus adsit ordinarius, sit modò lenis, sit intermittens;* tout se trouva conforme à ce qu'il voulut.

M. Huberthi, Professeur de Mathématiques, souhaita que le pouls fût intermittent à la seconde pulsation; après il souhaita qu'il le fût à la troisieme; ensuite, qu'il fit des sauts, *sit caprizans;* le Chirurgien le trouva tel après que M. Gassner l'eut ordonné. A la fin, M. Huberthi demanda à M. Gassner de faire enfler le *musculus masseter;* M. Gassner qui ne comprit pas ce mot, le prononça *messater;* à la fin, on lui fit répéter bien, *infletur musculus masseter;* M. Bollinger sen-

tit un gonflement du côté gauche; le Professeur ne sentit rien de pareil du côté droit. On lui fit observer que le mot étoit prononcé au singulier, & ne pouvoit regarder qu'un seul muscle; M. Gaſſner répéta: *inflentur musculi masseteres*, alors on vit les mouvemens des deux côtés. Le Professeur examina si cet effet ne provenoit pas d'un souffle forcé; mais il s'apperçut que cette cause n'existoit pas, & trouva les muscles beaucoup plus durs qu'on n'auroit pu les endurcir par le souffle. M. Gaſſner ordonna, en langue Allemande, que le bras droit fut immobile; il dit à Emilie de lever le bras; mais elle ne put pas le remuer; & comme on fit l'objection à M. Gaſſner qu'Emilie n'ayant pas l'usage de ses sens, ne l'avoit pas compris, il lui ordonna: *ut habeat usum rationis;* mais elle ne pouvoit pas plus remuer le bras qu'auparavant, quoiqu'elle se donnât beaucoup de peine pour cet effet.

M. Gaſſner ordonna que l'apoplexie la saisit de tout le côté gauche & de la langue; elle tomba en arriere, la bouche ouverte &

la langue immobile; il ordonna que l'aploplexie s'emparât de tout le corps, aux yeux, à la tête, aux bras & aux pieds. Après l'avoir fait revenir, il lui dit : *irafcatur mihi, etiam verberando me;* elle tendit le bras vers lui toute en colere & le pouffa fortement. M. Gaffner lui dit : *fit irata omnibus præfentibus;* elle parut irritée contre tous ceux qui étoient préfens. M. Gaffner continua en difant : *furgat de fellâ & aufugiat*; après une petite paufe, elle fe leva de la chaife, & alla vers la porte, puis s'en éloigna. M. Gaffner dans l'éloignement de treize pieds & demi, lui dit : *fugiat per januam*; elle reprit le chemin de la porte, & mit la main fur la ferrure pour l'ouvrir. M. Gaffner cria, *redeat*; elle retourna & voulut fe mettre fur une autre chaife que celle où elle avoit été auparavant. Sur quoi M. Gaffner lui dit : *redeat ad fellam priorem ubi antè fuit, & fedeat*; elle fe remit fur la premiere chaife; quelques perfonnes préfentes lui demandèrent comment elle fe trouvoit? Elle ne leur répondit rien, jufqu'à ce que M. Gaffner lui dit : *redeat ad fe & habeat ufum rationis*; elle leur

répondit alors, & témoignoit ignorer ſi elle s'étoit levée de ſa chaiſe. M. Gaſſner recommença : *habeat paroxiſmum cùm clamore, præcipio in nomine Jeſu, ſed ſine dolore;* elle ſoupira, remua la tête & pouſſa quelques gémiſſemens. M. Gaſſner lui dit encore : *clamor ſit fortis;* le gémiſſement fut plus fort, & le corps trembla. M. Gaſſner continua, *habeat paroxiſmum gemens;* elle ſoupira & parut triſte. M. Gaſſner : *habeat dolores in ventre & ſtomacho;* elle parut toute foible, les bras lui tomberent; elle mit la main droite ſur ſon eſtomac, ſoupira, gémit, & pouſſa des rots. M. Gaſſner ordonna : *dolores veniant in caput;* elle porta la main au front, & le preſſa. M. Gaſſner ordonna : *habeat dolores in illo pede in quo anteà;* elle ſe retourna de côté & d'autre, parut reſſentir des douleurs, remua le pied gauche & ſoupira. M. Gaſſner lui dit : *ſit melancholica, triſtiſſima, fleat;* elle ſanglotta, les pleurs tombèrent de ſes deux yeux; un aſſiſtant priant M. Gaſſner en latin de la faire rire, il dit *mox rideat;* elle rit tout de ſuite, & continua de rire, de fa-

çon que les perſonnes les plus éloignées pouvoient l'entendre. M. Gaſſner dit encore : *ceſſent dolores omnes, & ſit in optimo ſtatu ſanitatis ;* elle revint & ſourit. M. Gaſſner reprit : *omnis laſſitudo diſcedat ex toto corpore, ſit omnis omninò ſana ;* elle ſe leva, & fut de fort bonne humeur.

Sur cela, M. Gaſſner lui recommanda d'avoir la confiance néceſſaire, moyennant laquelle elle ſeroit en état de ſe guérir elle-même. Il ordonna à l'accès de ſaiſir le bras droit ; elle trembla de ce bras ; & étant exhortée à ſe guérir elle-même, le tremblement ceſſa. M. Gaſſner ordonna à la bouche de s'ouvrir & de pouſſer des rots, ce qui arriva ; la malade ſe guérit elle-même. M. Gaſſner lui fit venir des douleurs au dos ; elle y porta la main, & étant conſeillée de faire ceſſer elle-même les douleurs, les douleurs ceſsèrent comme elle l'aſſura. M. Gaſſner fit venir des maux de tête, des maux aux pieds, des convulſions ; elle ſe guérit elle-même. M. Gaſſner : *nihil modo audiat.* Il lui demanda ſon nom ; il n'eut point de réponſe. M. Gaſſner lui dit, *audiat iterum* à la

demande, comment elle s'appeloit, elle lui dit ſon nom de baptême. M. Gaſſner ordonna : *apertis oculis nihil videat*; à ſa demande ſur ce qu'elle voyoit, elle répondit : *je vois des chandelles*. M. Gaſſner lui ordonna : *apertis oculis nihil omninò videat*; les yeux étoient ouverts ; & à la demande ſur ce qu'elle voyoit, elle répondit : *je ne vois rien*. M. Gaſſner continua : *præcipio in nomine Jeſu, ut non poſſis loqui*. Il lui demanda comme elle s'appelloit? elle dit ſon nom de baptême, ce qui arriva auſſi à la ſeconde demande ; & à la troiſieme, elle ne répondit rien. M. Gaſſner lui dit encore : *loquatur in nomine Jeſu, & habeat uſum rationis*. Il lui demanda ſon nom, elle lui dit ſon nom de famille. M. Gaſſner ordonna : *perdat uſum rationis* ; elle ferma les yeux, & ne répondit rien à ſa demande. M. Gaſſner continua : *habeat uſum rationis* ; elle revint à la raiſon. M. Gaſſner lui recommanda fortement de réſiſter aux accès qui vouloient la ſurprendre, dans l'inſtant même de la ſurpriſe, en leur ordonnant de s'éloigner. Sur cela, il lui dit, *perdat uſum rationis*

in nomine Jesu; ce précepte ne fit point d'effet, quoique répété à deux reprises. M. Gassner demanda si elle étoit bien gaie? Elle répondit en souriant, oui. M. Gassner lui dit *sit tristis*; elle paroissoit triste. M. Gassner continua : *extrema luctus gaudia occupent*; elle rit. Ensuite, *fiat melancholica*; elle haussa les épaules, & sa sérénité disparut. Il lui cria de se guérir elle-même; elle sourit & reprit sa santé. M. Gassner appella le plus haut degré de la maladie; elle eut une forte envie de vomir. Après avoir été excitée de se guérir elle-même, elle cessa. On lui demanda si elle étoit sujette aux vomissemens? Elle dit que oui.

A la fin, il fit sur elle l'exorcisme de guérison, & lui donna une instruction sur la maniere dont elle devoit s'y prendre pour se guérir elle-même dorénavant. Il lui demanda si elle avoit encore à se plaindre de quelqu'autre chose? Elle dit qu'autrefois elle étoit fort inquiétée de la toux. M. Gassner appella la toux; elle parut & disparut à ses ordres. M. Gassner répéta l'exorcisme de guérison,

& quitta la malade, vers dix heures & un quart, en attestant envers les spectateurs étonnés de ce qu'ils avoient vu, que tout ce qui s'étoit passé, provenoit uniquement de Dieu, tendant à le glorifier, & à confirmer la vérité de l'Evangile.

Tout ce qui est dit ci-dessus s'est passé en présence de ceux qui ont soussigné le présent Mémoire, qui le certifient vrai; ajoutant que M. Gassner, pendant toute la durée de son exorcisme, n'a touché Emilie en aucune maniere.

Signés Otton-Philippe Gros de Trockau, *Decanus Herbipolensis & Canonicus Capitularis Bambergensis, Præpositus ad S. Stephanum, ibidem* (L. S.)

Séhenck de Stauffemberg, *Ecclesiæ Catholicæ Virceburg, & Augustanæ Canonicus Capitularis.* (L. S.)

Charles-Joseph Baron Kniringen, Conseiller Intime de S. A. E. de Mayence, & de S.A. le Prince d'Ellwang, & grand Veneur. (L. S.)

Joh. Hen. Baum, *Scholast. ad S. Andr. Wormatiæ.*

P.

P. Reinhardus Picret, *Minorita Conventualis S. Scripturæ Lector & Pænitentiarius Ecclesiæ Cath. Vurteb.* (L. S.)

De Maubuisson, Conseiller de la Régence de S. A. S. E. Palatine. (L. S.)

Fr. Huberthi, *Mathes. Prof. P. & O. in Univ. Wurzbr.*

De la Mèzan, Conseiller de la Régence de S. A. S. E. Palatine. (L. S.)

J. Noble de Sartori, Conseiller de la Cour & de la Régence de S. A. le Prince d'Ellwang.

A. de Schmidlein, Conseiller de la Chambre de S. A. le Prince Evêque de Wurzbourg, Registrateur du Chapitre & Conseiller de la Ville.

Chrisostôme Stalhoffer, *Parochus in Forst serr. ac Potentiss. Electoris Palatini Cons. Eccles.*

Jacques Bollinger, Chirurgien du Contingent, & Accoucheur du pays d'Ellwang.

On voit par cet exposé, qu'il n'y a rien de

plus vrai & de mieux prouvé, que Gaſſner ait chaſſé le diable du corps d'Emilie, en l'exorciſant en latin, qu'elle a entendu par le miniſtère du Démon, lequel a fait les réponſes pour elle; & qu'on ne peut pas conteſter un fait auſſi autentique. Toutes ces cures diaboliques ſe feroient multipliées conſidérablement, ſi l'Empereur qui ne les aime pas, n'y eut mis ordre, en faiſant enfermer ce Gaſſner dans une Communauté de Prêtres, à Pondorf, près de Ratisbonne. C'eſt-là où le ſieur Charlemagne a été le trouver en 1776, pour ſe faire guérir. Il falloit une permiſſion expreſſe pour lui parler; il l'obtint. Il nous dit qu'il fut touché & guéri, quoiqu'il n'eut pas le diable au corps, ce qu'il eſt prêt à ſigner de ſon ſang. Voici ſon rapport.

Certificat du ſieur Charlemagne, Laboureur, à Bobigny, ſur la cure extraordinaire de ſa maladie, opérée par Gaſſner, en 1776, à Pondorf, en Allemagne.

Je tombai malade au mois de Juillet 1775; en deux jours je fus attaqué d'une douleur ſciatique qui me

priva de l'ufage de mes jambes. La fiévre ne me quitta point pendant cent jours. Au bout du cinquieme mois, l'on m'ouvrit des dépôts aux jambes, aux cuiffes, aux bras. Je rèftai dix mois dans mon lit, fans pouvoir marcher. On me parla avec tant de fermeté du P. Gaffner, que je formai la réfolution d'aller le trouver. Craignant que ma famille ne s'opposât à un voyage auffi long & auffi pénible, j'allai trouver M. Adet, Docteur en Médecine, dont les fages lumieres me retirèrent du danger. Je lui dis que je ferois charmé d'aller prendre les eaux de Bourbonne-lès-Bains. Il y confentit. J'arrivai à Bourbonne-lès-Bains; j'y reftai trois jours; l'on me fit trois douches. Les eaux, au lieu de m'être falutaires, me devinrent préjudiciables. Je fus attaqué d'un mal de gorge qui me caufa beaucoup de mal. Je pris la réfolution d'exécuter mon projet; je partis; je courus la pofte jour & nuit. Arrivé à Strasbourg, je logeai à la ville de Lyon. L'hôte, homme très-honnête, me plaignit beaucoup fur ma fituation. Il me demanda fi je n'allois point trouver le P. Gaffner. Je lui dis que je venois pour le voir. Il me dit : « Si » vous avez de la confiance, vous guérirez ».

J'arrivai à Ratisbonne. Je logeai au Miroir, hôtellerie où logent les Français. Elle eft fituée en face des moulins qui font fur le Danube. J'envoyai chercher la permiffion chez le Prince Evêque de Ratisbonne. Je partis le lendemain, & je me rendis à Pondorf.

Il faut paſſer le Danube. En arrivant chez le Pere Gaſſner, l'on me deſcendit de la voiture. Je lui remis ma permiſſion; l'on me porta dans ſa chambre. Mes jambes étoient pour ainſi dire, retirées ſous mes cuiſſes, & très-enflées, par l'attitude d'avoir été dans ma chaiſe. Une de mes plaies étoit encore ouverte à la jambe droite. Ce digne & reſpectable Prêtre vint me trouver au bout d'un quart-d'heure. Il me demanda ſi je voulois être guéri. Je lui dis que oui. Auſſi-tôt, il prononça ce précepte: *Au nom de notre Seigneur Jeſus-Chriſt, que le mal ceſſe! Levez-vous, marchez, mon ami!* Animé d'une ſainte confiance, j'éprouvai un changement que je ne puis exprimer. Quelque choſe de ſurnaturel s'opere en moi; mes jambes ſe déſenflent, s'étendent; je me leve & je marche quelques pas dans ſa chambre. Il m'ordonna de me remettre ſur ma chaiſe. Il mit ſon étole, me fit deux autres exorciſmes, & je marchai avec plus de courage & de facilité. Il me demanda, pour me faire ſentir qu'il n'entroit dans ma guériſon que le nom de Dieu, ſi je voulois que le mal revint dans ſon même état. Je lui dis que je le voulois bien. Il ordonna à mon domeſtique de mettre ſes deux mains ſous mon genou; & malgré la réſiſtance qu'employoit mon domeſtique, mes jambes ſe retirerent. Il ordonna qu'elles s'étendiſſent. A ſa parole, elles s'étendirent dans la ſituation de la guériſon premiere? Il me demanda ſi je n'étois point ſujet à

d'autres douleurs ? Je lui dis que depuis six ans, j'étois sujet à un mal de tête qui prenoit proche la dure-mere. Il ordonna que le mal de tête me prit. Aussi-tôt je devins violet, & la douleur fut plus violente qu'auparavant. Il ordonna qu'elle cessât. Elle disparut à son ordre. Ma jambe droite couloit encore; elle cessa dans l'instant. Depuis ce tems, je me porte très-bien. Je rends gloire à l'Etre Suprême, & je remercierai toute ma vie M. Gassner. J'atteste & je certifierai de mon sang le fait que j'avance, comme vrai & certain, ayant éprouvé tout ce que je dis dans cette déclaration. Il seroit à souhaiter que l'on ne fût point incrédule : l'on verroit des faits qui surpassent notre propre raisonnement; mais l'on seroit assuré par la réussite. *Signé* CHARLEMAGNE, Cultivateur à Bobigny près de Pantin, le 5 Juin 1778.

On voit, par ce rapport, que les prodiges qu'a fait Gassner, sont bien au-dessus de tous ceux de M. Mesmer. Celui ci nous a dit, quelque part, (c'est à l'occasion de son sixieme sens, à la faveur duquel il voit à travers les murailles), que ces sortes de faits ne se raisonnent pas, ne se définissent pas; qu'ils se sentent, & que cela doit suffire. Ainsi, quelqu'un auroit mauvaise grace aujourd'hui de raisonner, de demander, si Charlemagne

étoit malade de corps ou d'eſprit? Un malade peut-il faire deux ou trois cens lieues ſans en être incommodé? Le ſeul changement d'air ne peut-il pas remédier à une indiſpoſition qu'on peut porter ſi loin? Avoit-il une maladie naturelle ou ſurnaturelle? Gaſſner ne guérit, de ſon propre aveu, que de celles-ci; il laiſſe les autres aux Médecins, & convient qu'elles ne ſont, ni de ſon reſſort, ni guériſſables par ſes exorciſmes. Quelqu'un eſt donc menteur; ou le ſieur Charlemagne avoit le diable au corps ſans le ſçavoir. Du reſte, toutes ces guériſons opérées par Gaſſner, ne doivent pas ſurprendre, depuis qu'on ſait qu'il a fait parler latin à un cheval, à Ratisbonne; fait auquel il ne manque pour ſa pragmatique ſanction, que d'être ſigné par des Meſſieurs de la même eſpèce.

Il ne nous reſte plus, pour achever le tableau des merveilles des convulſions qui s'opèrent aujourd'hui par l'effet de l'imagination ou du fanatiſme, à Paris & aux environs, qu'à indiquer la ſource d'où elles dérivent. Leur progreſſion a été ſuivie par l'Au-

teur des *Réflexions ſur la divinité de l'œuvre des convulſions*, qui dit, dans ſon Recueil des Miracles opérés par le Diacre François Pâris, que toutes ces convulſions ont commencé au tombeau de ce Saint, d'où elles ſe ſont étendues par-tout.

« Dans les commencemens, dit-il, on n'avoit des » convulſions que ſur la tombe même du Saint » Diacre, & auſſi-tôt qu'on enlevoit M. de Bécherand & les autres de deſſus cette tombe, leurs » convulſions ceſſoient au même inſtant. Enſuite, » on commença à avoir des convulſions autour » de la tombe, puis ſous le charnier, enſuite dans » le grand Cimetiere de S. Médard, enſuite dans » l'Egliſe; enſuite, dès que les malades étoient » entrés, ſur le territoire de S. Médard; enſuite dans » des chambres particulieres, en invoquant le S. Diacre, ou en touchant de ſes reliques, ou en buvant » de l'eau de ſon puits, ou de l'eau mêlée avec » de la terre de ſon tombeau.... Cette progreſſion » imperceptible des convulſions, fait qu'on regarde » avec raiſon, toutes les convulſions d'aujourd'hui » indifféremment, celles même qui n'ont commencé » qu'en Province, comme tirant leur origine du » tombeau du S. Diacre; parce qu'il eſt impoſſible » de fixer aucun tems où elles ayent commencé

» d'en être séparées, & de ne plus tenir à ce tom-
» beau ». (Voy. p. 30-31).

Il nous paroît que cet Auteur s'est un peu trop avancé, & que ce qu'il dit sur les convulsions ne convient qu'à celles qui ont été antérieures à l'époque de 1743. Celles d'aujourd'hui partent toutes du baquet de M. Mesmer. On en envoie en province avec autant de facilité qu'une lettre. Il suffit de prendre l'air, l'eau, ou le sable, ou le grès contenus dans le baquet, & de les mettre dans une bouteille. Tous ces corps ont beaucoup plus de pouvoir que l'eau du puits de Saint Médard. Ce n'est qu'une imitation. *O imitatores, servum pecus! O miseranda progenies!*

Résumé des faits précédens.

Que prouvent les faits précédens? Que quiconque est fortement atteint de l'*amour du merveilleux*, maladie très-fréquente parmi les hommes, est soumis à une puissance impérieuse, irrésistible, dont la force se mesure toujours par l'ignorance, & à l'impulsion de laquelle l'homme est tellement subor-

donné que, dans quelques circonſtances, il devient complettement aveugle, eſt perſuadé de voir ce qu'il ne voit pas, de ſentir ce qu'il ne ſent pas. C'eſt un amoureux qui voit dans une perſonne, d'une figure ordinaire & pleine de défauts, une divinité & la réunion de toutes les vertus; c'eſt Don Quichotte qui prend des moulins à vent pour des géants, les auberges pour des châteaux, les filles de cabaret pour des princeſſes, & les troupeaux de moutons pour des armées. On dira : c'eſt une folie : oui; mais il n'y a rien de ſi commun que ces folies.

Lorſque cet enthouſiaſme, ce délire a pour objet la gloire, la vérité, l'amour du bien public, il peut produire de grands hommes : tels ont été Homere, Platon, Lycurgue, Lucrèce, Caton, Céſar, Lucain, qui furent tous dans un délire de gloire, d'amour de vérité, ou de bien public. Lorſque ce délire n'a d'autre objet qu'un intérêt ſordide & particulier, il ne produit que des fourbes, des impoſteurs, des charlatans, & des dupes : tels ont été Apollonius de Thyane, Simon

le magicien, quelques chefs de ſecte, & les charlatans de toute eſpèce. Parmi ces charlatans, les plus à craindre, les plus odieux ſont ceux qui s'oppoſent, par des erreurs qu'ils accréditent, à la découverte, à l'emploi des vrais ſecours dans les maladies, & qui nourriſſent une illuſion qui peut devenir funeſte. Tel eſt le cas des Thaumaturges modernes.

Une perſonne qui a le malheur d'être malade, ou d'avoir une diſpoſition aux maladies, a non-ſeulement cette aptitude aux illuſions qu'elle partage avec le reſte des hommes, mais encore une foibleſſe de plus par ſa conſtitution, qui la rend plus ſuſceptible des effets du preſtige & plus propre à être plutôt & plus complettement dupe. L'abus de cette foibleſſe naturelle eſt un crime, par la raiſon que tout abus de foibleſſe ou de confiance en eſt un. Ainſi, l'être le plus à plaindre & le plus reſpectable, en même tems, eſt celui qui joint à la foibleſſe de l'eſprit humain, celle du corps ou de ſa conſtitution ; & l'être le plus miſérable eſt celui qui en abuſe. Plus

cet être a besoin de secours & d'être prémuni contre les atteintes de l'illusion, plus celui qui l'induit en erreur, encourt l'indignation publique. Parmi les maladies, celles qui sont les plus propres à favoriser les opérations du charlatanisme, sont les maladies des nerfs, sur-tout chez les femmes, spécialement l'hystéricie.

Quiconque n'est pas Médecin pourroit croire qu'une femme, par exemple, qui en est attaquée, est à-peu-près comme un autre malade, c'est-à-dire, qu'il y a fiévre, abbatement, enfin tous les symptômes d'une maladie grave & réelle; il n'en est rien. C'est une apparence de toutes les maladies sans en être une; un vrai prothée qui prend toutes les formes; une alternative quelquefoi très-rapide de sensations opposées, de mouvemens tumultueux, & tranquilles. Aux douleurs dont elles se plaignent, aux mouvemens convulsifs qu'elles éprouvent, on croiroit que c'est le dernier moment de la vie; on est étonné de les voir, l'instant après, rire, pleurer ou chanter. Il paroît même que les nerfs destinés aux mouvemens dépendans de la

volonté, sont si étroitement liés avec ceux qui n'en dépendent pas, que l'action des uns sur les autres est réciproque. Du moins, est-il certain que, dans quelques circonstances, une affection de ce genre, qui n'étoit d'abord que simulée, finit par devenir réelle, & que la vue d'un accès de cette sorte de convulsions peut en faire naître une autre, de même nature, sur une personne qui en est témoin. C'est ce que l'aveu de certaines femmes & l'observation ont appris. Indépendamment du penchant naturel ou de la disposition que tous les hommes ont d'imiter leurs semblables, dans les attitudes, dans les mouvemens, dans les manieres, dans le bâillement, &c, disposition très-forte chez les femmes, il y a une autre circonstance qui rend les mouvemens convulsifs très-fréquens chez elles; c'est la manie qu'elles ont presque toutes de les jouer, ou du moins le pouvoir de les déterminer à volonté; soit par l'effet de leur constitution naturelle, soit qu'ils servent d'excuse à leurs caprices, aux contrariétés qu'elles éprouvent, ou de voile à quelque passion secrète;

foit enfin qu'elles intéreffent, qu'elles captivent alors beaucoup plus tout ce qui les environne. On conçoit combien cette manie, de la part des femmes, eft propre à favorifer le manége des Charlatans. Auffi, ne manquent-ils jamais de trouver dans ce fexe des fujets qui s'offrent même & qui fe prêtent à leur jeu, fur-tout lorfque leur intérêt s'y trouve. Alors, ces êtres font non-feulement auffi parfaitement d'accord avec le Charlatan, que l'étoit Emilie avec Gaffner, la fille du Peintre de Munich avec le Capucin, la petite Marguerite avec Mefmer; mais elles femblent même partager l'honneur de la réuffite. On diroit qu'elles font plus intéreffées que le Charlatan même à faire réuffir le preftige; tant certaines femmes prennent plaifir à tromper. Voilà pourquoi, ce font prefque toujours des femmes qu'on emploie à ces fortes de jeux.

C'eft cette manie de jouer les convulfions jointe à la facilité de les imiter, qui a donné lieu à prefque tous les miracles obfervés fur la tombe de Pâris; à ce jeu convulfif obfervé,

il y a quelques années, à S. Roch, parmi de jeunes personnes du sexe ; à celui qu'on a remarqué pendant si long-tems à la Sainte-Chapelle de Paris, dans la nuit du jeudi au vendredi-saint ; à ces épidémies, prétendues convulsives, observées dans les campagnes, dans les hôpitaux, en France, en Allemagne, en Hollande, où Boerrhaave les suspendoit en faisant présenter un fer rouge à la plante du pied ; où M. de Haën les faisoit cesser souvent tout-à-coup, en faisant jetter de grands sceaux d'eau sur le corps, ou avec le fouet. C'est enfin cette même manie qui a fait naître tant de crises à commandement, chez M. Mesmer, à la petite Marguerite, à la vue d'un cadran, au premier mouvement de la baguette, mais qui n'a été ni inondée, ni fouettée, ni brûlée, parce que Boerrhaave & de Haën sont pour M. Mesmer deux hommes inimitables.

Mais quelques étonnantes que soient les scènes passées chez M. Mesmer, elles ne vaudront jamais celles qui ont été jouées sur le théâtre de Gassner, & dont on a vu quelques

échantillons à ſon article. La puiſſance de ce Thaumaturge a été ſi forte ſur le moral & ſur le phyſique des femmes, qu'on a dit de lui qu'il avoit autant de pouvoir ſur les femmes, que tout homme en a ſur les marionnettes; & cela eſt vrai.

Mais, s'il eſt vrai, s'il eſt inconteſtable qu'on puiſſe ſuſciter des mouvemens convulſifs & les régir à volonté, dans certaines circonſtances, à-peu-près comme on régit ceux des Pantins, ſans avoir même recours à des conducteurs, au doigt ou à la baguette, moyens dont Gaſſner ne s'eſt jamais ſervi; que ſera-ce, ſi on emploie ces moyens, comme on ſe ſert de guides pour gouverner les chevaux, les diriger, graduer, accélérer leur marche & leurs mouvemens? Quelqu'un a dit que tout le pouvoir de cette magie étoit dans les yeux, & que ſi l'on bandoit ceux des Convulſionnaires, ils ne pourroient jamais obéir au commandement. C'eſt ſans doute la raiſon pourquoi jamais rien n'a donné tant d'humeur à M. Meſmer que la propoſition qui lui fut faite par les

Médecins de la Faculté qui ſuivoient ſes expériences, de bander les yeux à Mademoiſelle Berlancourt, pour ſavoir ce qu'elle éprouveroit, à l'approche de ces Meſſieurs. M. Meſmer s'eſt brouillé avec toutes ſes connoiſſances, avec les Puiſſances, avec tous les Savans, avec toutes les Académies de l'Europe, avec M. Deſlon, avec M. le Roux, avec M. Laribaux même : il s'en eſt conſolé ; il n'a jamais pu pardonner à ces Médecins de lui avoir fait une pareille propoſition (Voy. *ſon Précis hiſtorique*) : il eſt même ſorti de ſon caractère, juſqu'à dire qu'il les avoit *congédiés* de chez lui. Ah, M. Meſmer, vous ne deviez jamais vous ſervir d'une pareille expreſſion.

La poſſibilité, la facilité même d'exciter des mouvemens convulſifs (toutesfois les yeux de la patiente ou du patient ouverts), étant admiſes ; qu'en réſulte-t-il pour l'avantage de l'Art ? S'enſuit-il, par exemple, que lorſqu'un homme ſera vraiment malade, aura un coup de ſang, une forte attaque d'apoplexie, il ne faudra pas le ſecourir promptement, ſoit avec les ſaignées, ſi elles ſont indiquées

indiquées, soit avec les secours ordinaires. Parce qu'un Charlatan pantalone sur son théâtre, faudra-t-il laisser mourir cet apoplectique, ou faudra-t-il lui donner ce que MM. les Magnétisans appellent une crise? Celui-ci en a, Dieu-merci, une assez forte. Si un homme reçoit un coup d'épée à travers la poitrine; s'il se démet la cuisse ou l'épaule; s'il a une fiévre avec des redoublemens violens, faudra-t-il laisser mourir l'un, faute de saignée, magnétiser un estropié, donner une forte crise à celui dont la violence des redoublemens fait craindre pour la vie, ou faire avancer une batterie magique & magnétique de baquets, d'instrumens, de baguettes, d'arbustes fleuris pour secourir des malades en danger, & qu'on est sûr de sauver par les moyens connus?

Le Magnétisme n'est donc pas applicable à tous les cas; il ne l'est qu'à une classe particuliere de malades, à ceux dont l'état leur permet de boire, de manger, de dormir, d'aller chez M. Mesmer, c'est-à-dire, pour les maux que produisent le plus souvent l'oisi-

veté & les richesses, comme certaines maladies nerveuses, sur-tout celles qui sont sujettes à des accès, à des retours périodiques ou non, telles que l'épilepsie & l'hystéricie. On peut ajouter encore celles que M. Mesmer attribue à des obstructions, c'est-à-dire, celles qu'il ne connoît pas; car, toutes les fois que ce grand Homme a annoncé des obstructions aux malades, & qu'ils sont morts, ce qui est souvent arrivé, l'ouverture de leur corps a prouvé qu'il n'y avoit point d'obstructions.

L'emploi du Magnétisme se réduit donc au traitement de deux principales maladies, c'est-à-dire, à celles que Gassner traitoit avec tant de succès, & qui se sont manifestées si souvent, sur la tombe de Pâris, sous le nom de *Convulsions*, & sous celui de *Crises*, chez M. Mesmer & chez M. Deslon. Mais en donnant de fortes attaques d'épilepsie ou d'hystéricie, comme ces Messieurs prétendent en établir la nécessité, s'ensuit-il que ces maladies soient mieux connues, mieux traitées, mieux guéries ? S'il étoit permis de tirer cette conséquence, on pourroit donc conclure que

plus on eſt malade, plus on ſe porte bien ; que tous ceux qui ont fortement danſé ſur le théâtre de Gaſſner, ou ſur la tombe du bienheureux Diacre ; qui ont eu de fortes attaques à la Sainte-Chapelle, à S. Price, ſont guéris ? M. Meſmer aſſure le contraire, pour les malades d'Allemagne, ajoutant que leurs maladies ſont revenues ; nous, nous diſons que ceux de France, tous ceux qui ont eu des convulſions ſur la tombe de Pâris, en ont eu, toutes les fois qu'ils ſe ſont trouvés dans des circonſtances favorables pour en avoir, une fois, dix fois, vingt fois, & autant de fois que l'occaſion s'en eſt préſentée, qu'ils ſont encore prêts à en avoir, & que preſque tous les épileptiques, qui demandent aujourd'hui des ſecours, ont été à la Sainte-Chapelle & à S. Price, où ils ont éprouvé les plus fortes attaques. Il ne ſuffit donc pas d'être Convulſionnaire, ou fortement épileptique, pour être guéri des convulſions ou de l'épilepſie. C'eſt une ſinguliere médecine que celle qui, pour guérir quelqu'un de la manie, de la folie, pré-

tend qu'il faut en donner des attaques, & juſqu'à la mort. Telle eſt, cependant, la doctrine qu'on cherche à ſoutenir aujourd'hui. A moins de prendre tous les hommes pour des automates, on ne peut pas leur tenir un pareil langage. C'eſt ainſi, néanmoins, qu'on abuſe de la crédulité de certains hommes, en eſſayant de leur perſuader qu'on a fait une découverte. C'eſt ainſi que Mad. Bernis, Mad. de Fleury, M. de la Jonquiere, &c. &c. ont été abuſés juſqu'à la mort, qui eſt le ſeul moment où les ſots ſe corrigent.

Réſumé général & Concluſion.

Il réſulte de ce qu'on vient d'expoſer que le Magnétiſme ayant eu ſon régne dans le ſiécle paſſé, n'a offert que des réſultats abſurdes, & que tous les Médecins magnétiques ont été couverts de ridicule; que les idées un peu raiſonnables qu'on trouve dans les écrits de M. Meſmer ne lui appartiennent pas; que celles qui ne le ſont point, c'eſt-à-dire, la plupart des extravagances qui y ſont conſignées, telles que ſon hydroſcopie

ou la vertu de ſon ſixième ſens, au moyen duquel il voit à travers les murailles, la faculté qu'il a de faire varier le cours du ſang, lorſqu'on ſaigne en ſa préſence, celle qu'il s'attribue de rendre le bois, le papier, les chiens même magnétiques, de magnétiſer les cadrans, les arbres, la lune, &c. &c. ſont de lui, ainſi que la ſublime découverte du baquet, (celle de la baguette ne pouvant lui être accordée, à moins de le mettre en procès avec tous les magiciens); que l'enſemble de ſes propoſitions n'étant qu'un tiſſu énigmatique de ſuppoſitions, ou de contradictions, ne mérite le nom ni de doctrine, ni de ſyſtême; que l'exiſtence du fluide univerſel, de l'agent dont M. Meſmer dit ſe ſervir, n'a jamais été prouvée par lui, quoiqu'elle l'eut été par Newton, au moyen de deux thermomètres placés dans le vuide; que ſes connoiſſances en Phyſique, en Phyſiologie, en Médecine étant pitoyables, & ſes ſuccès en Médecine parfaitement nuls, les titres, d'*homme de génie*, de *bienfaiteur de l'humanité* qu'il ſe donne, le nom de *Magnétiſme animal*

qu'il dit avoir donné à une propriété de l'homme analogue à celle de l'aimant, qu'on trouve dans Vanhelmont, dans Kircher, &c., & dans nos dictionnaires, avec la même acception, la perfection qu'il promet à la Médecine & toutes ses autres promesses & visions sont autant de traits risibles de jactance, d'ignorance & de charlatanerie; qu'ayant manqué de génie, ainsi que des connoissances qui étoient nécessaires, il n'a pu donner à ses idées sur le Magnétisme, ni l'étendue, ni le développement, ni le charme que Kircher & Wirdig leur avoient déja donnés; qu'il a été au-dessous de tous les Auteurs systématiques par le défaut de lumieres & de capacité, mais qu'il l'a emporté sur tous par l'obscurité, par les énigmes & par l'art de mettre les hommes à contribution; que ses moyens ne ressemblent qu'à ceux des prétendus sorciers ou magiciens, & des jongleurs d'Amérique; que les secours, qu'il dit pouvoir en dériver, sont purement illusoires & de nul effet; que les mouvemens qui en résultent quelquefois, soit par l'effet du prestige, de l'i-

magination frappée, de l'imitation, ou d'un jeu auquel les malades se prêtent, ne font que des effets momentanés, semblables aux convulsions observées autrefois sur le tombeau de Pâris, chez Gassner, &c, & ne peuvent être considérés comme des *crises* ou révolutions critiques, puisqu'ils n'en ont ni le caractère, ni l'effet, n'étant accompagnés ni d'évacuations critiques, ni de ces changemens avantageux qu'on observe quelquefois dans les maladies & qui y mettent fin, mais comme des accès qui se renouvellent à chaque instant, & à commandement, tels que ceux dont on vient de parler, sans jamais terminer les maladies; que M. Mesmer n'a donné pour cent louis, que des choses risibles, ou fausses, ou illusoires, ou chymériques; ce qui est prouvé par le témoignage de tous les vrais Savans qui ont été à portée d'en être instruits, & entr'autres par la déclaration formelle du seul homme, parmi tous ceux qui l'ont suivi à Paris, en état de le juger & de l'apprécier, c'est-à-dire, d'un Médecin de la Faculté de Paris, & de l'Académie Royale

des Sciences, M. Berthollet, qui ne pouvant plus tenir à une pareille charlatanerie, s'est retiré de chez M. Mesmer, le 2 Mai 1784, en laissant sur le bureau, la déclaration suivante.

Déclaration de M. Berthollet, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, & de l'Académie Royale des Sciences, sur le Magnétisme animal.

« Après avoir fait plus de la moitié du cours » de M. Mesmer, du mois d'Avril 1784; après avoir » été admis dans les salles des traitemens & des » crises, où je me suis occupé à faire des observa» tions & des expériences, je déclare n'avoir pas » reconnu l'existence de l'agent nommé par M. Mes» mer, *Magnétisme animal;* avoir jugé la doctrine » qui nous a été enseignée dans le cours, démen» tie par les vérités les mieux établies sur le systême » du monde & sur l'économie animale, & n'avoir » rien apperçu dans les convulsions, les spasmes, » les crises enfin qu'on prétend être produites par » les procédés magnétiques, (lorsque les accidens » avoient de la réalité), qui ne dût être attribué » entièrement à l'imagination, à l'effet méchanique » des frictions sur des parties très-nerveuses, & à

» cette loi reconnue depuis long-tems, qui fait » qu'un animal tend à imiter & à se mettre même » involontairement dans la même position dans laquelle se trouve un autre animal qu'il voit, loi de » laquelle les maladies convulsives dépendent si sou» vent. Je déclare enfin que je regarde la doctrine » du Magnétisme animal, & la pratique à laquelle » elle sert de fondement, comme parfaitement chy» mérique, & je consens qu'on fasse, dès ce mo» ment, de ma déclaration, tel usage qu'on voudra.
» *Signé*, BERTHOLLET ».

Ce 2 Mai 1784.

On est donc en droit de conclure qu'une semblable doctrine, posée sur de pareils principes, pratiquée par de semblables moyens, ne peut se soutenir qu'à la faveur du prestige & du mensonge; ne peut séduire que ceux que prennent ou qui ont intérêt de prendre les chimeres pour des réalités, des illusions pour des faits, & ne sauroit faire de tous ceux qui la mettront en usage qu'une troupe de pantalons & de baladins, plus dignes du mépris public que de tout autre sentiment.

En supposant à cette doctrine quelques partisans désintéressés & de bonne foi; s'ac-

coutumant à prendre ainsi des visions pour des découvertes, la nue pour Junon, & rapportant tout au Magnétisme, on ne les verroit occupés qu'à rendre raison de toutes les histoires, de toutes les inepties qu'on trouve dans les livres; qu'à expliquer, par exemple, comment Pyrrhus guérissoit les hommes en les touchant; comment les Rois de France & d'Angleterre ont le privilége de guérir, en touchant de même, l'un les écrouelleux, l'autre les épileptiques; comment un saludador en Espagne, guérit quelqu'un en lui soufflant dans la bouche, ou en lui crachant au visage?

On verroit se renouveller, de nos jours, toutes les idées superstitieuses, toutes les chymeres, tous les contes dont on endort les enfans, l'histoire de la poule noire, celle de la dent d'or, celle des vampires, celle des cures magnétiques, celle de l'hydroscope du Dauphiné, celle de la baguette divinatoire, celle des talismans, enfin tout ce que la raison éclairée de l'expérience a reprouvé. Tout ce que les lumieres de la Physique ont proscrit

& fait oublier depuis long-tems, reviendroit pour subir, non une révision, mais une nouvelle explication. On demanderoit, sérieusement, par exemple, comment la vue de l'homme tue le basilic, qui n'a jamais existé? A force d'être crédule, on finiroit par croire à la magie, au sortilege, à l'histoire de la barbe bleue, de Robert-le-diable, aux revenans, aux sylphes, aux farfadets, à l'évocation des démons, au sabat où le diable préside sous la forme d'un bouc, enfin à toutes les inepties, à toutes les absurdités possibles. On ne verroit que des imbéciles, des visionnaires, des idiots ou des fripons; & nous en aurions l'obligation à un Suabe, qu'on appelle Mesmer.

Il est certain que ce seroit un beau présent fait à une Nation éclairée. Les choses sont au point aujourd'hui, que si l'on n'arrête un pareil vertige, il est à craindre que des gens même de l'art, dupes d'abord de leur crédulité, & méconnoissant, après, toute la noblesse & la dignité de leur profession, ne la dégradent enfin, soit en gesti-

culant auprès des malades, soit en plaçant chez-eux des baquets, soit en soutenant, par des écrits, qu'une gesticulation ou un attouchement semblable à celui qui excite le rire, peut être un moyen de plus, offert à l'art de guérir; tandis qu'on sait, à n'en pouvoir douter, malgré le soin qu'on a pris de le taire, qu'aucun traitement magnétique n'a eu quelque apparence de succès, qu'autant qu'on y a joint l'usage des secours ordinaires; ce qui prouve, à la fois, le ridicule & le néant de l'un, la nécessité des autres, & la mauvaise foi des nouveaux Gesticulateurs.

Nous finirons par l'exposition du secret du sieur Mesmer, qu'un homme sensé vient de nous donner, dans les vers suivans:

Qu'on dise que le soufre a dans son phlogistique
Des ressorts pour lancer la vertu magnétique!
Qu'on cherche à la trouver dans l'électricité,
Dans le phosphore ou bien dans le fer aimanté!
Que t'importe, Mesmer, un effort inutile!
Pour trouver ton secret, il faudroit être habile;
Tu le tiens renfermé dans la tête des gens;
Et les vapeurs des fous sont tes premiers agens.

FIN.